ÉE N° 207 1er DÉCEMBRE 1930

LA NOUVELLE EVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN

Réflexions, par ALBERT THIBAUDET

Malraux, l'homme nouveau, par DRIEU LA ROCHELLE

— NOTES —

Pierre Lasserre

Le Roman. — *Regain*, par Jean Giono. — *Histoires de Tabusse*, par André Chamson. — *Le Désordre*, par Simone. — *Toute à tous*, par Bernard Barbey. — *Notre lâcheté*, par Alain Berthier.

Littérature Générale. — Sur un texte de Renouvier. — *Voyage dans le midi de la France*, par Stendhal. — *Destin du Théâtre*, par Jean-Richard Bloch.

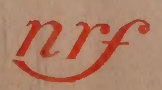
Lettres Étrangères. — *Dostoïewski*, par Anna Grigorievna Dostoïevskaïa. — 10 *C.-V.*, par Ilya Ehrenbourg.

Le Théâtre. — *Donogoo-Tonka* au Théâtre Pigalle.

La Musique. — *Panorama de la radio*, par André Cœuroy.

Revue des Livres. — Revue des Revues

par Marcel Arland, Julien Benda, Benjamin Crémieux, Jacques Decour, Ramon Fernandez, Pierre Lièvre, Jean Guérin, Louis Martin-Chauffier, Vladimir Pozner, S. de Sacy, Boris de Schloezer.



NCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

D'UN CERTAIN MANQUE D'IMAGINATION

Les maîtres de la vie spirituelle pensaient que notre nagination est naturellement paresseuse et que, pour élever jusqu'à la vision des choses extraordinaires, il fal-ait l'entraîner méthodiquement. C'est par des exercices uotidiens que l'on habituait les religieux à ne pas se con-enter d'images vagues et inefficaces, mais, par une suite 'analyses et de reconstitutions minutieuses, à se représen-er ce que furent les souffrances du Christ, ce que seront es supplices de l'Enfer. Ils savaient que tout événement, loigné dans le temps ou l'espace, n'a pour nous qu'une ssez pâle réalité et nous semble appartenir à une huma-ité différente de la nôtre. « On crucifiait beaucoup du emps du Christ et, se dit malgré lui le fidèle, les victimes abituées à tant de cruauté ne pouvaient souffrir tout à fait omme nous ferions ». Mais les directeurs attentifs sur-eillaient ces échappatoires, ramenaient les lâches esprits ans la cour de Pilate, leur montraient les coups de fouet, enfoncement des clous, tout cela par la culture de cette magination suspecte de cacher tant de pièges, mais qui eule nous permet de connaître d'une manière sensible e qui ne tombe pas sous la perception de nos sens.

*
* *

On a fait de l'Espérance une vertu théologale, sans doute arce qu'elle est une forme du courage. Mais l'imagination e peut-elle être courageuse elle aussi ? La prévision toute

abstraite laisse celui qui prévoit dans le détachement d'u pur spectateur. Il faut l'imagination pour l'engager person nellement, pour l'amener à prendre dès maintenant sa par dans l'événement futur. Et si l'événement promet d'êtr pénible, et si je n'ai nul penchant aux délectations de l'hy pocondrie, ne me faudra-t-il pas quelque fermeté pou maintenir mon esprit tourné vers des images peu réjouis santes ?

*
* *

C'est seulement par la panique que l'opinion publiqu devient accessible aux anticipations cruelles. La paniqu est l'explosion d'une imagination dormante, lancée tout coup dans des régions qu'elle n'a jamais explorées, o elle court au hasard, s'affole, trébuche, perd pied. On bien entendu dire qu'une nouvelle guerre dépasserait e horreur la précédente et qu'elle livrerait au chaos un Europe anéantie. Mais ce ne sont là que des paroles. No pas qu'on nie la justesse de ces affirmations : simplemer l'on ne s'y arrête pas, l'on n'en inventorie pas le contenu on en est d'ailleurs incapable, faute de savoir imaginer un situation qu'on n'a pas traversée. Malgré leur entraînemer professionnel, les romanciers n'y réussissent pas toujours Alors qu'attendre d'esprits qui n'ont ni le goût ni l'hab tude d'imaginer ce qui ne s'imagine qu'avec effort « Horreur », « chaos », pour remplir ces mots il ne suff pas de quelques souvenirs d'un premier mai, ou d'un grève de facteurs, ou même d'un épisode de la guerre C'est autre chose. C'est même nécessairement quelqu chose de tout autre et sur quoi la simple rêverie n pas de prise.

*
* *

— Un bon moral n'implique-t-il pas que l'imaginatio s'abstienne de s'attarder aux pires hypothèses ? Pourqu vous évertuer à ébranler le mien ?

— Si vous étiez prisonnier de pirates chinois et incapable de payer rançon, je n'essayerais pas de vous faire imaginer le détail de ce qui vous attend. Mais vous ne l'êtes pas, et l'idée de la torture peut vous rendre ingénieux à trouver le moyen de ne pas vous laisser capturer.

— Vous voyez pourtant que, malgré mon bon moral, je prends des mesures de sécurité.

— Vous prenez celles qui représentent le moindre effort, j'entends le moindre effort d'imagination.

*
* *

Dans un monde où tout s'est déplacé, la France n'a pas sensiblement modifié ses positions. Elle ne s'aperçoit pas que, tout mouvement étant relatif, sa stabilité peut, aux yeux des autres, paraître mouvement et que, dans un univers qui gravite vers la constellation d'Hercule, une planète qui prétendrait ne pas modifier sa position par rapport à Sirius et Aldébaran adopterait la conduite la plus perturbatrice. Elle ferait figure passionnément rétrograde, tout en croyant rester simplement fidèle à elle-même.

Notre bonne conscience est nourrie de l'illusion juridique qu'on ne saurait être coupable sans avoir rien « fait », qu'on reste irréprochable tant qu'on n'a pas violé les contrats et que l'abstention n'est jamais un délit. Que l'on puisse, comme Rosmer, se sentir meurtrier pour n'avoir pas empêché un suicide, c'est là une idée de provenance scandinave, qui ne relève pas de notre casuistique traditionnelle. Tout ce qui a compromis l'amélioration de nos rapports avec l'Allemagne n'a été (sauf l'occupation de la Ruhr) qu'une série d'abstentions, d'occasions manquées, et nous nous étonnons qu'on nous les reproche, qu'il nous faille les expier comme des actes positifs.

Bonne conscience d'ordre statique, qui suppose un monde où l'on a le temps d'attendre, où les enfants pour-

suivront l'œuvre des pères, ajouteront quelques arbres à l'avenue que les ancêtres ont commencé de planter. Aux yeux de presque tous les Français, un traité constitue un palier, un terrain plat sur lequel on peut s'arrêter. L'idée ne leur vient pas qu'il puisse y en avoir de précipiteux, sur lesquels tout roule et glisse.

L'honnêteté juridique de la France, qui est une de ses vertus les plus solides mais qui a tant de fois raidi ses jugements, pourrait sur un point l'aider à juger avec plus de nuance. Nous ne sommes pas incapables de comprendre que nous sommes victimes d'une illusion verbale quand on nous parle du « Traité » de Versailles, qui n'est pas un traité puisqu'il fut dicté sans discussion à la partie adverse, et qui n'est surtout pas un traité de paix puisqu'il ne visait qu'à mettre le vaincu dans un état d'humiliation impuissante, de contrition, qui ne saurait être un état définitif. L'opinion française, plus que celle d'aucun autre pays, serait accessible aux objections de forme et de fond qui enlèvent aux signatures de 1919 le caractère sacré d'un contrat. Et sans peine elle comprendrait qu'on la dupe quand on lui représente « les traités » comme d'augustes fondations auxquelles on ne saurait rien modifier sans crime et sur quoi nous pouvons, en toute tranquillité, construire un avenir pacifique.

La France met-elle son espoir dans la paix ou dans les traités de paix ? Ce sont là deux termes qui ne se recouvrent pas, qui souvent s'opposent et entre lesquels il faudra choisir.

*
* *

— Vous voilà bien fier d'avoir énoncé ce que nous savons tous depuis longtemps, mais que nous avons le tact de ne pas dire !

— Que ne le dites-vous ! Je n'ai pas l'enfantillage de croire qu'on puisse sans péril rouvrir étourdiment,

n'importe quand, les questions litigieuses. Mais puisqu'il faudra bien les rouvrir un jour ou l'autre, pourquoi n'y prépare-t-on pas le public ? Pourquoi lui cache-t-on que, dans le monde entier, la France a mauvaise presse ; qu'elle a perdu des sympathies précieuses, et que celles qui lui restent sont souvent de douteux aloi, sympathies de classes possédantes qui ne voient en elle que la citadelle du droit de propriété ; qu'on nous accuse d'être le principal obstacle au désarmement et que nous risquons fort de nous illusionner en n'écoutant que les compliments des étrangers qui visitent Paris. Toutes les vérités que l'on tait deviennent vénéneuses, comme dit Nietzsche ; et c'est une grande sottise en même temps qu'une grande lâcheté que de traiter le public en personne plus sotte et plus lâche qu'il ne l'est.

— Un messager de mauvaises nouvelles soulève autant de colère que s'il était l'auteur des malheurs qu'il annonce.

— Mais qui vous forcerait d'annoncer comme une catastrophe l'espoir, si lointain qu'il soit, d'un immense soulagement ? Personne n'a d'illusion sur le fait que la situation européenne est tendue, pénible, périlleuse. Le messager de malheur, c'est celui qui vient déclarer qu'il n'y a pas de remède. Or que font d'autre ceux qui nous annoncent de nouveaux armements, qui nous enferment dans le cycle désespérant des alliances millitaires, des mesures défensives, des canons et des munitions ? On sait où cela conduit.

*
* *

Quand on raisonne des autres peuples, c'est toujours comme de personnes responsables, capables de prévision, de calcul, de sentiments moraux. Quand on parle de soi, c'est toujours comme d'une collectivité dont il n'y a nulle initiative à attendre et qui ne fait que réagir aux pressions qu'exercent les autres. La construction d'un navire italien

est un point de départ, mais l'augmentation de notre bud-get militaire n'est qu'une conséquence. Et vice-versa, ca nous n'avons pas le monopole de ces sortes d'illusions n de cette modestie bien suspecte. Tout gouvernement es heureux de détenir de grands moyens militaires. Il n'ob tiendrait jamais les crédits dont il a besoin, s'il ne pouva alléguer de prétendues menaces de l'étranger. Loin de l gêner par des mesures d'intimidation, l'on fait son je contre ses ennemis intérieurs. Le vote par nous du servic de trois ans a grandement aidé les pangermanistes obtenir des accroissements d'armements qu'on leu refusait. Mais chacun a l'imagination trop paresseus pour supposer chez l'adversaire des intérêts complexe et d'autres appétits que celui du loup qui convoite l'agneau

Le sophisme a joué de 1910 à 1914 ; il joue de nou veau. Il rassure la conscience du bon citoyen, convainc par ailleurs qu'aucun chef d'Etat, fût-il inspiré du démon ne prendrait la responsabilité d'un conflit armé et ne pour rait mobiliser sans risquer la révolution. L'esprit du publi est si honnête qu'il refuse de croire à la possibilité d mettre en scène l'incident dont on a besoin, de favoriser u attentat, de pousser un allié à commettre une imprudence il ne veut voir dans ces noirceurs que des ficelles de roma policier. Surtout il ne se représente pas combien le grandes impulsions collectives sont difficilement maîtri sables, combien sont faibles les facteurs de raison, s'il essaient, trop tard, de calmer ces fièvres. — Et sur l conduite que tiendraient des particuliers surpris par l'ordr de rejoindre leur corps, le bon citoyen ne se demande pa quel parti lui-même il prendrait, réduit à l'alternative d faire la guerre ou de faire l'émeute. Des deux, c'es l'émeute qui lui paraît le plus scandaleuse, mais il espèr vaguement que d'autres la feront pour lui. Et parce qu'i lui est impossible de sortir honorablement du dilemme, i lui semble impossible qu'on l'y jette. Il craint d'imaginer Il ne concerte rien. Il ferme les yeux. Il pense qu'i

a de bons ministres et qu'il y a tout de même une justice sous le ciel.

*
* *

— Je vois bien que l'Europe est inquiète et mal sûre, mais est-ce ma faute si les crises économiques ou politiques mettent les peuples voisins dans un état de gêne et de mécontentement ?

— Est-ce votre faute d'honnête habitant de Paris si tout autour de votre ville, qui est aimable et paisible, s'est développée une large ceinture de lotissements insalubres où le malaise fait gronder une légitime colère ? Pourtant Paris ne sera sûr de sa paix sociale que lorsqu'il aura procédé à l'assainissement de sa banlieue. La tranquillité des Champs-Elysées dépend de celle de Saint-Ouen et d'Ivry, dût-il en coûter très cher.

— Il n'y a plus de fortifications entre Saint-Ouen et Paris, mais il y a tout de même encore des frontières.

— N'empêche qu'aujourd'hui les pays d'Europe sont encordés comme une équipe d'alpinistes. Si dans le nombre il y a de mauvais marcheurs...

— Qui le sont par leur faute !

— Hé, mettons qu'ils aient tort, mais en quoi cela nous avance-t-il ? Comme vous j'en vois qui ne font pour marcher que de très lâches efforts. Certains même essaient du chantage avec leur boiterie. Mais ils sont là et la corde est là. Commençons par franchir le mauvais passage.

— Avouez que c'est exaspérant.

— Je vous le concède. Dites, si cela vous soulage, quelques vérités aux paresseux, mais encouragez ceux qui ont bon vouloir. Et qu'on ne reste pas sur place. Car si l'un glisse, il faudra que les autres le retiennent ou que nous glissions tous à sa suite.

*
* *

Vous occupez à vous seul plusieurs chaises. Sur l'une vous avez posé votre pardessus, sur l'autre votre chapeau et votre parapluie. C'est fort bien. Vous n'aimez pas qu'on vous bouscule et vous êtes à l'aise entre ces places vides. Mais dans le fond de la salle il y a beaucoup de gens qui sont forcés de rester debout. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux leur offrir ces sièges ? Car s'ils vous les réclament, ce sera peut-être sans politesse, et vous ne pourrez que vous rebiffer. Et cela finira par des gifles, et vous aurez sur les bras une affaire qui vous donnera plus d'ennuis que n'en valent dix manteaux et dix parapluies. Je ne parle point par humanitarisme, ce qui vous semblerait une faiblesse d'esprit, mais dans votre intérêt seul.

Toute correction de front est une entreprise délicate. Il y a de très fortes positions cinq cents mètres en arrière, mais on s'obstine à défendre une mauvaise tranchée, placée en contre-bas, où chaque jour on perd beaucoup de monde, pour le plus grand avantage de l'ennemi. Ce n'est pas seulement parce que la vanité de l'état-major est en jeu et qu'on n'aime pas fournir à ceux d'en face l'occasion d'un brillant communiqué ; mais on est accroché, on n'a plus sa liberté d'action. Ne pas se laisser accrocher imprudemment, tout est là ; et, s'il s'agit de politique, manœuvrer avant que l'amour-propre et les sentiments ne soient engagés. Y a-t-il jusqu'à présent beaucoup de Français qui prennent à cœur, personnellement, l'existence du couloir de...

— Chut ! malheureux, chut !

— Je ne l'ai pas nommé. Et croyez-vous que, possédant déjà tant de colonies où nous mettons à peine les pieds, aucun de nous soit attaché à l'idée d'agrandir cet empire en conservant le mandat sur...

— Chut ! pour l'amour de Dieu.

— Je me tais. Mais je ne puis m'empêcher de constater

qu'on est toujours prêt à payer, pour garder ce qu'on a dans les mains, un prix auquel jamais on ne consentirait à l'acheter. Et même là où l'on n'est accroché en aucune façon. L'obstacle vient du jugement ; il est commun ; il arrête aussi bien les particuliers. C'est l'éternelle histoire du portefeuille qu'on ne modifie pas. Il contient des titres douteux. — Les achèteriez-vous en ce moment ? — Non, dites-vous, mais puisque je les ai... — Hé ! vendez-les tandis qu'il est encore temps et achetez des valeurs qui vous semblent bonnes. Mais il faudrait faire preuve d'initiative et vous aimez mieux subir passivement le destin, en vous glorifiant de ne pas lâcher pied.

Ce n'est pas en liquidant une mauvaise affaire qu'on marque de la faiblesse, c'est en cessant de dominer les événements. Et l'on peut dire que, depuis dix ans, la France a surtout péché par manque de confiance en elle-même. Tous les pays d'Europe ont le vif sentiment de leur instabilité et de leur faiblesse ; tous connaissent une sorte de neurasthénie qui se traduit par ce que Freud appelle des complexes d'infériorité. Chacun s'inquiète pour sa sécurité et refuse de croire que ses voisins puissent sincèrement s'inquiéter pour la leur. Dans une Europe, dangereuse surtout parce qu'elle a peur, la France avait un grand rôle à prendre. Mais d'abord il fallait courageusement déblayer le terrain, et elle a préféré ne pas s'aventurer hors de ses abris précaires.

***

Il faut toujours en revenir à ce profond mot de Retz, qu'un des signes à quoi l'on reconnaît les esprits médiocres, c'est qu'ils ne savent pas faire de différence entre ce qui est extraordinaire et ce qui est impossible. Les vieillards qui nous gouvernent ont grandi dans un temps où l'extraordinaire était de tout repos, réfugié dans les inventions bienfaisantes des techniciens et des savants. Ils manquent de

vivacité pour se représenter une époque où l'extraord naire a fait irruption de toutes parts et où l'on ne peu presque plus dire d'aucun événement qu'il soit impossibl

Faut-il ne faire que rire du pessimiste qui se d avec effroi : « Il suffit désormais, ou il suffira demain, d cinq cents fous armés d'avions et de bombes pour asphyxie en quelques heures la population d'une ville comm Paris ? » Aurons-nous raison de lui tourner le dos avec l seule réponse que ce sont des choses qui ne se font pas

Jamais jusqu'à présent (ou jusqu'à demain) cinq cent fous armés d'un équipement qu'une moyenne usine suff rait à fournir, n'avaient détenu le pouvoir de prendre un initiative aussi formidable. Et quel pays n'a ses fous et que gouvernement, même sage, est sûr de toujours maîtrise les siens ? Naguère ni dix mille, ni même cent mille hom mes ne pouvaient rien entreprendre. On avait le temps d les voir venir. Lorsqu'il fallait qu'un courrier à cheva portât des dépêches, des réponses, des ultimatum entr Paris et Saint-Pétersbourg, les chancelleries gardaient u délai de grâce pour négocier et trouver des compromis. Le nouvelles ne parvenaient qu'avec huit jours de retard dans le provinces, et les réactions de l'opinion, décalées, succes sives, ne se faisaient pas sentir d'une manière foudroyante Le télégraphe, en 1914, a imposé des décisions instanta nées qui excluaient toute possibilité de conciliation. Encor peut-on dire qu'en 1914 les diplomaties disposaient d'un certaine technique traditionnelle, qui avait permis d'écarte plus d'un conflit. Elles trouvaient de fermes points d'appu dans des états sociaux à peu près stables. Mais aujourd'hu une moitié de l'Europe cherche péniblement son assiette e nuls cadres éprouvés n'y sont plus assez forts pour résiste aux grandes folies paniques. L'espoir qu'on pouvait mettr autrefois dans les hésitations du dernier moment, dans le lenteurs et les retards, dans la force d'inertie, devient d plus en plus fallacieux. Avec la T. S. F. les pays res semblent à des ruches que la moindre provocation alert

en un instant. L'avion a encore réduit le peu de marge que laissait la lenteur du chemin de fer...

Et tout cela fait qu'il importe d'enchaîner plus d'un monstre dont jadis on ne s'inquiétait pas.

*
* *

— Depuis dix ans nous faisons pourtant concession sur concession.

— Est-ce bien certain ? Passer du rêve à la réalité, ce n'est pas encore faire de grands sacrifices. On nous accuse au contraire de ne remplir qu'en rechignant nos obligations strictes, d'être en retard sur les engagements pris par nous dans nos traités. Et si nous avons cédé quelque chose par delà ce que nous étions forcés de faire, n'y avons-nous pas mis tant de mauvaise grâce que personne ne nous en a su gré. On aurait cru que nous défendions toujours Vaux ou Douaumont. « La garnison défendra ce fort jusqu'au dernier homme et se laissera ensevelir sous ses ruines plutôt que de le rendre. » On lit des inscriptions de ce genre à l'entrée de certains ouvrages fortifiés. Et l'on peut dire que nous nous sommes fait ensevelir sous quelques-unes de nos tardives concessions. Elles prenaient figure de défaite. Ce n'est pas ainsi qu'on crée un ordre nouveau et qu'on inaugure ces collaborations véritables sans lesquelles jamais ne naîtra l'Europe.

— On méprise celui qui cède facilement. Nous défendions nos droits.

— Je défends également le mien, si dans un théâtre qui brûle, je me cramponne au marchand de caramels pour qu'il me rende cent sous sur les dix francs que je lui ai donnés. Reste à savoir si je ne puis pas mieux employer mon temps.

— Vous parlez à votre aise des milliards auxquels nous avons renoncé. Et qu'a-t-on obtenu en échange ?

— Quelques années de répit, pendant lesquelles l'Europe

n'a pas trop perdu de terrain dans le monde, n'a pas glissé vers plus de désespoir. Entre une Amérique trop puissante et une formidable Asie, il sera laborieux de nous tirer d'affaire, et toutes nos chamailleries sont bien risibles entre ces deux gueules ouvertes. C'est quelque chose que dix années dans la vie d'une civilisation dont l'existence même est en jeu.

— C'était les payer cher.

— La paix vaut cher.

*
* *

Les sages de l'Extrême-Orient paient, dit-on, leur médecin tant que ses conseils les maintiennent en bonne santé, mais ils cessent tous appointements sitôt qu'ils tombent malades. Nous autres Occidentaux, nous combinons les choses de telle sorte que notre médecin a tout intérêt à prolonger nos maladies et notre dentiste à trouer nos dents saines. De même nous sommes prêts à d'énormes sacrifices pour nous délivrer de la guerre lorsqu'on nous y a jetés ; mais quant à payer quelque chose pour qu'on ne nous y jette pas, voilà ce qui n'entre encore dans aucune prévision budgétaire. Nous regardons encore la paix comme un état normal, qui va de soi, non comme un équilibre instable qui, dans un monde bouleversé, nécessite de perpétuelles retouches. Et nous sommes devant elle comme un paysan devant une bouteille d'eau minérale : il veut bien payer pour un verjus, un cidre tourné, une teinture de campêche ; mais de l'eau, non ! Le ciel la donne, et c'est un vol que de la vendre.

*
* *

Mais cette paix aussi précieuse que la vie, doutez-vous que nos ministres n'en soient pas préoccupés tout autant que vous ? Je voudrais bien vous voir à leur place.

— Je préfère la mienne. Chacun sait que ces malheu-ux ne peuvent faire un pas sans risquer de poser le pied ıns un piège tendu par ceux qui voudraient leur place, et ıe tout prétexte est bon pour les renverser, et qu'il leur ut conquérir, par mille efforts inutiles, la permission d'en nter un qui serve à quelque chose ; qu'ils sont tenus de ous brouiller avec l'Espagne parce que nos méridionaux ıt planté toutes leurs terres en vignes, et que ce n'est pas Allemagne qui compte, mais la manœuvre qu'un clan de Chambre pourra tirer de qui s'y passe. C'est bien pour-ıoi notre sort dépend moins de ces pauvres gens que une certaine orientation de l'opinion. Et sur ce point ıacun peut quelque chose. Car ce qui importe, ce n'est ıs tant tel programme que telle tendance. Il y a toujours, ıtre les événements commandés par la nécessité immé-ate, des moments neutres, des points morts, où la achine se laisse tirer dans un sens aussi bien que dans ıutre. Et beaucoup de terrain serait déjà gagné si durant s instants de répit, sourdement, obstinément, s'exerçait poussée d'un puissant désir.

Mais la vérité c'est que ce désir immense, présent ıns le peuple français tout entier, cette bonne volonté isonnable, réfléchie, qu'on rencontre en presque chaque dividu, n'ont pas trouvé jusqu'à présent leur moyen expression. Il y a un tragique décalage entre l'aspi-tion vraie du pays et la manière aigre, mesquine, dont le se traduit dans la presse. C'est à plaisir, dirait-on, ı'on trouble et déroute une opinion naturellement calme bien orientée.

***

Nos préférences sont toutes pacifiques. Mais nous croyons ıcore que le choix se pose entre des préférences, alors ı'il se pose au-delà, entre être et ne plus être. Votre terlocuteur reconnaît presque toujours qu'en cas de con-t européen, le vainqueur sortirait de la lutte aussi détruit

que le vaincu. Mais s'il fait suivre cet aveu d'une phras qui signifie : « Pourtant, au cas où l'on nous y forcerait, i faudrait bien... » il prouve qu'il ne croit pas sérieusemen à cette destruction. Il y croit comme à un accident qu pourrait arriver à d'autres mais pas à lui-même. A ses yeux c'est toujours la puissance qui est en jeu, non la vie. I continue à faire des estimations, des pesées, mais il ne me pas dans l'un des plateaux ce poids sans commune mesur avec aucun autre : la possibilité de périr ; non pas d'êtr vaincu, mais de ne plus exister. Le fait-il par courage C'est une malhonnêteté d'orateur public, que d'établir un confusion entre ce que le courage peut réclamer d'un indi vidu et ce qu'il réclame d'un peuple. La mort peut se trou ver dans le lot de l'un mais pas de l'autre. Pour une civi lisation, la mort de ce qu'elle représente dans le monde es une sorte d'absolu qui n'entre pas en équation avec de facteurs relatifs, tout comme l'infini de la vie éternell exclut, aux yeux de Pascal, la possibilité de rien mettr d'autre en balance. La fameuse page des *Pensées* rest actuelle pour nous en chacune de ses paroles : « Qu'il s trouve des hommes indifférents à la perte de leur être,.. cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard d toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères ils les prévoient, ils les sentent, et ce même homme qu passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans l désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelqu offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là mêm qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétud et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voi dans un même cœur et en même temps cette sensibilit pour les moindres choses et cette étrange insensibilit pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel. »

Or cet « enchantement » n'est point chez nous, comm il peut l'être chez certains peuples mystiques ou usés d'origine à demi métaphysique. Nous ne sommes visité

d'aucun pessimisme cosmique ; les Crépuscules inévitables ne font point partie de nos rêveries. Aucune détresse non plus ne nous pousse à ce désespoir où toute destruction paraît la bienvenue, puisqu'elle ne saurait rien anéantir que d'odieux. Nous désirons durer. Nous désirons créer. Nous refusons de tomber dans le rôle académique et archéologique à quoi certains voudraient nous réduire. Nous avons encore notre mot à faire entendre, et devant un nouvel ordre du monde nous voulons que ce mot ne soit pas « non ». Notre « assoupissement » n'est que celui de notre esprit critique. Nous voudrions ne point choisir, ne point tout risquer dans un pari...

« Oui, mais il faut parier : cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. »

*
* *

— Vous flattez-vous que ce soient là, malgré l'aide de Pascal, des vérités bien neuves, bien rares ?

— Si ces vérités étaient rares, il ne serait pas bien urgent de les dire. C'est parce qu'elles sont vieilles, et de gros bon sens, et du domaine public, qu'elles ont chance d'être bonnes à quelque chose et qu'il faut inlassablement les imaginer à nouveau.

JEAN SCHLUMBERGER

LE BŒUF ET L'ANE DE LA CRÈCHE

Sur la route de Bethléem, l'âne, conduit par Joseph, portait la Vierge : elle pesait peu, n'étant occupée que de l'avenir en elle.

Le bœuf suivait, tout seul.

Arrivés en ville, les humbles voyageurs pénétrèrent dans une étable abandonnée et Joseph se mit au travail aussitôt.

— Ces hommes, songeait le bœuf, sont tout de même étonnants. Voyez ce qu'ils parviennent à faire de leurs mains et de leurs bras. Cela vaut certes mieux que nos sabots et nos paturons. Et notre maître n'a pas son pareil pour bricoler et arranger les choses, redresser le tordu et tordre le droit, faire ce qu'il faut sans regret ni mélancolie.

Joseph sort et ne tarde pas à revenir, portant sur le dos de la paille, mais quelle paille, si vivace et ensoleillée qu'elle est un commencement de miracle.

— Que prépare-t-on là, se dit l'âne, on dirait qu'ils font un petit lit d'enfant.

— On aura peut-être besoin de vous cette nuit, dit la Vierge au bœuf et à l'âne.

Les bêtes se regardent longuement pour tâcher de comprendre puis se couchent.

Une voix légère mais qui vient de traverser tout le ciel les réveille bientôt.

Le bœuf se lève, constate qu'il y a dans la crèche un enfant nu qui dort et le réchauffe de son souffle avec méthode, sans rien oublier.

D'un souriant regard la Vierge le remercie.

Des êtres ailés entrent et sortent feignant de ne pas voir es murs qu'ils traversent avec tant d'aisance.

Joseph revient avec des langes prêtés par une voisine.

— C'est merveilleux, dit-il, de sa voix de charpentier, n peu forte en la circonstance. Il est minuit et c'est le our. Et il y a trois soleils au lieu d'un. Mais ils cherchent à e joindre.

A l'aube, le bœuf se lève, pose ses sabots avec précau-on, craignant de réveiller l'enfant, d'écraser une fleur éleste ou de faire du mal à un ange. Comme tout est évenu merveilleusement difficile.

Des voisins viennent voir Jésus et la Vierge. Ce sont de auvres gens qui n'ont à offrir que leur visage radieux. 'uis il en vient d'autres qui apportent des noix, un fla-eolet.

Le bœuf et l'âne s'écartent un peu pour leur livrer pas-age et se demandent quelle impression ils vont faire eux-nêmes à l'enfant qui ne les a pas encore vus. Il vient de e réveiller.

— Nous ne sommes pas des monstres, dit l'âne.

— Mais tu comprends, avec notre figure qui n'est pas du out comme la sienne, ni comme celle de ses parents, nous ourrions l'épouvanter.

— La crèche, l'étable, et son toit avec les poutres, n'ont as non plus sa figure et pourtant il ne s'en est pas effrayé.

Mais le bœuf n'était pas convaincu. Il pensait à ses ornes et ruminait :

« C'est vraiment très pénible de ne pouvoir s'approcher e ceux qu'on aime le mieux sans avoir l'air menaçant. Il aut toujours que je fasse attention pour ne pas blesser uelqu'un ; et pourtant, ce n'est pas dans ma nature, de n'en prendre, sans raisons graves, aux personnes ni aux hoses. Je ne suis pas un malfaisant ni un venimeux. Mais artout où je vais me voilà tout de suite avec mes cornes

et je me réveille avec elles, et même quand je suis accab de sommeil et que je m'en vais en brouillard, les deu pointues, les deux dures, sont là qui ne m'oublient pa Et je les sens au bout de mes rêves au milieu de la nuit.

Une grande peur saisissait le bœuf à la pensée qu s'était tant approché de l'enfant pour le réchauffer. Et s lui avait donné par mégarde un coup de corne !

— Tu ne dois pas trop t'approcher du petit, chucho l'âne, qui avait deviné la pensée de son compagnon. Il r faut même pas y songer, tu le blesserais. Et puis tu pou rais laisser tomber sur lui un peu de ta bave que tu retie mal et ce ne serait pas propre. Au reste, pourquoi baves-t ainsi lorsque tu es heureux ? Garde ça pour toi. Tu n' pas besoin de le montrer à tout le monde.

(Silence du bœuf).

— Mais moi je vais lui offrir mes deux oreilles. T comprends, ça remue, ça va dans tous les sens, ça n'a p d'os, c'est doux au toucher. Ça fait peur et ça rassure to à la fois. C'est juste ce qu'il faut pour amuser un enfant c'est instructif à son âge.

— Oui, je comprends, je n'ai jamais dit le contrair Je ne suis pas stupide.

Mais comme l'âne avait l'air vraiment trop content, bœuf ajouta :

— Mais ne va pas te mettre à lui braire dans la figur Tu le tuerais !

— Paysan ! dit l'âne.

L'âne se tient à gauche de la crèche, le bœuf droite, places qu'ils occupaient au moment de la Nativi et que le bœuf, ami d'un certain protocole, affection particulièrement. Immobiles et déférents, ils restent durant des heures comme s'ils posaient pour quelq peintre invisible.

L'Enfant baisse les paupières. Il a hâte de se rendorm Un ange lumineux l'attend à quelques pas derrière le sor

meil, pour lui apprendre ou peut-être pour lui demander queque chose.

L'ange sort tout vif du rêve de Jésus et apparaît dans l'étable. Après s'être incliné devant celui qui vient de naître, il peint un nimbe très pur autour de sa tête. Et un autre pour la Vierge, et un troisième pour Joseph. Puis il s'éloigne dans un éblouissement d'ailes et de plumes, dont la blancheur toujours renouvelée et bruissante ressemble à celle des marées.

— Il n'y a pas eu de nimbe pour nous, constate le bœuf. L'ange a sûrement ses raisons pour. Nous sommes trop peu de chose, l'âne et moi. Et puis qu'avons-nous fait pour mériter cette auréole ?

— Toi, tu n'as certainement rien fait, mais tu oublies que moi j'ai porté la Vierge.

Le bœuf pense par devers lui :

— Comment se fait-il que la Vierge si belle et si légère cachât ce bel enfançon ?

Mais peut-être a-t-il songé tout haut. Et l'âne de répondre :

— Il est des choses que tu ne peux pas comprendre.

— Pourquoi dis-tu toujours que je ne comprends pas. J'ai vécu plus que toi. J'ai travaillé dans la montagne, la plaine et près de la mer.

— Ce n'est pas la question, dit l'âne.

Puis :

— Il n'y a pas que le nimbe. Je suis sûr, bœuf, que tu n'as pas remarqué que l'Enfant baigne dans une sorte de poussière merveilleuse ou plutôt, c'est mieux que de la poussière.

— C'est beaucoup plus délicat, dit le bœuf, c'est comme une lumière, une vapeur dorée qui se dégage du petit corps.

— Oui, mais tu dis cela pour faire croire que tu l'avais vue.

— Je ne l'avais pas vue ?

Le bœuf entraîne l'âne dans un coin de l'étable où le

ruminant a disposé, en signe d'adoration, une branchette délicatement entourée de brins de paille qui figurent fort bien les irradiations de la chair divine. C'est la première chapelle. Cette paille, le bœuf l'avait apportée du dehors. Il n'osait toucher à celle de la crèche : comme elle était bonne à manger, il en avait une crainte superstitieuse.

Le bœuf et l'âne sont allés brouter jusqu'à la nuit. Alors que les pierres mettent d'habitude si longtemps à comprendre, il y en avait déjà beaucoup dans les champs qui savaient. Ils rencontrèrent même un caillou qui, à un léger changement de couleur et de forme, les avertit qu'il était au courant.

Il y avait aussi des fleurs des champs qui savaient, et devaient être épargnées. C'était tout un travail de brouter dans la campagne sans commettre de sacrilège. Le bœuf n'avait pas faim. Et manger lui semblait de plus en plus inutile. Le bonheur le rassasiait.

Avant de boire, il se demandait aussi :

— Et cette eau, sait-elle ?

Dans le doute, il préférait ne pas en boire et s'en allait un peu plus loin vers une eau bourbeuse qui manifestement ignorait tout encore.

Et parfois rien ne le renseignait sinon une douceur infinie dans sa gorge au moment où il avalait l'eau.

— Trop tard, pensait le bœuf, je n'aurais pas dû en boire.

Il osait à peine respirer, l'air lui semblait aussi quelque chose de sacré et de bien au courant. Il craignait d'aspirer un ange.

Le bœuf était honteux de ne pas se sentir toujours aussi propre qu'il l'eût voulu :

— Eh bien, il faudra être plus propre qu'avant, voilà tout. Il n'y a qu'à faire attention, prendre garde où je mets mes pieds.

L'âne était à son aise.

Le soleil entra dans l'étable et les deux bêtes se disputèrent l'honneur de faire de l'ombre à l'enfant.

— Un peu de soleil, cela ne ferait peut-être pas de mal non plus, pensait le bœuf, mais l'âne va encore déclarer que je n'y entends rien.

L'Enfant continuait de dormir et parfois, dans son sommeil, il réfléchissait et fronçait les sourcils.

Un jour, du museau, l'âne tourna délicatement le petit de son côté, pendant que la Vierge répondait sur le pas de la porte aux mille questions posées par de futurs chrétiens.

Et Marie, revenant auprès de son fils, eut grand' peur : elle s'obstinait à chercher le visage de l'enfant où elle l'avait laissé.

Comprenant ce qui venait d'arriver, elle fit entendre à l'âne qu'il convenait de ne pas toucher à l'Enfant. Le bœuf approuva par un silence d'une qualité exceptionnelle. Il savait donner à son mutisme un rythme, des nuances, une ponctuation. Par les jours froids, on pouvait aisément suivre les mouvements de sa pensée à la longueur de la colonne de vapeur qui s'échappait de ses naseaux et se rendre compte de bien des choses.

Le bœuf ne se croyait autorisé à rendre à l'Enfant que des services indirects, en attirant à lui les mouches de l'étable (tous les matins, il allait se frotter le dos contre une ruche sauvage) ou bien en écrasant des insectes contre le mur.

L'âne épiait les bruits du dehors et quand quelque chose lui paraissait suspect, il barrait l'entrée de l'étable. Le bœuf se mettait derrière lui pour faire masse. Ils se faisaient tous deux aussi lourds que possible : tant que durait le danger, leur tête et leur ventre s'emplissaient de plomb et de granit. Mais leurs yeux brillaient plus vigilants que jamais.

Le bœuf était stupéfait de voir que la Vierge avait le don de faire sourire l'enfant. Joseph, malgré sa barbe, y par-

venait sans trop de peine, soit par sa seule présence, soit qu'il jouât du flageolet. Le bœuf eût voulu aussi jouer quelque chose. Somme toute, il n'y avait qu'à souffler :

— Je ne veux pas dire du mal du patron, mais je ne pense pas qu'il aurait pu, de son souffle, réchauffer l'Enfant Jésus. Et pour ce qui est de la flûte, il me suffirait de me trouver seul avec le petit : dans ce cas il ne m'intimide plus. Il redevient un être qui a besoin de protection. Et un bœuf a tout de même le sentiment de sa force.

Quand ils paissaient ensemble dans les champs, il arrivait souvent au bœuf de quitter l'âne :

— Où vas-tu ainsi ?

— Je reviens tout de suite.

— Où vas-tu ainsi ? insistait l'âne.

— Je vais voir s'il n'a besoin de rien. On ne sait jamais.

— Mais laisse-le donc tranquille !

Le bœuf partait. Il y avait une espèce de lucarne à l'étable — ce qu'on devait nommer plus tard, pour cette raison même, un œil-de-bœuf — par où le bovin regardait du dehors.

Un jour le bœuf remarqua que Marie et Joseph s'étaient absentés. Il trouva le flageolet, sur un banc, à portée de son museau et ni trop loin ni trop près de l'Enfant.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir lui jouer ? se dit le bœuf qui n'osait aller jusqu'à l'oreille de Jésus que grâce à cet intermédiaire musical. Une chanson de labour ? Le chant guerrier du petit taureau courageux ou la génisse enchantée ?

Souvent les bœufs font semblant de ruminer alors qu'au fond de leur âme ils chantent.

Le bœuf souffla délicatement dans la flûte et il n'est pas du tout sûr qu'un ange l'ait aidé à obtenir des sons aussi purs. L'Enfant se dressa un peu de la tête et des épaules, sur sa couche, pour voir. Pourtant le flûtiste ne fut pas content du résultat. Il se croyait sûr, du moins, que personne, du dehors, ne l'avait entendu. Il se trompait.

Vite il s'enfuit crainte que quelqu'un, et surtout l'âne, n'entrât et ne le surprît trop près de la petite flûte.

— Viens le voir, dit un jour la Vierge au bœuf, pourquoi ne t'approches-tu plus jamais de mon enfant ?

Enhardi, le bœuf se plaça tout près de Jésus qui, pour le mettre tout à fait à son aise, lui saisit le museau des deux mains. Le bœuf retenait son souffle, inutile maintenant. Jésus souriait. La joie du bœuf était muette. Elle avait pris la forme même de son corps et l'emplissait jusqu'à la pointe des cornes.

L'Enfant regardait l'âne et le bœuf tour à tour, l'âne, un peu trop sûr de lui et le bœuf qui se sentait d'une opacité extraordinaire auprès de ce visage délicatement éclairé de l'intérieur, comme si, à travers de légers rideaux, on eût vu passer une lampe d'une pièce à l'autre, dans une très petite et lointaine demeure.

Voyant le bœuf si ténébreux, l'Enfant se mit à rire aux éclats.

La bête ne voyait pas très clair dans ce rire et se demandait si le petit ne se moquait pas. Fallait-il désormais se montrer plus réservé ? Ou même s'éloigner ?

Alors l'Enfant rit de nouveau et d'un rire si lumineux, si filial, lui sembla-t-il, que le bœuf comprit qu'il avait eu raison de rester.

La Vierge et son fils se regardaient souvent de tout près. Et c'était à qui serait plus fier de l'autre.

— Il me semble que tout devrait être à la joie, pensait le bœuf, jamais on ne vit mère plus pure, enfant plus beau. Mais par moments, comme ils ont l'air grave l'un et l'autre !

Le bœuf et l'âne se disposaient à rentrer dans l'étable. Après avoir bien regardé, crainte de se tromper :

— Regarde donc cette étoile qui avance dans le ciel, dit le bœuf, elle est bien belle et me réchauffe le cœur.

— Laisse donc ton cœur tranquillle, il n'a rien à voir

avec les grands événements auxquels nous assistons depuis quelque temps.

— Tu diras ce que tu voudras, moi j'estime que cette étoile avance de notre côté. Regarde comme elle est basse dans le ciel. On dirait qu'elle se dirige vers notre étable. Et dessous, il y a trois personnages couverts de pierres précieuses.

Les bêtes arrivaient devant le seuil de l'étable :

— D'après toi, bœuf, qu'est-ce qui va arriver ?

— Tu m'en demandes trop, âne, je me contente de voir ce qui est, c'est déjà beaucoup.

— Moi, j'ai mon idée.

— Allez, allez, leur dit Joseph ouvrant la porte. Vous ne voyez donc pas que vous obstruez l'entrée et empêchez ces personnes d'avancer.

Les bêtes s'écartèrent pour laisser passer les rois mages. Ils étaient au nombre de trois et l'un d'eux, complètement noir, représentait l'Afrique. Tout d'abord, le bœuf exerça sur lui une surveillance discrète. Il voulait voir si vraiment le nègre n'éprouvait que de bonnes intentions à l'égard du nouveau-né.

Quand le visage du noir qui devait être un peu myope se fut penché pour voir Jésus, il refléta, poli et lustré comme un miroir, l'image de l'Enfant, et avec tant de déférence, un si grand oubli de soi que le cœur du bœuf en fut traversé de douceur.

— C'est quelqu'un de très bien, pensa-t-il, jamais les deux autres n'auraient pu faire cela !

Il ajouta au bout de quelques instants :

— Et c'est le meilleur des trois.

Le bœuf venait de surprendre les rois blancs au moment où ils serraient précieusement dans leurs bagages un brin de paille qu'ils venaient de dérober à la crèche. Le mage noir n'avait rien voulu prendre.

Côte à côte, sur une couche improvisée, prêtée par des voisins, les rois s'endormirent.

— C'est étrange, pensait le bœuf, de garder sa couronne pour dormir. Cette chose dure doit gêner beaucoup plus que des cornes. Et avec toutes ces brillantes pierreries sur la tête, on doit avoir du mal à trouver le sommeil.

Ils dormaient sagement comme des statues allongées sur des tombeaux. Et leur étoile brillait au-dessus de la crèche.

Juste avant le petit jour, tous les trois se levèrent en même temps avec des mouvements identiques. Ils venaient de voir en songe le même ange qui leur avait recommandé de partir tout de suite et de ne pas retourner auprès d'Hérode, jaloux, pour lui dire qu'ils avaient vu l'Enfant Jésus.

Ils sortirent laissant luire l'étoile au-dessus de la crèche afin que chacun sût bien que c'était là.

Prière du bœuf.

— Il ne faut pas me juger, Céleste Enfant, d'après mon air ahuri et incompréhensif. Est-ce que je ne pourrai pas un jour ne plus ressembler à un petit rocher qui s'avance ?

Ces cornes, il faut bien que tu le saches, n'est-ce pas, c'est plutôt un ornement qu'autre chose. Je vais même t'avouer que je ne m'en suis jamais servi.

Jésus, mets un peu de ta lumière dans toutes ces pauvretés et ces confusions qui sont en moi. Apprends-moi un peu de ta finesse, toi dont les petits pieds et les petites mains sont si minutieusement attachés à ton corps. Me diras-tu, mon petit Monsieur, pourquoi un jour il m'a suffi de tourner la tête pour te voir tout entier ? Comme je te remercie de pouvoir être agenouillé devant toi, merveilleux enfant, et de vivre ainsi dans la familiarité des anges et des étoiles ! Parfois je me demande si tu n'aurais pas été mal informé et si c'est bien moi qui devrais être ici : tu n'as peut-être pas remarqué que j'ai une grande

cicatrice dans le dos et qu'il me manque du poil sur le côté, ce qui est assez vilain. Sans même sortir de ma famille, on aurait pu désigner ponr être ici mon frère ou mes cousins qui sont beaucoup mieux que moi. Est-ce que le lion ou l'aigle n'auraient pas été plus indiqués ?

— Tais-toi, dit l'âne, qu'est-ce que tu as à soupirer ainsi, tu ne vois pas que tu l'empêches de dormir avec toutes tes ruminations.

— Il a raison, se dit le bœuf, il faut savoir se taire quand c'est l'heure, même si l'on ressent un bonheur si grand qu'on ne sait où le loger.

Mais l'âne priait aussi :

— Anes de trait, ânes de bât, la vie va être maintenant belle sous nos pas et dans de gais pâturages les ânons attendront les événements. Grâce à toi, petit jeune homme, les pierres resteront à leur vraie place sur le bord du chemin et on ne les verra pas nous tomber dessus. Autre chose. Pourquoi y aurait-il encore des côtes et même des montagnes sur notre chemin. Est-ce que de la plaine partout ne ferait pas l'affaire de tout le monde ? Et pourquoi le bœuf qui est plus fort que moi ne porte jamais personne sur le dos ? Pourquoi mes oreilles sont si longues et je n'ai pas de crins à ma queue, et mes sabots sont si petits et mon poitrail est resserré et ma voix a la couleur des intempéries. Mais ce n'est peut-être pas là quelque chose de définitif ?

Durant les nuits qui suivirent, ce fut tantôt à une étoile et tantôt à une autre d'être de garde. Et parfois à des constellations tout entières. Pour cacher le secret du ciel un nuage occupait toujours la place où auraient dû se trouver les étoiles absentes. Et c'était merveille de voir les Infiniment Eloignées se faire toutes petites pour se placer au-dessus de la crèche, et garder pour elles seules leurs excès de chaleur, de lumière et leur immensité, ne répandant que le nécessaire pour chauffer et éclairer l'étable, et ne pas effrayer un enfant. Premières nuits de l

rétienté : la Vierge, Joseph, l'Enfant, le Bœuf et l'Ane
ıient alors extraordinairement eux-mêmes. Leur propre
ssemblance, qui le jour se dispersait un peu et s'éparpil-
.t auprès des visiteurs, prenait, après le coucher du
leil, une concentration et une sécurité miraculeuses.

Par l'intermédiaire du bœuf et de l'âne, plusieurs bêtes
:mandèrent à connaître l'Enfant Jésus. Et un beau jour
ı cheval connu pour son liant et sa rapidité fut désigné
ır le bœuf, avec le consentement de Joseph, pour convo-
ıer dès le lendemain tous ceux qui voudraient venir.

L'âne et le bœuf se demandaient si on laisserait entrer
s bêtes féroces et aussi les dromadaires, chameaux, élé-
ıants, toutes bêtes que rendent un peu suspectes leurs
ɔsses, trompes, et un surplus d'os et de chair.

La question se posait aussi pour les insectes affreux comme
s scorpions, les tarentules, les grandes mygales, les
pères, pour ceux et celles qui produisent du venin dans
urs glandes aussi bien la nuit que le jour et même à
ıube quand tout est pur.

La Vierge n'hésita pas.

— Vous pouvez tous les faire entrer, mon enfant est
ıssi en sécurité dans sa crèche qu'il le serait au plus haut du
el.

— Et un à un, ajouta Joseph d'un ton presque mili-
ire. Je ne veux pas qu'il passe deux bêtes à la fois par la
ɔrte sans quoi on ne s'y reconnaîtra plus.

On commença par les bêtes venimeuses, chacun ayant
sentiment qu'on leur devait bien cette réparation. On
:marqua beaucoup le tact des serpents qui évitèrent de
garder la Vierge, passant le plus loin possible de sa per-
ɔnne. Et ils sortirent avec autant de calme et de dignité
ıe s'ils eussent été des colombes ou des chiens de garde.

Il y avait aussi des bêtes si petites que l'on savait diffici-
ment si elles étaient là ou attendaient encore dehors. On

accorda une heure entière aux atomes pour se présen et faire le tour de la crèche. Le délai expiré, bien q Joseph eût senti à un léger picotement de la peau qu n'étaient pas tous passés, il donna aux bêtes suivan l'ordre de se montrer.

Les chiens ne purent s'empêcher de marquer leur étc- nement : ils n'avaient pas été admis à demeure à l'étab comme le bœuf et l'âne. On ne sut que répondre et cl- cun les caressa. Alors ils se retirèrent le cœur plein d'u gratitude visible.

Tout de même quand on sentit à son odeur que le li approchait, le bœuf et l'âne ne furent pas tranquilles. d'autant moins que cette odeur traversait, sans même faire attention, l'encens et la myrrhe et les autres parfu que les rois mages avaient largement répandus.

Le bœuf appréciait les généreuses raisons qui mc- vaient la confiance de la Vierge et de Joseph. Mais pla un enfant, cette délicate lumière, à côté d'une bête dont souffle pouvait l'éteindre d'un seul coup...

L'inquiétude du bœuf et de l'âne s'augmentait de qu'il était décent, ils le voyaient bien, qu'ils fussent tota- ment paralysés devant le lion. Ils ne pouvaient pas pl songer à s'attaquer à lui qu'au tonnerre ou à la foudre. le bœuf, affaibli par le jeûne, se sentait plutôt aérien q combatif.

Le lion entra avec sa toison que n'avait jamais peig que le vent du désert et des yeux mélancoliques q disaient :

— Je suis le lion, qu'y puis-je, je ne suis que le roi c animaux.

On voyait que sa grande préoccupation consistait prendre le moins de place possible dans l'étable et n'était pas facile, à respirer sans rien déranger autour lui, à oublier ses griffes rétractiles et ses maxillaires m par des muscles très puissants. Il avançait paupières ba- sées, cachant ses admirables dents comme une maladie hc-

use et avec tant de modestie qu'il appartenait, on le oyait bien, à la race des lions qui devaient refuser un our de dévorer Sainte Blandine. La Vierge eut pitié et oulut le rassurer d'un sourire semblable à ceux qu'elle servait pour son enfant. Le lion regarda droit devant lui un air de dire, sur un ton plus désespéré encore que tout l'heure :

— Qu'ai-je donc fait pour être si grand et si fort ? Vous vez bien que je n'ai jamais mangé que poussé par la faim le grand air. Et vous comprendrez aussi qu'il y avait la uestion des lionceaux. Nous avons tous plus ou moins ssayé d'être herbivores. Mais l'herbe n'est pas faite pour ous, ça ne passe pas.

Alors son énorme tête, comme une explosion de crins et e poils, s'inclina et se posa tristement sur le sol dur et le inceau terminal de sa queue sembla aussi accablé que tête, au milieu d'un grand silence qui fit peine à hacun.

Quand ce fut le tour du tigre, il s'écrasa par terre jusqu'à evenir, à force de mortifications et d'austérités, une véri-ible descente de lit au pied de la crèche. Puis, en quelques econdes, il se reconstitua tout entier avec une rigueur, ne élasticité incroyables et sortit sans rien ajouter.

La girafe montra un bon moment ses pattes dans l'embra-ure de la porte et on fut unanime à considérer que « ça omptait » comme si elle avait fait le tour de la crèche.

Il en fut de même pour l'éléphant : il se contenta de agenouiller devant le seuil et de faire, de sa trompe, ne espèce de mouvement d'encensoir qui fut fort goûté de ous.

Un mouton à l'énorme laine insista pour être tondu ur le champ : on lui laissa sa toison tout en le remer-iant.

La mère kangourou voulut à toute force donner à Jésus n de ses petits, prétextant qu'elle faisait ce cadeau de tout on cœur, que ça ne la privait pas, qu'elle avait d'autres

petits kangourous à la maison. Mais Joseph ne l'entenda pas ainsi et elle dut remporter son enfant.

L'autruche fut plus heureuse : elle profita d'un mome d'inattention pour pondre son œuf dans un coin et s'e aller sans bruit. Souvenir qu'on n'aperçut que le lend main matin. L'âne le découvrit. Il n'avait jamais rien v de si gros ni de si dur en fait d'œuf et crut à un miracl Joseph le détrompa de son mieux : il en fit une omelett

Les poissons n'ayant pu se montrer en raison de le lamentable respiration hors de l'eau avaient délégué ur mouette pour les remplacer.

Les oiseaux s'en allaient laissant leurs chants, l pigeons leurs amours, les singes leurs gamineries, les cha leur regard, les tourterelles la douceur de leur gorge.

Et ils eussent voulu se présenter aussi, les animaux q ne sont pas encore découverts et attendent un nom au sei de la terre ou de la mer, dans des profondeurs telles qu c'est toujours pour eux une nuit sans étoiles ni lune, changement de saisons.

On sentait battre dans l'air l'âme de ceux qui n'avaie pu venir ou étaient en retard, d'autres qui, habitant a bout du monde, s'étaient tout de même mis en route su leurs pattes d'insectes si petits qu'ils n'auraient pu fai qu'un mètre en une heure et dont la vie était si cour qu'ils ne pouvaient aspirer à dépasser cinquante centimètr — et encore, avec beaucoup de chance.

Il y eut des miracles : la tortue se dépêcha, l'iguar modéra son allure, l'hippopotame fut gracieux dans s génuflexions, les perroquets gardèrent le silence.

Un peu avant le coucher du soleil un incident pein tout le monde. Joseph, fatigué d'avoir dirigé le défilé tou la journée, sans prendre la moindre nourriture, écrasa d pied une mauvaise araignée, dans un moment de distraction, oubliant qu'elle venait apporter ses hommages l'Enfant. Et le visage bouleversé du saint consterna tout monde pendant un bon moment.

Certaines bêtes dont on aurait attendu plus de discrétion s'attardaient dans l'étable : le bœuf dut éloigner la fouine, 'écureuil, le blaireau qui ne voulaient pas s'en aller.

Quelques papillons crépusculaires demeuraient qui profitèrent de leur couleur semblable à celle des poutres de la toiture pour passer toute la nuit au-dessus de la crèche. Mais le premier rayon de soleil les décela le lendemain et, comme Joseph ne voulait favoriser personne, il les chassa immédiatement.

Des mouches furent invitées à se retirer. Elles laissèrent entendre par leur mauvaise volonté à s'en aller qu'elles avaient toujours été là et Joseph ne sut que leur dire.

Les apparitions surnaturelles au milieu desquelles vivait le bœuf lui coupaient souvent la respiration. Ayant pris 'habitude de retenir son souffle à la manière des ascètes de 'Asie, il devint lui aussi visionnaire, et, bien qu'il fût moins à l'aise dans la grandeur que dans l'humilité, connut de véritables extases. Mais un scrupule le guidait et 'empêchait d'imaginer des anges ou des saints. Il ne les voyait que si réellement ils se trouvaient dans le voisinage.

— Pauvre de moi, pensait le bovin effrayé de ces apparitions qui lui semblaient suspectes, pauvre de moi qui ne suis qu'une bête de somme ou peut-être même le démon. Pourquoi ai-je des cornes comme lui, moi qui n'ai jamais fait le mal ? Et si je n'étais qu'un sorcier !

Joseph ne fut pas sans remarquer les inquiétudes du bœuf qui maigrissait à vue d'œil.

— Va donc manger dehors ! s'écria-t-il. Tu es là toute la journée fourré dans nos jambes, tu n'auras bientôt plus que la peau sur les os.

L'âne et le bœuf sortirent.

— C'est vrai que tu es maigre, dit l'âne. Tes os sont devenus si pointus qu'il va te sortir des cornes sur tout le corps.

— Ne me parle pas de cornes !

Et le bœuf se dit à lui-même :

— Il a raison, oui, il faut vivre. Tiens, prends donc cette belle touffe de vert. Tu crois qu'elle te ferait du mal. Et cette autre ? Tu t'imagines donc qu'elle est vénéneuse ? Non, je n'ai pas faim. Qu'il est beau cet enfant tout de même ! Et ces grandes figures qui entrent et qui sortent et respirent par leurs ailes toujours battantes. Tout ce beau monde céleste qui pénètre sans se salir dans notre simple étable. Allons mange donc, bœuf, ne t'occupe pas de cela. Et puis il ne faut pas te laisser réveiller par le bonheur qui vient te tirer les oreilles au milieu de la nuit, ni rester si longtemps auprès de la crèche sur un seul genou pour que ça te fasse mal. Ton cuir de bœuf est tout usé à la jointure de l'os, encore un petit moment et les mouches vont s'y mettre.

Une nuit, ce fut à la constellation du Taureau d'être de garde au-dessus de la crèche, sur un pan de ciel noir. L'œil rouge d'Aldébaran luisait magnifique et enflammé, tout proche. Et les cornes, les flancs taurins s'ornaient d'énormes pierreries. Le bœuf était fier de voir l'enfant si bien gardé. Tous dormaient paisiblement, l'âne les oreilles baissées et confiantes. Mais le bœuf, bien que fortifié par la surnaturelle présence de cette constellation parente et amie, se sentait plein de faiblesse. Il songeait à ses sacrifices pour l'Enfant, à ses veilles inutiles, à sa protection dérisoire.

— Est-ce que la constellation du Taureau m'a vu, pensait-il. Ce gros œil rouge étoilé qui brille à faire peur sait-il que je suis là ? Ces étoiles, c'est si haut, c'est si distant, qu'on ne sait même pas de quel côté elles regardent.

Soudain Joseph qui s'agitait sur sa couche depuis quelques instants se lève, les bras au ciel. Lui qui d'habitude montre tant de mesure dans ses gestes et ses paroles, voilà qu'au milieu de la nuit il réveille tout le monde, même l'Enfant !

— J'ai vu le Seigneur en songe, il faut que nous partions sans tarder. Hérode, oui, à cause de lui qui veut s'en prendre à Jésus.

La Vierge prend son fils dans ses bras comme si le roi des Juifs était déjà là, dans l'embrasure de la porte, à la main un coutelas de boucherie.

L'âne se met sur pied.

— Et celui-là, dit Joseph à la Vierge en désignant le bœuf..

— Il me semble qu'il est bien faible pour venir avec nous.

Le bœuf veut montrer qu'il n'en est rien. Il fait un énorme effort pour se lever, mais jamais il ne s'est senti plus attaché au sol. Alors, implorant secours, il regarde la constellation du Taureau. Il ne compte plus que sur elle pour avoir la force de partir. Le céleste bovin ne bronche pas, l'œil toujours aussi rouge et enflammé et toujours de profil par rapport au bœuf.

— Voilà plusieurs jours qu'il ne mange pas, dit la Vierge à Joseph.

— Oh ! je comprends bien qu'ils vont me laisser ici, songe le bœuf. C'était trop beau, cela ne pouvait durer. Au reste, je n'aurais été sur les routes qu'un spectre osseux et retardataire. Toutes mes cotes en ont assez de ma peau et ne demandent plus qu'à prendre leurs aises sous le ciel.

L'âne s'approche du bœuf, frotte son museau contre celui du ruminant pour lui faire savoir que la Vierge vient de le recommander à une voisine et qu'il ne manquera de rien après leur départ. Mais le bœuf, paupières mi-closes, semble absolument écrasé.

La Vierge le caresse et s'écrie :

— Mais nous ne partons pas en voyage, bien entendu, c'était simplement pour te faire peur !

— Ça va sans dire, nous revenons tout de suite, ajoute Joseph, on ne s'en va pas ainsi au loin au milieu de la nuit

— La nuit est très belle, reprend la Vierge, et nous en profiterons pour faire prendre l'air à l'Enfant, il est un peu pâlot ces jours-ci.

— C'est parfaitement vrai, dit le Saint Homme.

C'est le pieux mensonge. Le bœuf le comprend et ne voulant pas gêner les partants dans leurs préparatifs, il feint de tomber dans un profond sommeil. C'est sa façon de mentir.

— Il s'est endormi, dit la Vierge, mettons tout près de lui la paille de la crèche pour qu'il n'ait besoin de rien quand il se réveillera. Laissons-lui le flageolet à portée de son souffle, poursuit-elle tout bas, il aime bien en jouer quand il est seul.

Ils se disposent à sortir, la porte de l'étable crisse.

— J'aurais dû l'huiler, pense Joseph, qui craint de réveiller le bœuf, mais celui-ci fait toujours semblant de dormir.

La porte est refermée avec soin.

Tandis que l'âne de la crèche devient peu à peu celui de la fuite en Egypte, le bœuf reste, les yeux fixés sur cette paille où tout à l'heure encore reposait l'Enfant Jésus.

Il sait bien que jamais il n'y touchera, non plus qu'au flageolet.

La constellation du Taureau, d'un bond, regagne le zénith et d'un seul coup de corne, se fixe au ciel à la place qu'elle ne devait plus jamais quitter.

Quand la voisine entra, un peu après l'aube, le bœuf avait cessé de ruminer.

JULES SUPERVIELLE

STROPHES DE CONTRE-FORTUNE

Donc luttons contre Fortune
Et n'allons, front soucieux,
Opposer plainte ou rancune
A l'inclémence des cieux !
Cueillons l'heure chaude et vive,
— Quel air feras-tu, convive,
Au plutonien soupé ?
Que diras-tu dans la barque ? —
Dorons le fil de la Parque,
Devant qu'il ne soit coupé !

***

Quand tu jaillis et te cambre
Hors du beau linge écumant,
Il n'est geste, en quelque chambre,
A mieux ravir un amant.
N'est-ce ainsi que, primitive,
Jadis enchantait la rive
Une autre déesse aussi,
Qui, de l'onde, au loin, venue,
Parut, pour l'humain souci,
Svelte, éblouissante et nue !

***

Impérieuse et troublée,
Il le sait bien, ton cheval,
Et dans la secrète allée...
Mais quoi ! de même, en ce bal,
Incontestable tu règne,
Tu parais et maint cœur saigne
D'un long trait de diamant,
La fleur pâme à ta morsure,
Danseuse, et sous ta chaussure,
Le parquet comme un amant !

***

Après les derniers émois
Et la funèbre nacelle,
Tu renaîtras, fine et frêle,
Et biche, aux bois, je te vois :
Tantôt haute sous la branche,
Ou reposant d'une hanche
Si dédaigneuse ! et, tantôt,
— Les beaux rêves que nous fîmes ! —
Suivant, d'un léger sabot,
Le fil ténu des abîmes !

***

L'inattingible plafond,
Toute, et seul, tu le désignes,
Pourtant, danseuse, ces lignes,
Quels noirs destins les défont!
Belle reptile, ô sourire!
Mais celui-là craint le pire,
— O souple abîme, ô béant
Oubli! — qui, par aventure,
A lu, dans cette écriture,
Les pas secrets du néant!

***

Celui qui but à ta bouche
L'océane liberté,
Va-t-il se plaindre, irrité,
Quand le dieu le point! Farouche
Sirène, active en ce trait,
Pour quelle Ulysse donrait
Son cœur, sa vie et ses voiles,
S'il t'avait vue, imprudent,
Nageuse aux beaux bras, fendant
Ce long minuit plein d'étoiles!

VINCENT MUSELLI

SUR PROUST

Je ne sais s'il ne faut pas voir en toute œuvre de quelque envolée une réaction contre un penchant intérieur à la destruction. Je ne sais si l'œuvre n'est pas d'autant plus grande que le penchant fatal est plus vif. Et peut-être le devoir du commentateur consiste-t-il à prendre, au nom du lecteur, le temps d'écouter l'œuvre assez longuement pour y découvrir le penchant secret contre quoi elle lutte, l'action dont elle est la réaction. Car le penchant est le nôtre, la lutte est notre lutte. Le moment, sans doute, où l'auteur de cette œuvre nous donne la plus profonde et la plus durable leçon qu'un homme puisse recevoir d'un homme, ce n'est pas lorsqu'arrivé à se maîtriser il répand sur nous le flot d'une sensibilité et d'une intelligence pareillement libérées, c'est lorsqu'encore soumis à l'étreinte d'une angoisse qui est de même grandeur, sinon de même espèce, pour tout être vivant, il se défend contre elle au nom de ses contemporains, au nom de sa descendance — en notre nom. Témoignage de la lutte qu'en notre nom un homme, une fois de plus, sur un point nouveau du monde, aura menée contre les forces de destruction. Vue sous cet éclairage, l'œuvre redevient alors ce qu'elle doit être en vérité : le journal de route du combattant, d'un des millions de combattants engagés dans l'éternel combat.

Ceux qui ont connu Proust, soit sur les bancs du lycée, comme M. Robert Dreyfus, soit « au bal » comme la

Princesse Bibesco, soit après qu'il eut publié ses premiers essais, ceux qui l'ont vu et ceux avec qui il a correspondu, ous témoignent en termes différents de réactions personnelles à peu près identiques. Les longs silences, suivis l'une succession ininterrompue de missives confidentielles et précautionneuses, auxquelles une brouille inexplicable uccédait de nouveau, — ceci pour la correspondance ; es assauts que sans répit une inlassable curiosité livrait, ous des dehors à la fois charmants et mièvres, à des nterlocuteurs surpris, puis intéressés, puis lassés, — ceci our la conversation ; le snobisme passionné avec lequel l courait des salons mondains aux boudoirs du demi-monde, lternant avec des périodes de retraite et précédant quinze ns de réclusion volontaire, — ceci pour la vie parisienne ; es disparitions subitement interrompues par une réception omptueuse au Ritz ; sa dilection des palaces cosmopolites t, dans ces palaces, de la conversation avec la domesticité ; on indifférence pour tout ce qui fait la force massive et rofonde d'une nation ; sa tendresse aiguisée pour les ractions du peuple les plus avilies par le contact d'un uxe inaccessible, valetaille ou « midinettes » ; ses largesses éservées aux quémandeurs les plus vils ; — tout cela ontribue à former de lui une représentation infiniment rouble et infiniment déplaisante.

Il peut sembler abusif de réunir dans un même paragraphe tant d'aspects si divers : ne s'agirait-il pas plutôt de raits différents du caractère de l'homme ? Outre que dans ne nature aussi complexe, aussi réticente et multiforme ue celle-ci, il est dangereux de parler d'un caractère, à ause des variations incessantes qui le font mouvant et nsaisissable, l'ensemble des témoignages dont les indicaions précédentes ne donnent qu'un faible aperçu fait ressortir dans tous ces aspects, si divers soient-ils, un même hénomène d'exclusivisme. C'est là que la diversité se roupe sous une qualification commune. Car c'est le caracère exclusif des manifestations publiques ou privées de

Proust qui fait leur ressemblance et qui autorise leur groupement.

Chacun voit chez soi-même s'alterner les périodes de silence et les périodes de communication ; chacun passe par des moments de curiosité er des moments de méditation ; chacun éprouve la tentation mondaine et la tentation monastique ; il est admissible que certains aient le goût du luxe et d'autres le goût de la sobriété ; les potins d'offices ou de couloirs peuvent parfois être pittoresques ; la générosité subit des accès et s'exprime en des partialités souvent injustes. Mais ces mouvements naturels s'accusent chez Proust sous la forme inusitée d'une suite d'excès, de maxima. Excès tous dirigés dans le même sens, maxima non compensés par des minima.

La notion d'excès, dira-t-on, ne se conçoit pas sans la notion de norme. Et la notion de l'homme normal engrène directement la question de moralité. Dire qu'il y a excès ne suffit pas si l'on ne définit pas par rapport à quoi il y a excès. Et l'étalon choisi — l'homme normal — détermine la zone de moralité d'où l'on ne s'écarte que moyennant des risques graves.

Un tel langage et de tels soucis ne sont pas de mise dans le cas de Proust. Non pas qu'il soit impossible à l'analyste patient de relever une à une et de nommer les différences qui l'écartent de l'homme normal. Mais ce travail est inutile, car les résultats n'en seraient pas valables pour Proust. Pas valables socialement. Proust — et c'est là une remarque pénible sur laquelle il faut, hélas, insister — opère sans risque. Né dans la bourgeoisie aisée, assez vite en possession d'une large fortune, les obstacles que les jeunes hommes ont quotidiennement à franchir se trouvent magiquement aplanis pour lui. Il peut sans arrière-pensée hésiter longuement dans le choix d'une carrière et finalement arracher à son père la concession de n'en suivre aucune. Il peut, sitôt échappé de rhétorique, se montrer — fièrement ou craintivement — au Bois en compagnie de « cour-

isanes » cotées. Il peut s'adonner sans péril pendant les uinze ans qui suivent à ses deux passions élégantes qui ont le Monde et l'Esthétique. Il peut sans remords ne conaître de l'univers que cette mousse inconsistante qui orme la clientèle — et le personnel — des restaurants de uxe et des plages à la mode. Il peut y répandre sans lésiner des largesses destinées à lui ouvrir toutes les portes et outes les consciences. Il peut, dans certaines de ses liaions passagères, se satisfaire à loisir de ce qui se vend et 'achète. En aucune de ces circonstances le moindre frein — e disons pas moral, mais naïvement pécuniaire — ne viena lui rappeler que tous et toutes ne sont pas à son unique isposition. En aucune de ces circonstances ses excès ne rouveront devant eux autre chose que complaisance et cquiescement. C'est là, si l'on veut bien y réfléchir, une erribible destinée.

Il est aisé de trouver, à travers les témoignages de ses ontemporains, la trace, aujourd'hui voilée par le temps et 'admiration, des sentiments que, jeune homme, il pouvait nspirer à ceux de ses camarades qui n'acceptaient pas pour ux-mêmes l'amoralité ingénue qui était la sienne. Nous avons tous rencontré — et pas seulement dans es lycées parisiens de la rive droite — de ces jeunes arçons dont les soucis étaient gouvernés par un snoisme mondain et surtout demi-mondain auquel la forune servait de piédestal. Les mêmes garçons étaient eux qui, après la classe, harcelaient nos professeurs de eurs questions, de leurs remarques et de leurs appels à 'approbation. La vie leur paraissait fade les jours où ils 'arrachaient pas de leur maître quelque bienveillant souire à eux seuls destiné. Les mêmes toujours ne suppoaient pas qu'ils pussent faire leur service militaire sans tre personnellement recommandés à leur colonel, à leur ommandant ou à leur capitaine. « Chouchous » pendant eurs classes, « pistonnés » au régiment, « coqueluche » des alons, ils font partie de cette espèce qui ne conçoit l'exis-

tence que parée pour eux de toutes les formes du privilège Il n'est pas exagéré de dire que deux races vivent ici-ba côte à côte sans jamais se confondre et souvent sans s connaître, deux races perpétuellement recrutées à tous le échelons sociaux : ceux qui n'ont de cesse qu'ils n'accèden et ne se maintiennent au rang des privilégiés ; ceux qu s'efforcent, dans leurs contacts avec la société, de se passe du privilège et d'obliger en eux l'humanité à primer la mondanité.

Du mondain et de l'humain, il est certain que Proust incliné vers le premier terme. Choix qui n'influe que su l'estime quand il s'agit d'un homme privé. Choix qui comporte de lourdes conséquences dès qu'il s'agit d'un homm public, et surtout, comme c'est ici le cas, d'un artiste. C'es pourquoi ni charité, ni admiration, ni piété n'autorisent passer le fait sous silence. On ne saurait alors situer o comprendre cette impression pénible qu'on éprouve à l lecture du *Temps Perdu* et qui, dans le plan de l'intelligence, est si voisine de ce qui, dans le plan du corps, représente l'atrophie. Avec Proust comme guide, vous perde l'usage d'une partie de vous-même ; votre perspicacité votre subtilité y gagnent ; votre humanité s'y atrophie.

L'ennemi de Proust, l'ennemi le plus dangereux parc que le plus insinué dans son organisme, l'ennemi qu'il a d vaincre chaque jour et chaque nuit, c'est la complaisance Complaisance de pensée, complaisance d'imagination, complaisance de style. Il n'est pas dit, hélas ! que ce ne soit pa précisément cette complaisance qui lui ait amené le plus d lecteurs et, parmi eux, le plus d'admirateurs. Nous avon soif de retrouver chez autrui les marques laissées par nc penchants les plus nocifs et les plus familiers. Prous restera l'exemple d'un tempérament qui, soumis à toute les complaisances d'une nature à la fois indolente et char meuse, s'en dégage peu à peu et, d'un dernier coup d reins, accède aux rigueurs de la pensée courageuse. D

la complaisance au courage... Ainsi pourrait s'intituler l'œuvre.

Mais chez Proust autant et plus que chez quiconque, l'œuvre est réaction. Autant et plus que chez quiconque il importe de saisir et de mettre au jour, chez lui, les actions génératrices de réaction.

Les actions qui ont eu ce privilège de talonner l'homme jusqu'à l'amener à cet état, si contraire à son dilettantisme natif, de rude ouvrier des lettres, se laissent à la rigueur rassembler sous deux rubriques. L'une groupe les angoisses provoquées par la fuite des heures vides. L'autre groupe les atteintes renouvelées qu'infligent à une sensibilité extrême les malaises physiques et les contacts avec autrui. Peut-être est-on autorisé, pour cet esprit tout chargé de réflexions bergsoniennes, à citer les noms abstraits qui les stigmatisent. L'un des groupes, alors, s'appellera le Temps, et l'autre l'Espace, si l'on inclut dans ce terme aussi bien l'espace intérieur du corps souffrant que l'espace ambiant de sa chambre close et que l'espace plus vaste de la société mondaine au sein de laquelle il se déplace en y croisant les visages et les âmes.

L'Espace et le Temps, actionnant sans trêve l'inquiétude de Proust, vont provoquer en lui les réactions personnelles qui, à leur tour, serviront d'outils à l'écrivain du *Temps Perdu*.

Contre les contacts mondains, après cette « gentillesse » adolescente, tardivement conservée, vont d'autant plus crûment éclore les imitations, les charges et les sarcasmes.

Contre la souffrance physique, pas de meilleur remède que l'analyse de cette souffrance.

Contre le Temps, la mémoire.

De telle sorte qu'en conjuguant directement ces éléments nous en retrouvons bien la synthèse sous forme de ces *Mémoires d'une Société*, tels que Proust pouvait les tracer.

Ceci n'est ni un jeu d'esprit ni un jeu de mots. Entre la

mémoire et les Mémoires il y a plus qu'un trait d'union linguistique. Et ce qui doit surprendre, ce n'est pas que l'œuvre de Proust consiste en ces *Mémoires d'une Société*, mais bien que ces *Mémoires* affectent la forme du roman.

L'œuvre de Proust est réaction. L'écrivain n'a pas seulement besoin d'éprouver cette réaction au moment où se forme en lui le principe directeur de son travail. Chaque détour de son esprit, chaque ralentissement de sa plume, chaque langueur de sa pensée, exigent d'être fouettés par le sursaut que produit le choc de la constatation outrageante. Pour le talonner jusque dans les réduits secrets où risqueraient de s'amollir ses plus fermes promesses de travail, le Temps et l'Espace, ne restant pas notions abstraites, se subdivisent, se monnayent, se personnalisent en autant d'individus fouaillants qu'il va, lui, devoir heurter à chaque page. Cette monnaie du Temps et de l'Espace, ce seront des faits et des êtres que la loi du travail proustien force à devenir corrosifs. Bien trop corrosifs pour pouvoir s'adapter à des événements réels ou à des individus de chair et d'os. D'aucuns ont pu s'étonner, voire déplorer certain acharnement de Proust à dégrader ses héros de prédilection. C'est qu'ils conservent une disponibilité leur permettant d'être chargés, tantôt plus, tantôt moins, au rythme exigé par la pensée, d'un certain potentiel répulsif, destiné à précipiter l'écrivain sur son papier. Cette disponibilité, cette vacance partielle ne peuvent être les attributs de la réalité ; l'imaginaire seul est à même d'en fournir le substrat.

Mais un imaginaire tempéré par l'observation directe, mitigé par des attributs réels, tout chargé du butin de la clairvoyance et qui ne peut se confondre avec le personnage romanesque. Il est remarquable de devoir noter que si l'individu réel ne présente pas la disponibilité souhaitable ici, le personnage romanesque l'admet encore bien moins. Il surgit aux yeux de son créateur comme un tout fermé, organiquement complet, qui repousse vigoureusement toute intrusion postérieure de la conscience. Mobile,

ondoyant, divers, cela va sans dire. Mais mobile selon sa courbe à lui. Ondoyant selon des lois de mouvement, divers selon des lois de périodicité, qui n'ont aucun lien ultérieur avec les besoins directs de l'écrivain. Le personnage romanesque une fois campé refuse de servir les désirs ouvriers de l'auteur. De sorte qu'entre l'individu réel et le personnage romanesque, entre ces deux impératifs également indisponibles, également inaptes à subir de l'extérieur les nécessaires variations de charge, va devoir s'insérer un compromis nouveau, un combiné étrange d'imaginaire et de réel qui jusqu'ici ne peut porter qu'un seul nom : le personnage proustien. Sise à mi-chemin entre le roman et les mémoires, la population proustienne participe de l'un et des autres. Oscillant dans l'hiatus étroit entre le réel et l'inventé, elle trouvera dans cette oscillation même les caractères de liberté propres à satisfaire aux exigences de l'artisan qui la manie.

Entendons-nous bien : lorsque nous disons que le personnage proustien doit rester, d'une manière ou de l'autre, disponible pour l'auteur, il serait inexact — je veux dire infidèle envers l'auteur comme envers son œuvre — de situer d'emblée toute cette analyse dans la conscience raisonnante et d'y voir le résultat d'un plan ou d'une succession de plans mûrement élaborés que l'acte d'écrire suffirait à traduire en roman. Ceci serait trahir Proust. Si lucides que nous nous représentions ses propres réflexions sur les conditions de son travail d'écrivain, elles n'en sont que la représentation consciente. Avec une loyauté dont il y a peu d'exemples, Proust a tenu à nous fournir à la fois, et l'œuvre, et les cheminements qui l'y ont conduit. Pour décrire ces cheminements souterrains, il lui a bien fallu user du truchement d'un vocabulaire totalement modelé sur les apparences visibles. A notre tour, pour le suivre dans sa démarche, nous sommes obligés de ramener au plan de l'explication claire des phénomènes dont l'essence même est de rester enfouis dans une demi-obscurité. Ce serait

une grave erreur si, une fois obtenue — ou simplement tentée — l'explication, nous ne la replongions pas aussitôt dans son milieu, qui est celui d'un organisme humain en perpétuelle évolution. L'analyse critique prend trop facilement l'allure d'une dissection d'idées mortes alors qu'elle ne doit être que le reflet d'une physiologie vivante et mouvante. En d'autres termes n'oublions pas que Proust, parlant de ses personnages, prononce un mot de romancier quand il dit : « *Je ne fais pas ce que je veux.* »

Le personnage proustien n'est pas entièrement soumis à la volonté de l'auteur. Il existe une réversibilité d'influence telle que l'auteur demeure à son tour, vis-à-vis du personnage, dans une dépendance partielle. Et l'on conçoit sans peine qu'il en doive être ainsi. La population créée par un écrivain acquiert peu à peu des droits propres dont il lui faut tenir compte. Bien plus, la forme choisie pour une œuvre réagit à la longue sur l'auteur de cette œuvre. « Pour croire, faites comme ceux qui croient » est un précepte qui s'applique à bien des activités humaines. Il n'est pas surprenant qu'un travail poursuivi pendant quinze années façonne en partie les réflexes mentaux de qui s'y adonne. Aussi n'est-il point paradoxal de conclure : Proust, annaliste, a écrit le *Temps Perdu*, roman ; le *Temps Perdu* à son tour a créé en Proust un romancier.

*

La définition de son œuvre, Proust s'y est attaqué à de nombreuses reprises, tantôt avançant, tantôt reculant, tantôt se fourvoyant par excès d'humilité, tantôt se fourvoyant par excès de vanité. On pourrait même soutenir sans paradoxe que le *Temps Perdu* est un vaste travail d'auto-définition, en ce sens que les passages les plus profonds et sans doute les plus durables répondent à peu près tous à cette question muette : « Qu'est-ce donc que j'écris en ce moment ? » On pourrait en dire autant des *Essais* de Montaigne — et ce n'est pas la moindre similitude entre les démarches mentales des deux hommes.

Mais le second oblige la réaction à se produire jusqu'au
out. Le premier utilise la réaction et ne l'exprime pas.
lontaigne, dans sa lutte contre la mort, passe à l'attaque.
roust demeure sur la défensive. L'anxiété de Montaigne,
ige après page, jour après jour, tourne à l'affirmation
nstructive ; elle s'élabore avec assez de sévérité, avec
sez de gaieté, pour devenir, à l'usage d'autrui, exemple
bréviaire ; elle se traduit ; elle est, tout compte fait,
inératrice de préceptes.

L'anxiété de Proust reste de l'anxiété ; l'homme ne la
isit pas, ne la malaxe pas, ne lui fait pas rendre gorge ;
la respecte et l'utilise, sans la modifier. Pourquoi ? Avant
ut parce que les deux formes employées sont différentes.
essai, le roman, comportent leur loi interne de travail.
essai — langage direct, pensée directe — travaille en
toclave et livre les produits de transformation. Le roman
évocation, langage indirect — travaille sur le person-
ge extérieur et exige que la référence interne demeure
nstante. L'essayiste du *Temps Perdu*, par le seul fait qu'i
condamne à la forme romanesque, perd le droit et le
uvoir de modifier, au profit du lecteur, son anxiété
ale. Car c'est précisément l'histoire de cette anxiété
'il entreprend. Et la forme romanesque, en ce qui touche
narrateur, aboutit à un résultat dont l'analogie s'impose
ec les *Confessions* de Jean-Jacques.

A la lumière de ce qui leur est commun — mis à part
qui leur est singulier — les trois œuvres, je veux dire les
ssais, les *Confessions* et le *Temps Perdu*, apparaissent au
teur comme des références pour les problèmes moraux
'il se pose ou, si l'on veut, comme des dictionnaires psy-
ologiques. Par là je n'entends pas un ensemble purement
cumentaire et froid qu'on feuilletterait dans un but
recherche théorique, mais une aide directement offerte,
avance de l'auteur au lecteur, un recours pour qui
force et s'inquiète. Ce sont, à certains égards, trois
res de *réponse*.

A quelle sorte de questions ? Éliminons de chacune de œuvres tout ce que nous ne trouverions pas dans le autres : de Montaigne éliminons l'éblouissante clarté d la raison et cette préoccupation de l'universel qui en fai un des piliers de la civilisation humaine ; de Rousseau éliminons la passion brûlante et la générosité d'âme qu est à l'origine de ce néo-christianisme social sur leque s'est déjà modelé plus d'un siècle d'histoire. Cette élimina tion faite, la question fondamentale qu'ils se posent, sitô après : « Que fais-je ? » c'est : « Qui suis-je ? » La démarch fondamentale qu'ils suivent pour y répondre, c'est de s confronter eux-mêmes aux diverses apparences du mond qui les entoure.

Si le *Temps Perdu* doit conserver sa valeur de référenc c'est précisément parce qu'on y trouve la même questio fondamentale, c'est précisément parce qu'on y suit la mêm démarche fondamentale. Le *Temps Perdu* n'est pas l'ou vrage d'un héros qui, rassuré sur lui-même et fixé sur s vocation, s'exploite comme une carrière de marbre pou en extraire des statues, c'est le témoignage d'un homm qui poursuit anxieusement la route de sa propre décou verte et qui, sur cette route, se heurte à toutes les borne glisse dans toutes les ornières, se perd à tous les carrefour Ces bornes, ces ornières, ces carrefours, ce sont, comn chez Montaigne, comme chez Rousseau, ceux mêmes qu nous heurtons sur notre route à nous. Les chocs de Mo taigne, les chocs de Rousseau, les chocs de Proust, ce so nos chocs à nous. Et les réactions plus ou moins exclam tives, plus ou moins nuancées, que ces chocs leur arr chent, ce sont les réponses que nous attendons, avec cruauté utilitaire qui est celle de l'enfant, du disciple du lecteur.

Chacune à leur manière, chacune dans leur domain ces trois œuvres représentent un total, une somme, u limite, un maximum. Ce sont, à trois époques, les fronts taille de ces galeries souterraines où l'on s'en va forer

soubassements de l'esprit humain. Nous exigeons que soit fait périodiquement le point au-dessus de nous ; de même nous avons besoin de savoir que, régulièrement dans l'histoire, certains s'occupent à faire le point au-dedans de nous. Il ne s'agit pas, ce point fait, de nous arrêter complaisamment. Que ceux qui — selon la savoureuse expression populaire — sont nés fatigués, soupirent d'aise à loisir en constatant que « Proust, avec l'inversion et le saphisme, a annexé un domaine nouveau à la littérature ! » D'abord ce n'est pas exact et ensuite ce n'est pas la question. Il n'importe pas à l'humanité que la littérature s'annexe ou non un domaine nouveau ; mais il lui importe de continuer sa marche avec la sécurité de savoir la géologie du sous-sol loyalement repérée et sondée. Travail que Montaigne, Rousseau et Proust mènent avec une égale clairvoyance, une égale rudesse, sur le seul matériel qui soit sans cesse à leur disposition — sur eux-mêmes.

Le subjectivisme de Proust n'est plus à prouver. Rien de ce qui sort de sa plume n'est écrit pour le plaisir en quelque sorte gratuit de la mise en scène, mais pour servir de miroir à sa propre pensée. Il a dit souvent que « *le génie consiste dans le pouvoir réfléchissant et non dans la qualité intrinsèque du spectacle reflété* ». Le spectacle du monde est avant tout pour lui l'occasion de se mieux connaître et de se mieux expliquer. La musique, la peinture, Vinteuil, Elstir, ne sont point appréciés par un esthète en qualité de « *spectacles reflétés* », mais par un pair anxieux de définir et de comparer au sien leur « *pouvoir réfléchissant* ». Entre les deux miroirs parallèles, celui du monde et celui de l'écrivain, le lecteur est saisi dans le faisceau indéfiniment renvoyé des phénomènes et de leurs interprétations. Les images les plus colorées, les plus instructives, en même temps que le foyer de lumière initial, ce n'est pas dans le monde extérieur qu'on les trouvera : c'est chez l'auteur.

Le roman proustien est un journal intime. Cette constatation, qui émerge peu à peu dans la clarté de l'évidence,

comment se fait-il qu'un masque la recouvre si obstinément ? Comment se fait-il qu'il nous faille si longtemps pour percer le masque ?

Que Proust ait déguisé son journal sous la forme du roman, cela tient d'abord à des causes occasionnelles. Pour un écrivain soucieux, comme l'était très particulièrement Proust, de toucher le public avant de disparaître, le roman se présentait, à l'époque, comme la forme-type de communication. Au moment où Proust se mettait à l'œuvre, Romain Rolland, à l'autre pôle de l'univers littéraire, vérifiait que l'accueil en profondeur de son *Beethoven* et de son *Michel-Ange* était cent fois dépassé par l'universel retentissement de *Jean-Christophe*.

Mais ce n'est qu'une considération seconde à côté de l'influence prépondérante que, dans cette transformation interne du journal en roman, a exercé sur Proust la mémoire. Observons ceci, qui est au moins curieux : nous pouvons classer par ordre de mémoire croissante les trois auteurs entre lesquels nous avons reconnu des liens de parenté. Montaigne n'avait pas de mémoire, tous ses dires en font foi. Rousseau, de son propre aveu, avait une mémoire excellente. Proust — les témoignages de ses amis et le sien sont unanimes — jouissait d'une mémoire hypertrophiée, grâce à laquelle s'inscrivaient définitivement en lui les moindres inflexions de voix, les moindres traits d'un visage, les moindres tics d'une gesticulation.

Montaigne, sans mémoire, procède par improvisation. Chaque page de son journal, chaque ligne de son écriture — on pourrait dire chaque jambage de ses lettres — correspond à l'effort de mise au jour d'une pensée qui semble sortir du néant. Comme on décrit les vertus propres à l'oxygène naissant, on pourrait attribuer les mêmes vertus vivifiantes à la pensée perpétuellement naissante de Montaigne. Pensée toujours neuve, toujours fraîche. Pensée qui *s'essaye*.

Rousseau, lui, va, grâce à son excellente mémoire, retra-

er les phases de sa vie. Sans doute il y mêlera les personnes de tous visages, les incidents de toutes sortes qu'il a roisés et dont il a si bien retenu les aspects : mais sa némoire n'est pas si impérieuse qu'elle l'oblige à s'effacer ui-même au profit du spectacle qu'elle lui évoque. Serante et non maîtresse, elle laissera tenir à l'auteur dans ses *Confessions* la place médiane qui lui revient.

Quant à Proust, il est littéralement débordé par une narée de souvenirs précis dont chacun exige d'être placé, la façon des habitués, des « ayant droits », à la répétition énérale d'un auteur en renom. Mais la salle de théâtre ne ontient qu'un nombre limité de place : quand on aura jouté des chaises et casé les spectateurs dans les couloirs, faudra bien fermer les portes. Ici, la salle est extensible. Non seulement on ajoute des rangées de chaises, non seulement on laisse des spectateurs debout, mais les parois de a salle vont reculer, reculer, devant l'afflux toujours croisant des protestataires, que l'annonce même du succès va aire accourir de tous côtés. Visages, monocles, chapeaux, igrettes, vont occuper la place. Toilettes, fleurs, bijoux, ourires, grimaces, saluts, propos, altercations, ridicules, e multipliant sans cesse, attirant progressivement sur eux attention, vont finir par donner cette impression que le pectacle est descendu de la scène à la salle. Rien d'étonant à ce que nous, spectateurs du dernier rang, coudoyés, huris par cette foule élégante, nous ayons tant de mal à e pas nous laisser prendre à leur manège : rien d'étonnant ce que nous trouvions si difficile d'apercevoir et d'écouter nalgré eux, par dessus eux, la pièce qui se joue là-bas. Mais, ontre toute apparence, c'est bien sur la scène, et non dans a salle, que se déroule la tragédie de Proust.

J'ai eu récemment l'inexprimable chance de rencontrer t de pouvoir étudier, aux assises d'une petite société avante, un sujet remarquable. Un homme, de quarante-inq ans environ, atteint lui aussi d'une hypertrophie de mémoire, de ce que les spécialistes appellent l'hy-

permnésie. A un degré que n'atteignait certes pas Proust mais qui m'a permis de saisir, grossie aux dimension pathologiques, la marche du phénomène-mémoire dan de tels organismes. Celui-là, qui sans doute aujourd'hu s'exhibe ou va s'exhiber au music-hall, répondait sans hési tation aux questions qu'on lui posait sur la population d tous les chefs-lieux de canton, sur la suite des stations d toutes les voies ferrées, sur la production en céréales, e vins, en alcools, de toutes les régions de la France, etc Bien plus, l'homme répondait juste sur tous les événe ments, petits ou grands, qui s'étaient produits en u jour quelconque compris entre 1895 et 1929. On lu citait une date au hasard, il répondait par le jour de l semaine, les nouvelles du journal à cette date, à la veille au lendemain, dans la semaine, dans le mois... Mais ce qu m'a passionné comme étonnamment représentatif de l mémoire proustienne, c'est que, pour parvenir au déroule ment exact des faits, il lui fallait d'abord se replonger dar l'atmosphère même du jour qu'il décrivait : oui, il deva commencer par décrire, par sentir autour de lui, si l'o peut dire, le temps qu'il faisait, s'il pleuvait, s'il faisait ora geux, si le soleil brillait ou si le ciel était couvert. C'est pa le truchement météorologique qu'il arrivait à restituer l'am biance et, une fois situé dans cette ambiance, alors — ma alors seulement — il énonçait ce qui était arrivé aux autre et à lui-même. Quoiqu'il s'expliquât avec quelque peir sur son propre mécanisme mnémonique, il était aisé de s rendre compte qu'il n'arrivait à recréer son « moi » d'alo qu'en se considérant comme une fraction d'un univers inf niment plus vaste, plus impérieux et plus déterminant pou ses souvenirs. En d'autres termes, si le but de sa recherch était parfois lui-même, ses propres émotions et ses propr aventures, il ne s'obtenait que par contre-coup, ayant d auparavant s'adresser aux nuages, au froid, au chaud, à nature et aux hommes. Le passé, ce passé auquel il par cipait, était composé de deux mondes : l'univers, ses sa

ons et son histoire d'un côté, — lui de l'autre. Il lui fal-ait reconstituer le premier, s'y envoler et s'y heurter, pour etomber sur le second et s'y cramponner.

Etrange analogie avec ce que nous savons de la mémoire hez Proust. Etrange confirmation de cette certitude que a valeur durable de son œuvre, il ne faut pas la chercher lans la peinture de mœurs, quelque amusement ou quelque enseignement que par ailleurs nous en retirions, nais dans le journal intime. La peinture de mœurs, a description des vices, l'analyse des sentiments, les affinements de la psychologie bergsonienne ou anti-bergsonienne, ce sont accidents de mémoire : excès dont nous profitons, bien entendu, comme d'une glane inespérée aux champs du passé, aux champs de l'intelligence, aux champs de l'âme. Mais si instructifs et bienfaisants qu'ils puissent être, ils demeurent au regard de l'œuvre accessoires et apparences.

Autant de trompe-l'œil, qui m'ont longtemps égaré comme ils ont dû égarer bien des lecteurs, comme Proust ui-même — que ceci soit notre excuse — s'est laissé éga-er par eux. De bonne foi — lui qui avait commencé à eprésenter sa pièce — il s'est, comme nous, laissé prendre à la foule qui envahissait la salle : le spectacle de la salle a, pour lui comme pour nous, masqué le spectacle de la scène. Il est temps, il est grand temps aujourd'hui de revenir au spectacle véritable, à la tragédie proustienne.

Tragédie classique, cruellement classique. Unité de lieu, unité de temps, unité d'action. Unité de lieu : sa chambre close. Unité de temps : ses quinze ans de réclusion. Unité d'action...

Unité d'action : la poursuite de la création. Et, en vérité, il n'y a nulle autre action à travers les seize volumes de l'œuvre de Proust. Cette action, à elle seule, les remplit, les gonfle, et s'en exhale malgré lui comme une sourde clameur.

Une enfance en perpétuelle confrontation avec les grandes

œuvres. Une adolescence ravie de lauriers scolaires et féminins. Une jeunesse éperdue dans le tourbillon du monde. A travers tout cela, la maladie qui chemine, qui grandit, qui éclate. L'arrêt et la réflexion. La vie qui passe. La vie, non fixée, qui se perd. Le temps perdu ? Perdu ? Et si tout cela n'était que préparation, acheminement ? Et si tout cela n'aboutissait qu'à une naissance, à un commencement ? Commencer. Recommencer. Recommencer sa vie. Faust. La jeunesse retrouvée. Le temps retrouvé. Allons, ma jeunesse, réveille-toi. Sors du passé à mon ordre. Recommence à vivre devant moi. Danse afin que je te voie. Danse lentement, afin que j'écrive ce que je vois. Ecrire. Mon rêve de jadis, mon rêve de toujours, ma paresse de toujours. Bénie soit la maladie, qui me permet d'écrire. Qui me force à écrire. Ecrire, décrire. Mais décrire, c'est créer ? Le créateur crée avec son souvenir. Je me souviens, je décris, je crée. A moi, vie retrouvée, temps retrouvé. Forces du passé, forces de ma jeunesse, force de mes parents, force de mes amis, forces du monde où j'ai vécu. De vos forces soutenez ma force. Du faisceau de nos forces que jaillisse le mot. Encore celui-là. Encore celui-là. Forces jumelées, temps jumelés, je vous retrouve et vous recrée. Souvenir. Création...

« *Alors, moins éclatante sans doute que celle qui m'avait fait apercevoir que l'œuvre d'art était le seul moyen de retrouver le temps perdu, une nouvelle lumière se fit en moi. Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée, je compris qu'ils étaient venus à moi, dans la tendresse, dans la douleur emmagasinée par moi sans que je devinasse plus leur destination, leur survivance même, que la graine mettant en réserve tous les aliments qui nourriront la plante. Comme la graine, je pourrais mourir quand la plante se serait développée et je me trouverais avoir vécu pour elle, sans le savoir, sans que ma vie me parût devoir entrer jamais en contact avec ces livres que j'aurais voulu écrire et pour lesquels, quand je me mettais autrefois à ma table, je ne trouvais pas de sujet.* »

La poursuite de la création. L'identification volontaire, progressive, obstinée, forcenée, de l'œuvre avec la création. Le modelage de sa vie sur la création.

Suivons, reconnaissons la démarche forée par l'homme au travers de ses cahiers. La démarche de l'homme qui, d'échelon en échelon, se hausse vers une connaissance meilleure, vers une existence mentale moins bourbeuse, vers une vue plus sereine de lui-même. Du babil mondain aux récompenses de l'Institut, des hochets académiques au puffisme du prix Goncourt, des applaudissements de cénacle au succès public, du succès à la gloire, de la gloire au renoncement, du renoncement à la solitude. Car il y a deux solitudes. Et l'homme — sans que rien le prouve peut-être, sinon le ton de quelques lignes écrites avant de mourir — après avoir si longtemps connu la solitude frelatée de sa chambre de malade, finit par accéder à la seconde solitude, à la solitude intérieure, à la solitude définitive d'une pensée qui ne peut plus s'exprimer qu'à tous — ou à personne.

Quinze ans d'efforts pour toucher à un but qui est un point de départ. *A la Recherche du Temps Perdu,* nouvelles *Années d'Apprentissage*, journal d'une transmutation. Alchimiste de lui-même, il s'est voulu muer de plomb en or. Marché permis, mais au prix de la vie : le dernier spasme de la transmutation emporte l'alchimiste. A défaut d'or nous restera le journal. A défaut de la création nous restera la transmutation — désormais légendaire — d'un homme en créateur.

Proust, martyr. Martyr de l'explication. Il essaie une fois, manque son but, ne se décourage pas, recommence l'année suivante, trébuche au milieu, recommence encore. D'année en année l'explication acquiert un peu plus de mordant, un peu plus de sécurité : de tremblante qu'elle était, elle se fait assurée. Et cependant les forces déclinent, l'expression se fatigue. L'enrouement s'étend et gagne. Le halètement se fait toujours plus bref, toujours plus déchi-

rant. Dans cette course où, jusqu'au dernier moment, on ne sait qui arrivera le premier, le souffle vous bat dans le poumon comme il bat dans la gorge de Proust. Le spectacle qui monte de ce lit, c'est la tragédie de l'homme qui veut s'expliquer, qui sait, en s'expliquant, qu'il délivrera des milliers d'hommes de leur chaîne.

Tragédie de l'homme qui, seul, sous le coup de la suffocation, brave son dénuement. Tragédie de l'homme qui, du seul geste de la paume pressée sur les paupières, du seul fait qu'il s'absorbe dans son regard intérieur, en fait surgir le monde sans fin de nos souvenirs, de nos erreurs, de nos expériences, de nos tâtonnements, de nos espoirs.

Tragédie de l'homme qui, se sachant homme, fait néanmoins les gestes du dieu et — sans divinité, peut-être sans génie, — arrive, par la vertu du geste et de l'acharnement, à servir l'homme.

PIERRE ABRAHAM

DE L'ÉTOILE AU JARDIN DES PLANTES

C'est lorsque je me suis vu seul, dans cette cellule, que ai connu le moment de plénitude le plus intense de ma ie. Tout ce que j'avais à faire ! Mille projets délirants se ousculaient en moi et je ne savais comment les ordonner. 'rois ans n'allaient pas me suffire à exécuter tant de traaux, à me créer tant d'habitudes ! Enfin je me dominai t, écartant la tentation d'exercices moins austères, rejetant our les jours à venir le charme affectueux des rêveries, je ne livrai à quelques observations préliminaires.

Je m'imposai de mesurer ma cellule en longueur et en rgeur, en prenant comme unité la longueur moyenne des riques dont elle était pavée. Le crayon que l'on m'avait issé était mal taillé : j'en affinai la pointe avec mes dents, vourant le goût rèche et profond du bois, cependant que mine chatouillait ma langue et — sans doute — salissait nes dents. Je frottai mes dents avec mon pouce : en effet, non pouce reparut couvert de traces noires. Mais il ne agissait pas de perdre son temps.

Il avait été entendu qu'on ne me donnerait pas plus de eux feuilles de papier par jour, format papier-ministre. Je s mon écriture aussi petite que possible, et au bout d'une eure de calculs et d'observations je connus toutes les dimenons possibles du monde dans lequel j'allais vivre pendant ois ans. Le soleil s'était couché, l'ombre tombait. Je ne ouvais plus rien écrire. Je dus remettre au lendemain les ccupations sérieuses et, m'étendant sur mon lit, je réglai nentalement mon emploi du temps quotidien et dressai

dans ses grandes lignes le programme de mon activi future.

Cette journée unique, singulière, vraiment pure, m'e toujours demeurée dans le souvenir. Lorsque j'étais enfa je croyais que l'on pouvait commander à sa mémoire et m'amusais avec moi-même à de petits jeux, comme de dire : « Dans un mois, exactement à la même heure, faudra que tu te rappelles ce moment absolument insign fiant qui est en train de passer et pendant lequel tu regardé telle broderie de ce rideau. » Or un mois apr j'avais complètement oublié mon serment. Notre mémoi est la créature la plus fantasque et c'est elle seule qui chois de son propre chef les minutes de notre vie qu'elle veu par quelque singulier caprice, colorer, animer pour l'éternit Certains jours de ma captivité, d'ailleurs pareils à tous l autres, sont demeurés en moi : un matin par exemple où faisais comme tous les matins quelques mouvements gymnastique, les yeux tournés vers la lucarne, et où brusqu ment j'ai senti au cœur ce petit choc avertisseur de la m moire qui prend note du moment et le fixe à tout jamai

Au reste pour ce qui est du premier jour que je pass là, le phénomène est tout différent, et il était assez jus que je m'en souvinsse. C'était là un jour entièrement ne et qui venait à moi avec des lumières et des odeurs que ne devais plus jamais retrouver. Et lorsque je veux me repr senter ce qu'est le bonheur parfait, je me revois au soir ce premier jour, couché sur mon lit comme un étudia qui fume un cigare, et me laissant engloutir peu à peu so les feuillages de l'obscurité. Je rêvais paisiblement, je sava que j'étais seul. Ou plutôt je ne me posais pas la questic de savoir si j'étais seul ou non. C'est plus tard, à peu pr au bout du septième mois, lorsque vint le premier hive que j'ai commencé, pendant ces détentes et ces récréation à me sentir entouré. Durant mes travaux, mes calcul mes recherches, mon esprit demeurait absorbé. Mai

orsque, à la tombée du crépuscule, je m'étendais sur mon t et m'abandonnais, je ne pouvais m'empêcher de penser ue c'était là l'heure où les enfants divaguent au pied des scaliers. J'entendais leurs voix sourdes, je voyais leurs isages étonnés se lever vers moi. Je recevais aussi la visite e l'Américain dont j'avais un jour dessiné le portrait, vec son haut front osseux, sa bouche rasée, sa barbiche n pointe, et brusquement je me relevais pour bien m'as-urer que rien n'avait bougé et que mes dessins étaient oujours sur la table.

C'est pendant ces trois années que j'ai appris à dessiner. incore ne sais-je dessiner que des visages. Pour dessiner les corps humains ou des objets ou des paysages il m'eût allu des modèles. Mais je n'ai jamais eu besoin de modèles our dessiner des visages ; d'ailleurs ceux que je dessinais ie ressemblaient à personne de ma connaissance. J'ai lessiné ainsi toute une humanité d'êtres possibles dont 'imaginais le nom, les mœurs, les goûts et la carrière. Toujours des visages d'hommes. Rarement de femmes : pour es femmes je me sentais gauche, il fallait que je m'ap-pliquasse, j'avais constamment peur du petit accroc mal etenu qui détruit tout l'ensemble. Au contraire j'obéissais, our former des figures d'hommes, aux ordres d'un génie bscur et aventureux. Je ne savais d'où je partais ni où 'allais, mais quelques lignes audacieuses faisaient brusque-ment surgir devant moi un regard et une pensée. Ces ersonnages riaient peu, sauf quelques monstrueux bouf-fons. En général ils étaient graves, presque tristes et por-taient avec une sorte de majesté les étranges déformations lont ma main m'avait entraîné à les accabler. Le plus souvent c'étaient des personnages officiels, des ministres, les savants. Parfois il en naissait à qui je ne parvenais point à attribuer de profession. D'autres fois encore les visages n'apparaissaient plus que de la façon la plus con-fuse sous un dédale de lignes éperdues et plus mystérieuses que le réseau des constellations.

J'avais découvert, traînant sous ma paillasse, un morceau de journal, que, pendant plusieurs jours, je soumis à une analyse attentive. D'un côté je pouvais lire les cours de la Bourse et un bout d'annonce. Mais au recto, de grandes lettres bruyantes excitaient mon imagination. Voici ce papier :

SI STE LIVIE — *x pays en conflit* *me très pressant* *s inviter* *s hostilités* — *Par téléphone.* M. Briand, en s'en guay clare	VEUVE D'AB Mme WEILLER ABAT SO A COUPS DE — «o» La meurtrière prétend que le trépané de guerre, en proie voulait la tu — «o» — Un drame, dont les mo circonstances ne laissent

A force de patientes hypothèses je reconstituai la manchette et le début de ces deux articles. Et j'arrivai au résultat suivant :

M. BRIAND EST SAISI D'UNE PLAINTE DE LA BOLIVIE — *Il envoie aux deux pays en conflit* *un télégramme très pressant* *pour les inviter* *à cesser toutes hostilités* — •• — Lugano, 16 décembre. *Par téléphone.* La Bolivie signale à M. Briand, en s'en plaignant, une attaque du Paraguay contre son territoire et se déclare	VEUVE D'ABORD, PUIS DIVORCÉE Mme WEILLER ABAT SON TROISIÈME MAR A COUPS DE REVOLVER — «o» — La meurtrière prétend que le défunt, ancien aviateur trépané de guerre, en proie à un accès de fureur voulait la tuer. — «o» — Un drame, dont les motifs et le circonstances ne laissent pas d'intri

Comme Cuvier reconstituant avec un fragment osseux la structure des espèces animales disparues, je tirai de ce témoi-

nage les plus singulières conclusions sur l'état du monde ue je venais de quitter et qui continuait de vivre et de 'agiter en dehors de ma cellule. J'aurais pu imaginer le este du journal, les journaux suivants, écrire tous les jours ›our mon usage un journal qui m'aurait apporté des infornations de tous les coins de cet univers. L'audace me manqua. Je préférai dessiner un portrait possible du général n chef des armées boliviennes et celui de l'aviateur ssassiné.

De même que le jour de mon entrée en prison, le jour le ma sortie garde dans mon souvenir sa nuance particuière. On m'avait assuré que tout serait réglé dans la natinée, mais je dus attendre jusqu'après le déjeuner. Enfin vers trois heures l'ordre de libération arriva. J'étais écrasé d'impatience. C'était un jour gris de novembre. Les ›ruits étaient étouffés par l'humidité, et cependant j'en fus issourdi. Je trouvai aussi à la lumière je ne sais quoi de rop vaste, de trop total.

Mon premier soin fut de me mettre en quête de mon ›ère. Il avait quitté Paris. Je ne l'ai revu que quelques innées plus tard, lorsqu'il s'est installé dans cet hôtel des environs de l'Etoile où il est resté jusqu'à sa mort. C'est lors qu'a commencé la période la plus singulière de mon existence. J'habitais moi-même dans une chambre meu›lée, du côté du Jardin des Plantes. J'avais tout Paris à raverser lorsque, au milieu de la nuit, je quittais mon ›ère pour rentrer chez moi.

— Va-t'en, me disait-il. La voici qui rentre.

On entendait le soupir de l'ascenseur et des pas légers, apides, presque méchants.

Mon père occupait dans cet hôtel un véritable appartenent, avec une porte donnant sur l'escalier de service, et, en sortant, je tombais sur toute la domesticité. Les gens ne regardaient m'enfuir d'un air narquois. Je serrais dans a poche de mon paletot le billet de cinquante ou de cent

francs que mon père m'avait furtivement glissé au moment des adieux.

Mon père ne me parlait jamais, ni de lui, ni de moi ; mais de certaines choses qui n'existaient que dans son esprit et dont il s'imaginait naïvement que l'enseignement me serait utile quelque jour. Il ne voulait pas savoir que je pouvais posséder une expérience — et quelle expérience ! — ni que rien désormais n'était capable de me rendre le moindre service. Je l'écoutais comme on écoute un voyageur vous prévenir contre les périls d'un pays où l'on sait qu'on n'ira jamais. Je plaignais les meubles qui l'entouraient, les objets qui lui appartenaient, de croire que l'univers était pareil à ces chambres d'hôtel qu'il emplissait de ses récits et de son radotage. L'ignorance où il était de mon obscurité et de ma souffrance me faisait peine et envie. Je ne comprenais pas qu'il s'était oublié lui-même sur un de ces chemins où je devais m'oublier plus tard, et qu'il nous faut tous en venir là.

En hiver, lorsque je sortais de chez lui, le retour à pied me paraissait plus long que jamais. Le vent, autour de moi, me faisait ressembler à un général qui visite le terrain, la veille d'une bataille. Mais en été, je m'attardais à tous les parfums que je retrouvais, mes pas meurtris trébuchaient à chacune des étoiles vers la bénédiction desquelles je montais. Mon père m'avait fait boire. A travers mon ivresse, j'oubliais les années que j'avais pu vivre, je n'aspirais plus qu'à celles que je comptais parcourir jusqu'à son calme sommet, jusqu'à ce sommeil satisfait dont il me donnait l'exemple. Arrivé chez moi, en traversant la cour de ma maison, une vieille maison de campagne, telle qu'on en trouve encore dans ce quartier provincial, je m'arrêtais à respirer une dernière fois l'air de la nuit avant de monter me coucher et je buvais fiévreusement l'eau de la fontaine, comme un alcool supplémentaire.

Ma chambre était à peine un peu plus grande que ma

lule d'autrefois. La fenêtre donnait sur la cour. J'avais un
mense placard pour serrer mes affaires : elles s'y sen-
ent perdues, elles se pressaient les unes contre les autres
semblaient reculer devant tant de vide et tant d'ombre.
canapé était défoncé. Devant la fenêtre, il y avait une
le étroite. Je m'éclairais au pétrole.

J'eus un peu honte de cet ameublement la première
s que je rentrai chez moi avec une femme.

Ce soir-là je n'avais pas été chez mon père.

— Ne viens pas demain, m'avait-il dit. Elle sera là de
nne heure.

J'avais dîné assez tard, dans un petit restaurant d'une
voisine de l'avenue Victor-Hugo, une de ces rares rues
antes des quartiers riches, la seule où il y ait des bou-
ues, des crèmeries, des bistrots. Tout le reste est occupé
les lourdes et maussades maisons de rapport. Mais là,
ns cette rue étroite, on rencontre des gens qui travail-
t et que l'on voit vivre et manger. J'y connaissais un
deste restaurant où ne fréquentaient que des jeunes gens
des vieillards.

Lorsque j'entrai, il était neuf heures, la salle se vidait.
n loin de moi, une femme seule achevait son dîner. Je
regardai d'un air conquérant. Elle prolongea sa fin de
as, pelant des fruits, allumant des cigarettes et me
gardant à la dérobée, Moi, je me pressai, mangeai peu,
nous sortîmes ensemble. Elle portait un manteau défraî-
i et son visage était dur, lointain. Elle pouvait avoir
ngt-cinq ans. Je lui proposai de l'emmener dans un café.
e refusa.

— Alors où voulez-vous aller ? lui demandai-je.

— Est-ce que je sais ? fit-elle avec un haussement
paule. Elle parlait sans me regarder et d'une façon un
u vulgaire. Elle s'arrêta sous un bec de gaz et fouilla dans
n sac.

— Lisez ça, dit-elle en me tendant un papier. Vous
rrez où j'ai l'intention d'aller.

Je lus :

Je me suis donné la mort volontairement, et pour des raison personnelles. Qu'on n'accuse personne.

MICHELLE LOBJOIS.
12, rue de la Glacière.

Je pensai que c'était là un truc, dont elle se servait tou les soirs pour attendrir les gens. Je lui demandai :

— Et quel genre de mort allez-vous choisir ?

— J'allais me noyer.

Elle ne disait pas : « Je vais me noyer », mais : « J'allai me noyer ». Je compris ce qui me restait à faire.

— Je ne suis pas riche, lui dis-je, mais je puis vous offr l'hospitalité pour cette nuit. Demain vous aurez chang d'idée. Venez.

Je lui pris le bras et elle marcha docilement à côté d moi, toujours sans me regarder. C'est ainsi que je la f entrer dans la cour de la maison que j'habite, et c'e ainsi que cette cour et cette maison m'apparurent comm pour la première fois. J'étais si troublé que je ne les recor naissais plus. Nous allions à tâtons. Je faisais craquer de allumettes qui s'éteignaient aussitôt. Je trébuchai plusieu fois dans l'escalier. Enfin j'ouvris la porte de ma chamb et j'allumai la lampe à pétrole. Puis je m'efforçai de m montrer joyeux et entreprenant.

— Eh bien, Michelle, dis-je, avez-vous toujours envi d'aller vous jeter dans la Seine ?

Elle s'était assise sur le lit et regardait autour d'ell Puis elle me regarda. Enfin elle commença à se désha biller.

Dans le lit, je l'enlaçai avidement. Il y avait longtemp que je n'avais couché avec une femme. Elle se laissa fai d'un air morne, puis après que je l'eus prise, elle m repoussa.

— Je suis fatiguée, dit-elle.

Elle me tourna le dos et je demeurai silencieux

immobile. Dormait-elle ? Je crois que je m'endormis aussi. Au milieu de la nuit je la sentis qui se retournait tout à coup et se pressait contre moi, me prenait dans ses bras en murmurant des tendresses indistinctes. Sa bouche se collait à la mienne. Je ne comprenais pas ses paroles, mais je lui répondais :

— Michelle... Michelle...

Au petit jour elle avait repris sa physionomie froide et désagréable. Elle s'habillait avec des gestes las et n'ouvrait la bouche que pour me demander où étaient les objets de toilette, ma brosse à cheveux, une épingle...

Comme elle s'approchait du lit pour m'embrasser je lui dis :

— Tiens, passe-moi mon veston, qui est là-bas sur le canapé.

Elle me le tendit. Je cherchai dans les poches et y trouvai un billet de cinquante francs que je lui offris.

— Je n'ai que ça, lui dis-je.

Elle le refusa et sortit.

D'autres fois il m'arriva de rencontrer des femmes avenue des Champs-Elysées. C'était l'été. La chaleur entretenait l'ivresse que j'avais cueillie chez mon père, dans son hôtel moite et illuminé. Alors je descendais l'avenue comme un météore et, parvenu sous le mystère des arbres, je ralentissais le pas. Sur les chaises de fer, de loin en loin, des gens étaient assis. Je m'asseyais à côté d'eux. J'engageais la conversation avec une femme. Le plus souvent je tombais sur des grues qui me demandaient des prix trop élevés pour moi. Parfois sur des créatures inattendues et qui acceptaient de me suivre jusque dans mon lointain quartier. Je ne parvenais guère à en savoir plus long sur leur compte que sur Michelle Lobjois. Toutes semblaient, comme Michelle, préoccupées par je ne sais quel secret hargneux que je leur paraissais indigne de connaître. Une seule m'accorda quelque attention, mais je ne couchai pas avec elle. C'était un de ces soirs très chauds

d'une fin de juillet, et ce soir-là j'étais sorti de chez mon père particulièrement exalté. Il pouvait être minuit et demi. Je m'étais assis sur un fauteuil de fer, les yeux tournés vers l'allée et les derniers passants. Il y avait une chaise vide à côté de moi. Une femme vint s'y asseoir. Elle était assez élégante, et comme elle croisait les jambes je vis qu'elle portait des bas de soie très fins. Je lui offris mon fauteuil. Elle l'accepta et je pris sa chaise. Je la regardai. Elle avait d'immenses yeux noirs, une bouche fardée. Ses mains étaient gantées. Je ne saurais la décrire, mais c'était la plus belle femme que j'eusse jamais vue. Et lorsque j'eus fait cette constatation je me sentis pénétré d'une angoisse déchirante et ne pus retenir un geste de douleur.

— Vous souffrez ? me demanda-t-elle.

Je ne répondis pas. Elle reprit :

— Vous souffrez ?

Et elle me regarda avec insistance. Je baissai la tête. Si j'avais pu pleurer, j'aurais été soulagé, mais je ne pouvais pas. A travers les feuillages on apercevait les feux d'un restaurant, Langeais, je crois. Et tout autour de nous, il y avait un bruissement très doux, mais qui, par l'effet de sa continuité incessante, me semblait s'enfler de seconde en seconde et emplir la nuit.

— Vous vous promenez souvent ici ? demanda la femme.

— Tous les soirs, murmurai-je enfin.

— Alors nous avons des chances de nous y rencontrer.

— Non, criai-je alors (du moins je crois que je criai, mais c'est que tout simplement je venais de retrouver mon souffle et ma voix), non, nous ne nous y rencontrerons jamais ! Je le sais bien, allez, je ne le sais que trop ! C'est ce soir la seule et unique fois que je vous aurai vue !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

Nous demeurâmes silencieux. Sa robe était relevée jusqu'au-dessus du genou, un genou lumineux, sur lequel elle posa sa mince main gantée.

— Faisons quelques pas, dit-elle, voulez-vous ?

Je me levai et nous nous dirigeâmes vers la place de la Concorde. Je lui demandai son nom. Elle s'appelait Frédérique.

— Je vous en supplie, lui dis-je, venez avec moi, ne me laissez pas seul ce soir. J'habite un peu loin, mais nous causerons en route. Qui êtes-vous ?

Nous nous arrêtâmes devant un des bassins de la place de la Concorde. Elle se pencha sur l'eau et sourit à l'une de ces belles femmes qui se font arroser les seins par un poisson qui glisse entre leurs bras. L'espace scintillait autour de nous : toute la forêt des becs de gaz était agenouillée dans une vaste prière. Je soupirai.

— Vous vous souvenez de cette place ? me demanda Frédérique.

— Je ne veux pas m'en souvenir, répondis-je avec effroi. Non, je ne veux pas ! Il y a eu trop de choses pour moi, ici, trop de choses... Ici, là et partout... Si je commence à m'en souvenir, ce sera atroce. Ne comprenez-vous pas que je n'ai plus de passé ?

Elle m'examina avec une sorte de recul, et au bout d'un long silence :

— Écoutez, me dit-elle, je n'irai pas plus loin. Je ne veux pas aller chez vous. Mais si cela vous plaît, nous resterons ici. Tenez, je vois une tente là-bas, près du pont. Nous pourrions nous y abriter. Qu'est-ce qu'ils font, ces gens, là-bas ? A quoi travaillent-ils ? Le savez-vous ?

— Je ne sais pas, dis-je. Ils réparent le pavage ou la voie du tramway. Je n'entends rien à ces sortes d'affaires.

Nous nous approchâmes de ce campement d'ouvriers. Ils étaient accroupis autour d'un brasero. A notre arrivée

ils levèrent leurs faces broussailleuses, et leurs regards demeurèrent éblouis de la beauté de Frédérique.

— Bonsoir, messieurs, dit-elle. Voulez-vous nous faire une place à côté de vous ?

Nous passâmes la nuit à causer tous ensemble. Vers quatre heures du matin, Frédérique se sentit prise de sommeil.

— Il y a des sacs sous la tente, dit un des ouvriers. Cela peut servir de coussins.

Elle alla s'y étendre et je m'installai à côté d'elle. Je ne voyais plus dans l'obscurité que les aiguilles phosphorescentes d'une petite montre-bracelet qu'elle portait au poignet gauche. On entendait le murmure des ouvriers qui poursuivaient leur conversation à voix plus basse.

— Frédérique, demandai-je, allez-vous dormir ?

— Oui, répondit-elle, et vous ?

— Je ne pourrai pas, non, je ne pourrai certainement pas.

Nous demeurâmes silencieux. Je me tenais appuyé sur un coude et j'avançais lentement, timidement l'autre main vers la petite lueur de sa montre. Bientôt je sentis le contact de sa main toujours gantée, qu'elle m'abandonna. A travers l'ouverture du gant je caressai sa paume sèche, un peu contractée à cause de l'étroitesse du gant. Je ne sais combien de temps passa ainsi. Enfin je m'éveillai.

— Camarade, me disait l'un des ouvriers, il est l'heure de partir !

Je me glissai hors de la tente. Il faisait grand jour et la place de la Concorde avait son aspect accoutumé.

— Où est Frédérique ? demandai-je.

— La petite dame ? Voilà beau temps qu'elle est partie, répondit l'ouvrier.

Je pris un autobus et rentrai chez moi, la tête lourde, la bouche charbonneuse. Il me semblait que le brasero

uprès duquel j'avais passé la nuit grésillait en moi.)ans la vitre de l'autobus je distinguais confusément ma ace grise et contractée. Un silence pesant m'accueillit ans ma chambre et je m'enfouis dans mes draps comme ans une montagne de neige... Je dormis jusqu'à midi.

Les longues soirées que je passais auprès de mon père taient bien pénibles ; et s'il n'y avait eu l'alcool et ce écor somptueux, ce confort, ces larges fauteuils rouges ù je me détendais, je ne les aurais pas supportées. Les énèbres dans lesquelles mon père se complaisait m'inspiaient une pitié sans nom. Son obésité et ses crises 'asthme l'obligeaient à ne sortir qu'en voiture fermée, e sorte qu'il ignorait tout de Paris et ne vivait plus que ans un univers périmé dont il voulait m'imposer l'image. t comme tout ce qu'il me disait recélait l'intention de 'étonner, de faire parade de sa mémoire, de son aisance, e son autorité, nos entretiens avaient quelque chose 'affreusement comique.

— Tu connais, me disait-il, ce bureau de tabac qui est ı coin de la rue du Helder et du Boulevard.

Je savais qu'il n'y avait pas de bureau de tabac à cet ndroit. Peut-être y en avait-il eu un autrefois. Moi, avais toujours connu là le bureau d'*Underwood*. Mais ıon père savait-il ce qu'étaient les machines à écrire *Inderwood* ? Parfois je l'interrompais brutalement pour ectifier les choses. Alors il restait quelques instants lencieux et rêveur, il rentrait en lui-même, soudaineıent intimidé, doutant de lui et du monde et ne compreıant plus.

Le matin il recevait le coiffeur de l'hôtel et faisait iser au petit fer ses cheveux blancs, suivant un goût ɔmpliqué et qui pouvait donner à croire qu'il portait une erruque. Son visage avait résisté à la graisse et était emeuré frais et nettement sculpté ; il avait toujours ses eux de jeune fille et, sous sa fine moustache d'officier

de cavalerie, des lèvres rouges, un peu boudeuses. Je l'aidais à se transporter d'un fauteuil à l'autre, cependant que ses yeux se mouillaient au souvenir de je ne sais quelle comédienne dont il disait :

— Je donnerais ma main à couper que c'est la plus grande actrice d'aujourd'hui.

— Ah ! oui, disais-je, j'en ai vaguement entendu parler dans ma jeunesse. Mais il y a belle lurette qu'elle est morte.

— Elle est morte ? Je n'en ai rien su...

Moi, je ne puis souffrir ce détachement de ce qui est vrai, solide, réel. Je sais que les choses sont ou ne sont pas. Les discours de mon père, lorsqu'ils devenaient par trop fantasmagoriques, m'exaspéraient.

Il insistait, exigeait des éclaircissements et des dates.

— Ah ! tu en veux ? pensais-je. Eh bien, tu en auras. Voyons, reprenais-je à voix haute, tâche de te rappeler. Cette femme a dû mourir deux ou trois ans avant mon...

— Avant...

— Eh bien oui, deux ou trois ans avant mon entrée en prison.

Ceci le raccrochait à d'autres souvenirs.

— Parbleu ! s'exclamait-il, c'est juste à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de la duchesse de G... Est-ce que tu la vois toujours ?

— Non, je ne la vois pas.

— Tu as tort, c'est une femme charmante.

Et il poursuivait son bavardage, et me parlait de la duchesse comme s'il l'avait quittée la veille. Mais lui non plus ne la voyait pas. Il ne voyait personne. Personne seul...

[illegible], le bruit de l'ascenseur, les pas.

— Allons, sauve-toi, me disait-il, sauve-toi ! Est-ce qu'il pleut dehors ? C'est ça, ton pardessus ?

— Oui, père, c'est ça. Voilà six mois que je le porte et vous ne l'aviez pas encore remarqué...

— Comme il est mince ! La pluie doit le transpercer. l est tout mouillé. Pourquoi ne me l'as-tu pas donné en entrant ? Je l'aurais fait mettre à sécher. Tiens, prends, prends. Je ne puis t'offrir que ça : tu sais qu'elle garde out mon argent, tout... Allons, va-t-en. A demain, oui, a demain.

Je filais comme un voleur.

— Vous savez, père ? lui dis-je un soir. Je me suis lécouvert un don.

— Un don ? Quel don ? Que veux-tu dire ?

Et il toussa, son gros ventre secoué, la face cramoisie.

— Oui, repris-je, quand il fut calmé. J'ai le don de double vue. Je vois à travers les parois. Tenez, le petit meuble que vous avez là-bas, je vois tout ce que contiennent ses tiroirs. À droite, des bagues, beaucoup de bagues...

— Chut ! fit-il, c'est elle qui a la clef. Je ne peux pas ouvrir. Mais tu as raison : c'est là qu'elle met ses bagues. Moi aussi, j'ai eu ce don autrefois. C'est dans la famille. Ah ! tu es bien mon fils.

— Vous avez le même don ?

— Je l'ai eu, autrefois... Mais cela ne sert à rien. C'est inutile.

Et il me parla d'autre chose. Moi, je voulais en revenir au don. Je m'émerveillais de poser mes regards sur un objet quelconque et de le transpercer aussitôt. Je n'avais qu'à forcer mon attention, et l'objet devenait transparent : cela durait quelques secondes, puis tout s'éteignait. Mais je pouvais recommencer un instant plus tard.

Je sortis, ivre de puissance, et marchai longtemps. Je me revois embusqué au coin d'une rue, près d'une énorme boite aux lettres. C'était dans un quartier du centre, un de ces quartiers banals et nullement compromettants du bureau de poste desquels on peut envoyer une lettre anonyme. L'énorme boite était pleine de lettres anonymes.

Je les voyais qui remuaient, comme un nid de vipères, et faisaient un tapage infernal. Elles grouillaient et criaient ; une main invisible les brassait et rebrassait et la boîte me regardait de ses yeux ronds. Je luttais contre l'épouvante, mais je voulais rester là, je voulais surprendre le premier homme ou la première femme qui viendrait jeter son sarment dans ce foyer. Les lettres, se tordaient, injurieuses et redoutables, attendues, chargées d'espoir, gonflées de tout l'intérêt passionné qu'un être peut porter à un autre être, débordantes de cette charité qui nous impose l'obsession d'un visage humain jusqu'à ce que nous l'ayons couvert de crachats... Et cela ne suffit pas encore, et ce visage serait fermé, détruit, enfoui sous la terre que nous rêverions encore de le souiller. Ah ! nous savons bien où l'atteindre, nous connaissons ce point névralgique, ce centre où résident la vie et l'orgueil de la vie. Et le mot d'acier rougi qu'il faut dire et que la science du cœur nous inspire pour tuer de la façon la plus sûre. Tout le génie de l'homme animait ces lettres savantes, les faisait frémir et bondir, impatientes de leur destination, éperdues, mourantes. Quelques heures de plus et le poison dont elles brûlaient de se dégorger les eût étouffées. Mais je lus sur le front de la boîte grimaçante l'heure de la première levée, qui était proche. L'aube arriva et je m'en allai. Je crois que le don me quitta avec la nuit. Ou bien, c'est que depuis je n'ai plus jamais éprouvé le besoin ni l'envie d'en user. Quand je me retrouvai dans l'escalier qui menait à ma chambre j'avais d'autres pensées. Je pensais à Frédérique.

— Je vais ouvrir la porte, me disais-je, et la voir dans ma chambre. Elle m'aura attendu toute la nuit. Il le faut. Le contraire est impossible.

J'ouvris la porte avec d'immenses précautions, la chambre était vide.

— Elle va venir, repris-je. C'est à moi à l'attendre et je vais m'asseoir devant ma fenêtre et l'attendre. Il est

npossible qu'elle ne vienne pas. Frédérique... Frédérique... : vais la voir ; tout à l'heure elle sera là. Ou si ce n'est le, ce sera au moins Michelle Lobjois. Au moins lichelle, la pauvre Michelle qui voulait se suicider... Et lui dirai tout ce que je ne lui ai pas dit l'autre nuit. Elle 'aura plus ce visage farouche qui m'humiliait tant, ni ce ngage vulgaire. O mon Dieu, mon Dieu !

La concierge frappa à la porte et entra. Elle venait faire a chambre.

— Vous ne vous êtes pas couché ? me demanda-t-elle n voyant mon lit intact.

— Non, dis-je, et je n'ai pas besoin de vous. Vous ferez ménage demain. Quelle heure est-il donc ?

— Dix heures et demie, onze heures.

Elle sortit et je me jetai sur mon lit tout habillé. avais l'estomac au bord des lèvres, je grelottais.

Cette nuit, j'étais assis sur un banc du boulevard aint-Germain. Je m'y étais assis par hasard sans penser à en et je fixais la porte de la maison qui était devant moi. out à coup je fronçai les sourcils, un malaise s'empara : moi : je venais de reconnaître cette porte. Oui, c'était en la maison qu'avait habitée, autrefois, Tartenier, on premier ami, mon plus cher ennemi. C'est là que avais été le voir si souvent pour ces longues soirées de garettes et de rêveries où s'était épuisée notre jeunesse. e jour de mon arrestation je n'avais eu qu'un nom à la buche : Tartenier...

« Prévenez Tartenier... Il faut prévenir Tartenier... ù est-il ?... Pourquoi ne vient-il pas me voir ? » Il était pas venu. Il n'était même pas venu à mon procès et y était fait remplacer par un certificat médical et une ttre. Mais quelle lettre ! Il m'a suffi de l'entendre lire our la retenir par cœur.

Il disait me connaître à fond et tout savoir de moi. on crime ne l'avait nullement surpris. Il avait toujours

su d'avance que j'en devais arriver là. Il parlait de m vanité enfantine et mettait mes erreurs sur le compt d'une éducation dont il avait toujours désapprouvé le principes. Lui, il se posait en défenseur du bon sens et de bonnes mœurs. Si j'avais suivi son exemple j'aurais p être sauvé, mais je mettais dans mes chimères et me impiétés une obstination ridicule et me faisais un poin d'honneur de mépriser tout ce qui est digne de vénération Certes je n'avais pas eu de mère pour me diriger : a moins, avais-je trouvé un ami. Mais je n'avais pas compris non, je n'avais pas compris. Et c'était la mort dans l'âm que cet ami scrupuleux et juste m'abandonnait au sort qu je m'étais moi-même choisi.

Je sais que Tartenier n'habite plus ici. Je crois mêm qu'il a quitté Paris pour l'étranger. Il était de santé frêle e j'ai toujours pensé qu'il mourrait avant moi. Mais il es encore vivant. Celui qui est mort, c'est ce vieillard qu'i considérait comme son maître et qui était bien ce qu'il y de plus ignoble au monde, c'est-à-dire une belle âme. Un belle âme de vieillard. Je n'en ai jamais voulu à Tartenie car dans sa lettre c'était encore son amour pour moi qu' criait en public. Mais ce vieillard était haïssable. C'est lu qui un jour m'a dit :

— Pardonnez-moi, je me suis trompé sur votre compte Je vous prenais pour un pas-grand-chose. Mais je croi que vous êtes un malheureux et que je puis vous tendre l main.

— Sans blague ? lui ai-je répondu. Et brusquement :

— Charogne ! lui ai-je crié. Sale charogne, va ! Sal charogne !

Or le vieillard est mort, ainsi que je l'avais prévu. E sorte que tout ce qu'il a pu dire et faire jusqu'à présent n' plus aucune importance, a disparu avec lui. Et Tartenie aussi mourra. Et moi. Lequel de nous deux mourra avar l'autre ? Cela est égal.

Je pensais à tout cela devant cette porte fermée et ce

enêtres, au troisième étage, qui sont celles de l'appartement qu'habitait Tartenier. D'autres gens habitent là, à présent, d'autres Tartenier. On dit que l'amour est mmortel. Cela ne signifie rien. Si l'amour était immortel, a haine le serait aussi. Or je sais à présent que la haine ombe et s'en va, comme une pauvre chose toute courte, t que rien de ce qui est de l'homme ne dure au delà de 'homme.

Je m'arrachai à la contemplation de la porte et pour-uivis mon chemin. Cette fois mon attention était éveillée t je reconnaissais chaque pierre. Je m'arrêtai devant la outique d'un bottier où l'on m'avait acheté une fois des ouliers lorsque j'étais enfant. Je levai les yeux au-dessus lu rideau de fer pour lire son nom. Mais celui-ci avait hangé. Je me rappelais que dans mon enfance ce magasin portait un nom antique, un nom grec, quelque chose omme Climaque et que, par derrière, au delà de l'arrière-outique il y avait des vitrages avec des fleurs et des pois-ons. Je pensai :

— Si je fais le tour, si je prends par exemple la rue Saint-Guillaume et que je cherche dans les rues qui sont lerrière, je trouverai peut-être l'entrée de ces vitrages. Je everrai les chambres couleur d'opale, les fleurs dorées et es poissons.

Je me mis à errer fiévreusement, pour me retrouver à chaque instant au même point. Enfin je découvris une porte entr'ouverte sur un couloir sombre. Ce devait être à. J'entrai.

Je trébuchai contre la première marche d'un escalier. Une voix aigre retentit :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Est-ce par ici, criai-je, qu'on entre dans l'arrière-boutique du marchand de chaussures ?

— Quel marchand de chaussures ?

— Vous savez ? Climaque, boulevard Saint-Germain, là où il y a des fleurs et des poissons...

— Ce n'est pas ici, répondit la voix. C'est à côté.

— Mais, repris-je...

— Je vous dis que c'est à côté.

Je sortis et sonnai à la porte voisine. Il me parut qu'on parlait à l'intérieur. J'entendais des voix de femmes. Mais la porte ne s'ouvrit pas. Je sonnai encore une fois, puis une troisième. Je m'impatientai. Je donnai de grands coups dans la porte. Alors je me sentis subitement effrayé à l'idée que la porte allait enfin s'ouvrir et je m'enfuis.

Mes aventures devinrent de plus en plus imparfaites. A présent je ne les cherchais plus. C'était l'hiver. Je ne pensais, pendant mes longs retours nocturnes, qu'à me cuirasser contre la neige, les tourbillons de vent, le brouillard. Oublier tout cela, et rentrer vite, vite, dans ma chambre tranquille, loin du désordre et du froid.

Un soir, le long de la rue de Rivoli, je vis une femme qui prenait le même chemin que moi. Elle croyait que je la suivais, car elle hâtait le pas. Mais je n'avais nullement l'intention de l'aborder. Cela m'amusait à peine de savoir que je lui faisais peur. Ce qui m'amusait davantage, c'était de regarder ses jambes, ses pieds rapides et sûrs, le mécanisme de son pas, tout ce qu'il y avait de voluptueux dans sa démarche et dans sa frayeur. Enfin exténuée, elle parvint au hâvre du salut : elle se jeta sur une porte, la main crispée sur le bouton de la sonnette, et je passai devant elle en lui jetant un regard narquois.

Je laissais couler mes après-midi, assis devant ma fenêtre, les jambes enveloppées dans une couverture. Mon esprit rôdait dans l'air, au delà de la cour. Je regrettais le temps de mon régime cellulaire, mes journées cloîtrées, ce sentiment du devoir qui s'était développé en moi alors et avait exigé de moi une discipline si sévère, un partage si équitable de mes heures, de mes minutes. Cher trésor, ô cher trésor sagement exploité ! A présent, le temps s'épar-

illait autour de moi sans que je puisse rien retenir.
Mon père avait réussi à mettre un peu plus d'argent de
côté pour moi. De temps à autre c'était un billet de
mille francs qu'il me glissait dans la main au moment du
départ. Mais pour rentrer chez moi, et fût-il le plus
mauvais temps, je ne prenais pas de taxi. J'aimais mieux
dépenser mon argent en m'arrêtant dans un café ou dans
un bar. Et aussi, je m'habillais un peu mieux

C'est vrai que tout est mort pour toi, c'est tout à fait
exact. Tartenier, le vieillard, tout cela ne te produit plus
aucun effet, aucun. Le vieillard reparaîtrait devant toi et te
dirait :

— Pardonnez-moi, je me suis trompé sur votre compte.
... Vous pouvez me serrer la main.

Tu lui tendrais la main de ton air le plus aimable

Tu retrouves Paris, tu le tires de ta tête, tu en déploies
les horizons. Tu retrouves ta ville, grande et chaude, qui
..., découvre ses seins, palpite comme une femme. Tu
... Paris. Oui, c'est bien là que tu es passé, parmi les yeux
intelligents et sinueux des autos, chantant les chansons de
tes camarades, portant les corps de tes camarades comme
un joyeux blessé. Tes camarades ! Enfin, n'en parlons
plus... Tu n'as qu'à rentrer dans la danse, retourner dans
cette presse de crânes déjà nus.

L'orchestre de chez Maxim's a une façon sérieuse, puissante et comme réfléchie de reprendre le même air, qui
n'est pas celle des orchestres des autres bars. Alors les
têtes que tu vois dans la glace se retournent, avides et la
bouche ouverte, comme celles qui se précipitaient sur le
passage du Christ. On allait le voir, ce phénomène, cet
homme célèbre ! On courait le voir jusqu'à ce lieu où il
parut entre deux jacinthes dressées dans des vases à filets
d'or. Quel spectacle ! Mais cela ne t'intéresse même plus.

Tu marches sur les boulevards, le col de ton pardessus
relevé. Une femme est à côté de toi. Cette fois, tu sais qui

elle est. Tu la serres contre toi, tu glisses ta main dans
manche de son manteau de fourrure. Tu la suis dans
hôtel qui sent le graillon et la poudre de riz. Elle
regarde avec ses yeux de veau et ne te voit pas. Elle rou
les r comme une paysanne. Celle-là, c'est facile : tu pe
la retrouver tous les soirs à la taverne de l'Olympia, et e
s'appelle Olympe.

Qu'étaient devenus mes réveils à côté des réveils print
niers qui m'avaient visité dans ma prison ? A prése
c'était une insupportable douleur physique qui m'éveilla
et elle ne me quittait plus de la journée, me faisa
frissonner dès que j'avais posé le pied sur le carreau de n
chambre, me poursuivant dans la rue : à un détour,
passage d'un trottoir à l'autre, devant la glace d'une bo
tique, il fallait que je m'arrêtasse, le cœur serré, les jamb
tremblantes. D'où me venait ce mal et comme
l'expliquer ? Les grandes secousses de la vie, les surprise
les angoisses, les désespoirs causent toujours de pare
troubles, et il n'est rien que n'éprouve notre âme qui
se traduise dans une blessure de notre corps. Mais à prése
aucune émotion ne m'agitait, aucun être humain n'ava
plus de pouvoir sur moi. Et si je n'avais pris l'habitu
de me coucher aussi tard j'aurais pu retrouver l'allègeme
divin des matinées passées dans une ville étrangère. L
aumônes de mon père subvenaient suffisamment à m
besoins : je n'avais aucun embarras ni aucune inquiétu
de ce côté. Certes je n'étais nullement assuré de l'aveni
mais quel homme, dès qu'il a atteint une certaine exp
rience, pousse son inquiétude au delà de quelques jours
Moi, il me suffisait, comme tout le monde, de savoir q
ma journée s'écoulerait sans accroc et que j'avais
dormir et de quoi manger. D'où me venaient donc ce
peur, cette défaite, ce remuement en moi, cette compre
sion affreuse et appauvrie de tous mes organes, ce déch
rement de mes nerfs et de mes muscles, ce poids glacé

sang ? J'étais libre : le moment était venu pour moi éprouver de l'allégresse. Les enthousiasmes que j'avais entis dans ma jeunesse, le moment était venu de leur r une porte enivrée. Et pourtant j'étais malade.

ez mon père, au milieu de la conversation, un vertige is me saisissait.

Ce n'est rien, disais-je en me reprenant. C'est la ur. Il sonnait un domestique pour qu'il fermât le teur. Il me versait un verre d'alcool. Ensuite il parlait, rlait à voix plus haute et avec un débit plus précipité ne pour tenir mon esprit en haleine et ne plus le r retomber dans ces abîmes par lesquels je lui échap-

is une fois sorti de chez lui, dans la nuit impla-, j'avais des nausées. Je croyais respirer de mauvaises s, qui s'étranglaient dans ma gorge et me faisaient aux yeux des larmes brûlantes. Mes oreilles bour-aient. J'affermissais mon pas, je remuais mes doigts ux. Le long du dos, surtout, le long de l'épine dorsale, souffrance louche glissait sans trêve et m'inspirait la vive horreur. En vain j'essayais de la secouer d'un ement d'épaules. Elle ne me quittait qu'à son gré, un caprice contre lequel je m'avouais impuissant à .

soir de printemps, comme j'arrivais chez mon père, rtier de l'hôtel m'arrêta.

Il n'y a plus personne, me dit-il. Monsieur est parti tin.

Parti ?

Parti, oui, avec madame. Et sans laisser d'adresse.

ne devais plus jamais revoir mon père.

lai dans un café voisin et y restai jusqu'à sa ferme- sans pensée, assommé, buvant comme un automate. nuit-là, à mon retour, je tombai sur des Allemands, leurs épouses et leurs filles. Ils étaient venus à

Paris faire la noce en famille et ils braillaient à tue-tête Leur gaîté était si grossière et si généreuse que je me senti médiocre devant eux. Je m'étais accroché au bras d'une d leurs filles, une superbe créature toute blonde. Le satii de sa robe craquait sur ses épaules et ses seins. Je lu parlai de moi, je lui racontai tout. Elle m'écoutait ave application, me faisant répéter de temps à autre un mo qu'elle n'avait pas compris.

Vers deux heures du matin, ces gens déclarèrent qu la fête était finie et qu'il leur fallait rentrer à leur hôtel

— Madame, dis-je en me tournant vers la mère de l jeune fille blonde, laissez-moi quelques instants encore e compagnie de votre fille. Je la ramènerai chez vous.

— Soit, dit la mère, mais je vous avertis que ma fill est une déesse Vesta.

— C'est-à-dire, sans doute, répondis-je, qu'elle sait vivr auprès du feu et ne jamais se brûler.

— Peut-être, fit la jeune fille en se tournant vers moi

— Dans ce cas, dis-je, il faut aussi vous comparer à l salamandre.

La bande s'éloigna et je restai seul avec la jeune fille. J lui pris le bras et je commençai :

— Vesta, Salamandre ou quel que soit votre nom...

— Appelez-moi Elisabeth.

— Eh bien, Elisabeth, voulez-vous venir chez moi ? C n'est pas très loin.

Elle me regarda posément et dit en accentuant chaqu syllabe :

— Oui, je veux.

Nous sautâmes dans une voiture et durant tout le traj nous gardâmes nos lèvres jointes en un baiser affreu: Parfois elle desserrait son étreinte, et ses lèvres me mo daient. Quand nous fûmes arrivés, elle palpa le mur de maison :

— Est-ce donc là, dit-elle, que vous vivez ?

— Oui, c'est là, lui dis-je.

Comme tant de fois, je fis craquer des allumettes dans 'escalier, puis j'allumai la lampe à pétrole. Et je demeurai in moment, le front à la vitre, contemplant la cour ténéreuse, la nuit démesurée. Quand je me retournai, je vis ous la lumière de la lampe Elisabeth nue, étendue en ravers du lit, les jambes pendantes. Je m'agenouillai devant lle. Elle serra ma tête entre ses deux cuisses et se mit pousser des gémissements rauques qui ressemblaient au oucoulement de la tourterelle.

Quand je m'éveillai, le jour pointait à la fenêtre, ma ampe fumait. Elisabeth était debout devant moi, toute abillée, le chapeau sur la tête. Où donc avait-elle pris le ourage de s'arracher à cette nuit où je demeurais encore mmêlé et de s'habiller à côté de mon corps assoupi ? Je ne soulevai sur un coude et la regardai.

— Et toi aussi, murmurai-je, tu vas t'en aller et je ne e reverrai plus ?

— Adieu, dit-elle, il faut que je parte, il faut que je entre très vite.

— Tu ne partiras pas ! criai-je en sautant du lit et en ourant, en chemise, me mettre devant la porte.

— Sois gentil, dit-elle. Va, je ne t'oublierai pas. Mais aisse-moi partir... Ils doivent être tous en train de me hercher.

J'imaginai ces Allemands courant à travers Paris comme ne tribu de héros, crachant de l'écume et brandissant des pées de feu.

Nous nous donnâmes un dernier baiser. Sa bouche senait la campagne, la paille humide, le brouillard du matin. 'entendis son pas descendre l'escalier et disparaître. Je me avai, m'habillai et sortis. Au coin d'une rue, un chien se récipita sur moi en aboyant. Je me retournai : il s'arrêta, ourbé, menaçant.

— Que me veux-tu ? lui demandai-je. Pourquoi m'injuies-tu ?

— Je te déteste, me répondit le chien.

— Que t'ai-je donc fait ?

Et j'avançai une main prudente, comme pour le caresser.

— Je te déteste, répéta-t-il, oh ! comme je te déteste !

Je baissai la tête et repris ma route.

C'est pendant les jours suivants que je connus la pire des tentations. Je ne sais comment j'y résistai. Mais je luttai, je luttai. Et pourtant l'appel était si doux ! C'était si facile ! Les maisons me regardaient d'un air si insistant !

Il y avait, partout où j'allais et là aussi où je n'allais pas, un grand vertige paresseux, plein de clameurs qui parfois formaient un tintamarre assourdissant et me pénétraient jusqu'aux entrailles et qui, d'autrefois, s'alanguissaient en musiques tièdes et longues comme des lianes. Il me fallait dénouer le charme. Il me fallait passer au travers, les yeux clos, les oreilles bouchées.

— Mais alors, pensais-je, c'est que je suis élu ! C'est que je suis plus fort que tout !

Et un nouveau danger me menaçait. Je risquais de pécher par orgueil et de me perdre à nouveau.

— Chut ! me disait alors une autre voix. Ne bouge pas, ne bouge plus. Laisse-toi faire.

Une voix suave et flatteuse. Et qui me rappelait un peu la voix de Frédérique. Et puis, je croyais rencontrer Frédérique à tous les carrefours. Elle pleurait et m'appelait. Elle courait se réfugier près de moi. Mais je me détournais avec horreur. Ensuite j'avais des remords et je courais partout en gémissant.

— Frédérique, pardon... Pardon... Je t'ai repoussée... Tu m'appelais et je t'ai repoussée... Pardonne-moi.

Mais alors, je ne la retrouvais plus.

Un jour je volai une orange à la devanture d'une épicerie ; mais sitôt qu'elle fut en mon pouvoir, je n'eus plus soif. Pour rien au monde je ne l'aurais mangée. Je la garda

ans ma poche et, de temps à autre, je la caressais. Je la renais entre mes mains et la regardais. Je respirais son arfum.

Je me suis défendu bravement, et cet effort était plus énible que si je m'étais abandonné à mon mal. Enfin on i'a ramassé dans la rue, délirant, à moitié mort de faim. ai connu les douces convalescences de l'hôpital, le linge ıde et frais, la chaleur du poêle, l'odeur du chlore et de éther.

A présent je suis guéri. Mais il faut qu'on sache. Il faut ue les hommes qui m'entourent sachent ce que je suis, e que je pense. Il faut que ceux avec qui je me suis ıontré facile, confiant, débordant de sympathie, d'affec-on et de bonne humeur, sachent que je ne suis ni leur upe, ni la mienne, et que je les hais. C'est plus que cela ncore, c'est plus que la peur d'être dupe (un bien piètre entiment et que j'ignore, comme j'ignore l'orgueil). Non, est plus aussi que de la haine ou que du mépris. Je ne ais comment exprimer cela : mais cet être dont je viens e presser les mains d'une façon si loyale et si tendre, s'il ombait à mes pieds frappé de la foudre, je sais que je 'aurais pas un regard pour lui. J'oublierais sur l'heure out ce que je connais de lui. Mais je ne connais rien de ıi, de même que je connais rien du monde. Je ne sais le om ni d'une seule de ses fleurs, ni d'une seule de ses toiles. Je ne veux pas me charger la mémoire. Mon sprit rentrera dans le néant aussi pur qu'il en est sorti.

Au reste j'ai résolu de montrer la plus digne courtoisie our tout ce qui m'entoure et me constitue et à quoi je me ıêle, Dieu qui m'habite et que j'habite. Je sais ce qui lui st dû. Chaque soir je lui fais ma prière. Je le salue à ma çon :

« O monde informe, à peine créé, permets à l'une de es moindres larves de se mirer dans l'image que tu lui ffres. C'est une bien immense faveur que tu m'accordes n me laissant ramper dans ton plasma gluant et je n'ignore

pas que nous nous confondons de telle sorte que le pl
incertain de mes mouvements vibre à la pointe d'un pc
de ta face. Va, nous sommes faits pour nous entendre. E
vain je tenterais de me défaire de toi, de t'échapper ! Rien r
m'inspire qui ne me vienne de toi, et si parfois tu ten
une lame timide qui se replie aussitôt et laisse une tra
guère plus durable et plus lumineuse que celle d'u
limace sur une feuille d'automne, c'est parce que j'
tenté dans la nuit extérieure ce vague effort qui s'a
pelle une pensée. Un soupir bouge à peine à ta surface
crève misérablement. Un reflet s'évanouit comme le mirc
tement d'une bulle de savon. Une palpitation s'étein
Qu'attendre de bon de nous ? Qu'attendre de bon d'u
larme tombée des yeux du diable ? O monde, monde q
les autres soleils, s'ils existent, consumeraient d'un cou
de langue ! Mais s'il est d'autres soleils, ce sont sans dou
de fiers, de glorieux et fiers soleils, et qui gardent po
eux seuls une éternité dont tu ne saurais que faire. »

JEAN CASSO

ESSAI D'UN DISCOURS COHÉRENT

SUR LES RAPPORTS DE DIEU ET DU MONDE [1]

III

L'ÉVOLUTION DU MONDE PHÉNOMÉNAL OU DE L'ACCROISSEMENT DE SA SÉPARATION D'AVEC DIEU

Apparition, au sein du monde phénoménal, de qualités d'être différentes.

Me voici donc avec l'idée du monde apparaissant, c'est-lire correspondant à un temps déterminé t_0, occupant un pace déterminé E, consistant dans une quantité d'être terminée Q, laquelle présente un état de complexité déter-né C_0, que je prendrai pour état-origine et que je sup-serai être cet état où le monde ne connaît d'autre qualité tre que la qualité non différenciée dite énergie. Or ce onde ainsi conçu va se développer, *évoluer*. Voilà, pour on esprit, une idée entièrement nouvelle, nullement :luse dans celles que j'ai formées jusqu'ici ; car il est n évident que le monde pouvait apparaître, puis se nserver dans le temps tel qu'il était apparu, sans évoluer.

Qu'est-ce que cette évolution ? Dans une première appré-nsion, je dirai : c'est le fait par lequel, au sein de cette

. Voir les numéros de la *N. R. F.* du 1er octobre et du 1er no-nbre 1930.

qualité d'être unique et homogène que présente le mond apparaissant et que j'ai nommée énergie, ce monde fa apparaître avec le temps une qualité d'être différente de l qualité initiale, la qualité dite matière ; puis au sein d cette nouvelle qualité une qualité encore différente, l qualité dite vitale ; et ainsi de suite, je n'ajoute pas indéf niment, on verra plus loin pourquoi.

L'idée d'évolution du monde phénoménal est donc lié dans mon esprit, à l'idée de qualités d'être *différentes* les une des autres. Il y a plus : elle y est liée à l'idée de qualit d'être *supérieures* les unes aux autres, c'est-à-dire correspon dant aux divers états d'une certaine grandeur susceptible d plus et du moins, que je vais définir.

2. *Du degré d'assurance de l'être phénoménal contre le retour l'indéterminé ou de son niveau d'existence. — De la hiéra chie des qualités d'être.*

Pour rendre sensible cette grandeur, je considérerai deu moments de l'évolution du monde phénoménal, singuli rement remarquables : l'apparition de la matière au sei de l'énergie et l'apparition de la vie au sein de la matièr

Si je demande aux penseurs autorisés quelle idée ils font de l'apparition de la matière au sein de l'énergie (c au sein de la qualité d'être dont leur semble faite matière ; pour certains, cette qualité est l'éther ; pou d'autres, l'énergie lumineuse ; pour d'autres, l'énergie éle trique, etc.), les uns me répondent que la matière est lieu des points de *condensation* de cette qualité (« le lieu d points de condensation de l'éther »[1]), d'autres qu'elle est lieu des points de *concentration* de cette qualité (« l'énerg lumineuse se concentre sous forme de corpuscules »

1. C'est l'ancienne théorie de lord Kelvin ; les déclarations c suivent résument les principales théories de la physique moderne.

d'autres qu'elle est le lieu des points où s'effectue un certain *chargement* de cette qualité (« l'électron, élément constitutif de la matière, consiste en une certaine charge électrique »), d'autres qu'elle est le lieu des points de *granulation* de cette qualité (« l'électron est un grain d'électricité négative »), etc. Or, au fond de ces idées et sous les noms de condensation, de concentration, de chargement, de granulation, ou autres de sens voisin qu'emploient d'autres doctrines, réside une seule et même idée : à savoir que l'énergie ou la qualité d'être qu'on regarde comme antérieure à la matière *s'accumule avec elle-même* en certains points de l'espace d'une manière particulière, et que c'est cette accumulation particulière de cette qualité avec elle-même qui constitue la matière [1].

De même, si j'interroge les penseurs compétents sur l'idée qu'ils se font de l'apparition de la vie au sein de la matière, tous, sous des formes diverses, me répondent que l'apparition de la vie est inséparable, selon eux, d'un certain arrangement, d'un certain « groupement » de cette matière avec elle-même [2] ; je peux donc dire que la vie, elle aussi, consiste dans une certaine accumulation particulière de la qualité d'être immédiatement antérieure avec elle-même.

Je crois donc pouvoir tenir que l'idée de chaque qualité

1. C'est bien ce qu'exprime la physique moderne quand elle dit que l'idée d'électron implique nécessairement l'idée d'une énergie *de cohésion*. (cf. A. Berthoud, *La Constitution des atomes*, p. 17.) — Je pourrais dire encore que la matière est un *amassement* particulier de l'énergie avec elle-même ; ce qui ferait bien apparaître pourquoi l'idée de matière est inséparable de l'idée de masse.

2. « Il n'y a rien de vivant dans une cellule, sauf l'ensemble ; un grain d'amidon ou un cristal n'est ni plus ni moins vivant qu'un grumeau de chromatine ou un granule de cytoplasme ; les uns et les autres jouent leur rôle dans les réactions réciproques dont l'expression constitue la vie élémentaire ; c'est le *groupement* de ces substances hétérogènes, leur instabilité, leurs rapports quantitatifs, qui font que l'ensemble a des manifestations assez spéciales pour qu'on leur ait donné le nom particulier de vie. » (L. Cuénot, *La genèse des espèces animales*, p. 25.)

d'être est liée à l'idée d'une certaine accumulation de la qualité immédiatement antérieure avec elle-même [1].

Or, si maintenant je me rappelle que l'adoption par le monde phénoménal de la qualité initiale et bien déterminée que j'ai nommée énergie est un acte par lequel l'être s'est assuré contre l'état d'indétermination, je puis dire que l'apparition de la qualité dite matière au sein du monde phénoménal constitue un *deuxième degré* de cette assurance, puisque, pour ramener cette nouvelle qualité à l'état d'indétermination, il faudra *d'abord* défaire l'accumulation de l'énergie avec elle-même dont est faite cette nouvelle qualité, et *ensuite* ramener l'énergie à l'état d'indétermination [2]. De même dirai-je, par le même raisonnement, que l'apparition de la vie au sein du monde phénoménal est un degré encore supérieur de la même assurance. Je suis ainsi conduit à former l'idée d'une grandeur susceptible du plus ou du moins, qui est *l'assurance de l'être contre le retour à l'indéterminé*, grandeur qui a pour mesure le rang que la qualité de l'être considéré occupe à partir de la qualité homogène du monde apparaissant. C'est en raison du degré de plus en plus grand de cette assurance que les différentes qualités d'être apparaissant au cours de l'évolution du monde phénoménal peuvent être dites supérieures les unes aux autres — que leur *différenciation* est *progression* — ou encore *ordonnées* ou *hiérarchisées* les unes par rapport aux autres.

Peut-être ferai-je bien comprendre cette progression des qualités de l'être phénoménal en évoquant l'apparition

1. J'emploie de préférence le mot accumulation, l'idée d'accumulation me paraissant plus générale que celles d'arrangement ou de groupement.

2. Il faut toutefois distinguer entre l'apparition de l'énergie, qui est l'apparition d'un déterminé *au sein de l'indéterminé*, et l'apparition de la matière au sein de l'énergie, qui est l'apparition d'un déterminé *au sein d'un déterminé*. Il est évident que c'est la première apparition qui est capitale pour le monde phénoménal. D'abord exister, ensuite évoluer.

es dimensions successives chez les êtres géométriques et isant :

la ligne est faite d'une certaine accumulation du point vec lui-même ;

la surface est faite d'une certaine accumulation de la ligne vec elle-même ;

le volume est fait d'une certaine accumulation de la surce avec elle-même ;

le corps à quatre dimensions est fait d'une certaine accumulation du volume avec lui-même, etc.

Chacun de ces êtres est mieux assuré que le précédent ntre le retour au non-être, puisque, si on veut l'y rameer, il faudra commencer par détruire cette accumulation u précédent avec lui-même (cette « intégration », dit la athématique) par laquelle il est constitué.) Son degré assurance contre le retour au non-être a pour mesure le ng qu'il occupe dans la série à partir du plus humble, ng qui est marqué par le chiffre de ses dimensions.

Poursuivant l'analogie, je dirais volontiers que la matière t de l'être phénoménal à une dimension (l'énergie étant l'être sans dimension) ; que la vie est de l'être à deux mensions, et que le degré de leur assurance contre le tour à l'indéterminé est marqué par le chiffre de leurs mensions.

L'idée d'assurance d'un être contre le retour à l'indéteriné étant liée dans mon esprit à l'idée de la force à quelle il faudrait le soumettre pour le ramener à l'indéerminé, je dirai que, de ce point de vue, le degré d'évotion d'un être est la mesure de son *niveau d'existence*, ou son élévation au-dessus de la non-existence. (Je forme concept de niveau d'existence par analogie avec ce que science physique appelle le niveau électrique d'un corps nducteur, idée déterminée par celle de la force qu'il faudrait dépenser pour ramener ce corps au niveau électrique ro ou du sol).

3. *Le degré d'évolution d'une forme d'être marque la mesure d* *son impiété.*

Le degré d'évolution d'une forme d'être marquant l degré de son élévation au-dessus de l'état d'indétermina tion, c'est-à-dire le degré de son éloignement de cet état e d'autre part, l'état d'indétermination étant, pour l'être, c que j'ai appelé l'état divin, on voit que le degré d'évolutio d'une forme d'être mesure le degré de son éloignement d l'état divin ou le degré de son impiété. C'est ce que m'ac corderont, d'ailleurs, certains théologiens chrétiens si leur fais observer que les degrés d'évolution des formes d l'être peuvent être encore conçus comme les progrès de s volonté d'être distinct et que cette volonté est tenue pa eux comme le signe de sa séparation d'avec Dieu.

On voit qu'on peut aussi, avec ces mêmes théologien dire que les différentes et successives qualités de l'être co respondent à des *degrés de perfection*, en remarquant toute fois, ce que ne font évidemment point ces docteurs, qu'o appelle alors perfection de l'être sa puissance à exister e tant que phénoménal, c'est-à-dire à se séparer de Dieu, l'on nomme Dieu l'être conçu sous la catégorie de l'infin

4. *Chaque forme d'être est, en quelque mesure, irrationne* *par rapport à la précédente.*

J'ai dit que chaque nouvelle forme d'être est faite d'u certaine accumulation de la forme précédente avec ell même. Il est bien évident qu'il n'y a forme *nouvelle* que l'accumulation de la forme précédente avec elle-mêr donne quelque chose *de plus* que cette forme précédent quelque chose *qui n'était pas* dans cette forme. Ce que j'e primerai encore en disant qu'une qualité A, s'accumula avec elle-même pour faire la qualité supérieure B, préser toutes les conditions qui constitueront cette nouvelle qu

lité, *sauf une*, qui est précisément cette nouvelle qualité dans ce qui en fait quelque chose de *différent* de la première ; que, par exemple, la qualité matière s'accumulant avec elle-même pour faire la vie présente toutes les conditions qui constituent la vie, *sauf une*, qui est précisément la vie, dans ce qui en fait quelque chose de différent de la matière[1]. En d'autres termes, toute forme nouvelle comporte, selon mon esprit, quelque chose d'*imprévisible* ou d'*irrationnel* par rapport à la forme dont elle est sortie.

Peut-être ferai-je bien comprendre l'irrationalité dont je forme ici l'idée en priant le lecteur de penser à une combinaison chimique et disant, par exemple : l'oxygène et l'hydrogène, se réunissant dans toutes les conditions voulues (de proportions, de température, de pression, etc.) pour former l'eau, présentent toutes les conditions qui constitueront l'eau, *sauf une*, qui est précisément l'eau, en tant qu'elle est quelque chose d'autre que de l'hydrogène et de l'oxygène dans de certaines conditions (tellement autre que les propriétés individuelles de l'oxygène et de l'hydrogène y sont perdues.)

Je proposerai encore cette comparaison : le point s'accumulant avec lui-même pour former la ligne présente toutes les conditions de la ligne, *sauf une*, qui est précisément la ligne, en tant qu'elle est tout autre chose qu'un ensemble de points[2].

1. Ce *quelque chose* me parait signalé dans la citation ci-dessus : « Il n'y a rien de vivant dans une cellule, *sauf l'ensemble*. »

2. L'irrationalité du composé chimique par rapport à ses composants est bien mise en relief par cette doctrine qui veut que les molécules des composants, pour former le composé, s'accumulent avec elles-mêmes *suivant une nouvelle dimension* (la quatrième), de même que le point, pour former la ligne, s'accumule avec lui-même suivant une nouvelle dimension. (Cf. Lt-colonel Jouffret, *Traité élémentaire de géométrie à quatre dimensions*, p. 191.)

Je dis que la ligne est tout autre chose qu'un ensemble de points. On sait, en effet, que l'*élément de ligne* (dx) n'est pas du tout un point, mais une *ligne infiniment petite* (c'est-à-dire si petite que toute ligne plus petite qu'elle n'est pas *autre* qu'elle ; concept symétrique de l'infiniment grand tel que je l'ai expliqué du début de ce discours, I, 1.)

5. *Autres expressions de cette irrationalité.*

J'énoncerai encore cette proposition en disant que l'idée d'évolution implique pour mon esprit l'idée d'une *discontinuité* entre chaque forme d'être et la forme antérieure (contrairement au sentiment populaire, pour qui évolution est à peu près synonyme de continuité). Je dirai encore — si je pose qu'un phénomène constitue un miracle par rapport à son antécédent lorsqu'il présente, parmi ses conditions, une condition que son antécédent ne contenait pas — que l'idée d'évolution implique pour mon esprit l'idée que toute forme d'être, en quelque mesure, consutue *un miracle* par rapport à la forme dont elle sort.

Si je dis qu'un phénomène est créateur lorsqu'il comporte quelque chose que ses antécédents ne comportaient pas, je puis dire, avec une illustre philosophie, que l'évolution est essentiellement *créatrice*.

J'exprimerai encore la discontinuité que j'évoque entre une forme d'être s'accumulant avec elle-même pour produire la forme supérieure et cette forme elle-même en disant que la loi de l'évolution est la suivante :

Le même s'accumule avec le même d'une manière particulière et par cette accumulation fait de l'autre.

Avec cette proposition complémentaire, qui me paraît évidente :

Plus la manière dont le même s'accumule avec le même pour faire de l'autre est particulière (complexe, savante, unique), plus l'autre est autre.

Exemple : la manière dont la matière s'accumule avec elle-même pour faire la vie étant beaucoup plus particulière que la manière dont l'énergie s'accumule avec elle-même pour faire la matière, la vie est beaucoup plus autre par rapport à la matière que celle-ci ne l'est par rapport à l'énergie.

6. *Objections du déterminisme.*

Beaucoup de penseurs modernes s'élèveront contre cette vue de l'évolution et soutiendront que, par exemple, dans les conditions de la matière qui déterminent la vie, ils aperçoivent (ou du moins conçoivent) *toutes* les conditions de la vie, *y compris la vie elle-même*, et non pas *hormis* cette condition, laquelle n'est donc nullement un imprévisible. Ces penseurs commettent, je crois, l'erreur suivante : connaissant *aujourd'hui* le résultat de ces conditions de la matière qui déterminent la vie, c'est-à-dire ayant *aujourd'hui* l'idée de la vie, ils croient voir ce résultat dans ces conditions. Mais la question est celle-ci : si ces mêmes conditions de la matière leur étaient données *et qu'ils n'eussent point l'idée de la vie*, verraient-ils la vie dans ces conditions ? La réponse me semble irrésistible [1].

Ma divergence d'avec mes adversaires vient de ce que nous nous plaçons en des moments de l'évolution différents ; de ces divers moments il m'apparaît que nous disons, eux et moi, des choses justes :

Eux se placent au moment où la vie *a eu lieu* et, se retournant vers ses antécédents, ils disent : « Elle était prévisible. » Je me place, moi, au moment où *tout est prêt* pour qu'elle ait lieu, mais où elle n'a pas encore eu lieu, où je n'ai pas encore l'idée d'elle, où je n'ai pas encore connu le besoin d'un mot pour exprimer cette idée, et je dis qu'au moment où elle paraîtra, il y aura pour mon esprit *surprise*, *nouveauté*, *imprévision* par rapport au premier moment.

Je dirai encore :

1. Je poserai encore la question sous cette forme (ce n'est toutefois pas exactement la même question) : certains militaires prétendent voir le génie du vainqueur d'Iéna et de Wagram dans la façon dont, le 13 vendémiaire, le jeune Bonaparte disposa dans Paris la poignée d'hommes qu'il avait sous ses ordres ; l'y verraient-ils s'ils n'avaient sous les yeux que le dispositif de vendémiaire et s'ils ne savaient pas que celui qui l'a fait a fait depuis ceux d'Iéna et de Wagram ?

Etant donné que A devient B, le déterministe se place en B et dit : « Je le vois dans A »[1] ; je me place, moi, en A, *n'ayant point l'idée de B,* et dis qu'au moment où je formerai l'idée de B, elle m'imposera l'idée d'une *nouveauté*, d'une *discontinuité*, d'un *inattendu* de B par rapport à A, — quitte à ce que *ensuite* je dissolve cette idée de discontinuité[2].

Ou encore :

Le déterministe considère l'*évolué* et dit : « Je sais d'où il vient » ; je considère l'*évoluant* et dis « Je ne sais pas où il va. »

Je crois toutefois que tout le monde accordera, avec une illustre philosophie, que celui-là seul traite vraiment de l'évolution qui considère l'évoluant et non l'évolué, l'être devenant et non l'être devenu.

7. *L'irrationalité consiste ici dans l'acquisition d'une personnalité par une pluralité.*

Je présenterai encore cette discussion sous la forme suivante, qui me facilitera une explication que je désire ajouter.

Considérons la transformation selon laquelle « un et un font deux » ou « un, accumulé avec un, font deux. »

Le déterministe se place au second temps de cette transformation ; il considère *deux* et dit : « Il est totalement expliqué par l'accumulation de un avec un. »

Je me place au premier temps de cette transformation ; je considère l'accumulation de un avec un, *abstraction faite de l'existence de deux*, et dis que, lorsque je connaîtrai cette

1. En vérité, il dit le plus souvent : « Je le *voyais* dans A » ; c'est là son erreur.

2. Au fond, le déterminisme purement scientifique n'exclut pas cette discontinuité. Prenons cette déclaration que tous les savants, je crois, souscriront : « Tout phénomène dépend de conditions précises, se produit quand ces conditions sont réalisées, et ne se produit pas sans elles. » (Noël Bernard, *Biologie végétale*, ch. I.) Il n'y est nullement nié que l'idée du phénomène soit une idée *nouvelle* par rapport à celle de ses conditions.

istence, elle comportera, pour mon esprit, une nouvauté, un quelque chose *qui n'était pas nécessaire*, par rapport à l'accumulation de un avec un ; j'imagine, en effet, it bien un esprit qui concevrait l'accumulation de un ec un et ne formerait jamais l'idée de deux.

En quoi, maintenant, consiste exactement la nouveauté *deux* par rapport à l'accumulation de un avec un ? Dans caractère de *réalité individuelle*, dans la *personnalité*, que *ux* vient conférer à l'accumulation des (*un*)s avec euxêmes, personnalité que cette accumulation ne possédait s aussi longtemps que *deux* n'était pas pensé [1].

Étendant cette observation, je dirai que la nouveauté une forme B, par rapport à l'accumulation de A avec i-même dont elle est faite, consiste dans la personnalité ne B confère à cette accumulation et que cette accumulaon n'avait pas avant l'existence de B. C'est dans cette surction d'une personnalité que consiste la nouveauté de au par rapport à l'accumulation de l'oxygène et de l'hyogène, la nouveauté de la matière par rapport à une ceraine accumulation de l'énergie, la nouveauté de la vie par pport à une certaine accumulation de la matière, etc.

Si l'on admet que la personnalité des diverses formes être est ce qui astreint mon esprit à former des idées et à éer des mots, on pourra dire que la nouveauté d'une rme consiste en ce qui, chez elle, exige, de la part mon esprit, une nouvelle idée, un nouveau *mot*.

1. Remarquons que, dans cette nouvelle personnalité, la personnaé des composants est perdue (comme dans la personnalité de l'eau perdue celle de l'oxygène et de l'hydrogène). C'est ce qu'on voit n si, au lieu de considérer

$$1 + 1 = 2,$$

la personnalité de chacun des 1 du premier membre peut échapper, considère

$$4 + 3 = 7.$$

Dans 7, la personnalité de 4 et 3 est perdue ; puisqu'il peut aussi en être $5 + 2$, ou $6 + 1$.

8. *La croyance en la discontinuité de l'évolution m'est impos par la nature de mon esprit.*

On voit que la croyance en la discontinuité des forme de l'être n'est qu'un aspect du fait par lequel j'ai des idée distinctes, j'emploie des *mots*, qui correspondent à c idées distinctes. Outre les déterministes, cette croyanc trouvera donc contre elle ces penseurs qui se refusent au idées distinctes, et auxquels un sage esprit disait déjà il a trois siècles que, s'ils étaient conséquents avec eux mêmes, ils devraient être muets [1].

On voit aussi que je ne considère la discontinuité entr les formes de l'être que comme une *façon de les voir* qu m'impose la nature de mon esprit, nullement comme exis tant dans la réalité. Dois-je rappeler que mon objet en c discours est de dire l'idée que mon esprit se fait des chose nullement de toucher les choses elles-mêmes ?

9. *Que la loi du monde phénoménal, en tant que chose évoluant est de présenter des qualités d'être inégales.*

J'ai dit que toute qualité d'être, suscitée par l'évolutio contient quelque chose *de plus* que la qualité dont elle sor En d'autres termes, le rapport de deux qualités successive est un rapport d'inégalité, d'inéquation, d'inéquilibre, d porte-à-faux. Ou encore : la loi du monde phénoména en tant que chose évoluante, est de présenter des qualité d'être inégales.

Celui qui s'efforce de rendre ces qualités égales travaill

1. Spinoza, *De emendatione intellectus.* — On remarquera q ceux qui parlent de la continuité (par exemple, entre la matière et vie), par le seul fait qu'ils prononcent les *mots* de matière et de vi expriment qu'ils conçoivent chacune de ces qualités comme bie déterminée et, par suite, comme admettant par rapport à l'autre u discontinuité ; la vraie croyance en la continuité des choses les un dans les autres ne doit plus prononcer un seul mot.

ontre la loi du monde phénoménal. (Mais il travaille à amener ce monde à Dieu.)

o. *Plus une qualité d'être B est autre par rapport à la précédente A, plus son dégré d'assurance contre le retour à l'indéterminé est grand par rapport au dégré d'assurance de cette qualité précédente.*

Dire que la qualité B est très autre rapport à la quaté A, c'est dire (cf. *supra* 5) que la manière dont A s'est ccumulé avec lui-même pour former B est très particuère (savante, complexe) ; il faudra donc une très grande rce pour défaire cette accumulation si savante et ramener B 1 niveau de A ; or B est plus assuré contre le retour à ndéterminé que ne l'est A précisément de cette force u'il faudra dépenser pour la ramener à A. Donc etc.

ı. *Plus une qualité d'être est élevée, plus elle est menacée de disparaître en tant que telle.*

Il est clair que, plus l'accumulation de A avec lui-même ont est faite la qualité B est particulière (plus exactement nique), plus cette accumulation, en raison de sa particurité même, présente de possibilité de ne pas continuer être, si la continuation d'une chose (cf. II, 9) est un per:tuel renouvellement de cette chose. En d'autres termes, us une qualité d'être est élevée au-dessus de l'indéterminé, us elle est menacée d'être défaite en tant que telle et de tomber au niveau de la qualité précédente. Ce qu'on ourrait encore exprimer en disant que plus une qualité être présente de perfection, plus elle a lieu d'être inquiète our sa conservation [1].

Cette proposition ne contredit nullement la précédente, on laquelle plus l'accumulation est particulière, plus elle

1. C'est ce que la physique exprime quand elle dit que plus une ılité d'énergie est élevée, plus elle est instable.

exige de force pour être détruite ; une chose peut à la fois demander une grande force pour être détruite, et présenter beaucoup de possibilité pour que cette destruction se produise. C'est le lieu de dire qu'il ne faut pas confondre la force qu'exige la destruction d'une chose et la force nécessaire pour que cette destruction *commence* ; cette seconde force peut être minime, alors que la première est très grande ; un grain de sable dans la vessie de Cromwell suffit pour *commencer* la destruction de cette forme d'être ; mais cette destruction, une fois commencée, exige un grand travail pour être menée à bout.

Tout ce que j'énonce donc ici, c'est que plus les formes d'être sont élevées, plus nombreuses sont les *occasions* de leur destruction ; je n'énonce rien sur le travail qu'exige cette destruction.

12. *De l'évolution du monde phénoménal considéré dans sa totalité. — Des degrés de complexité du monde et de leur mesure. — Qu'ils marquent les degrés de son impiété. — Propositions générales.*

Si maintenant je considère, non plus les différentes et successives qualités d'être qui apparaissent au sein du monde phénoménal, mais les différents et successifs états du monde phénoménal faisant apparaître au sein de lui-même ces qualités, je dirai :

L'évolution du monde phénoménal est le fait par lequel ce monde fait apparaître au sein de lui-même avec le temps des qualités d'être de plus en plus assurées contre le retour à l'indéterminé, et par là s'assure lui-même de plus en plus contre ce retour.

Le dégré d'assurance du monde à l'instant *t* est marqué par son *degré de complexité* à cet instant, qui est marqué lui-même par le nombre des qualités d'être différentes et supérieures les unes aux autres qui sont en lui à cet instant.

Le degré de complexité du monde marque son degré d'élévation au-dessus de l'indéterminé, c'est-à-dire son degré de séparation d'avec Dieu, c'est-à-dire son impiété.

Le degré de complexité du monde est marqué encore par le dégré de la qualité la plus évoluée parmi les diverses qualités qui le composent à l'instant *t*. Cette qualité la plus évoluée m'apparaît comme le siège de la conscience du monde parvenu à ce degré d'évolution. (Cette qualité est ainsi à la fois sa propre conscience et celle du monde en sa totalité ; de même, le chef d'une armée est tout ensemble la conscience de lui-même et celle de l'armée, conçue comme une totalité indivisible.)

Le passage d'un degré de complexité du monde à un degré plus grand (passage marqué par l'avènement d'une nouvelle qualité) est le passage du monde d'un certain degré d'assurance contre le retour au non-être à un degré plus grand. On peut penser qu'il s'accompagne de joie.

Plus le monde atteint à un degré de complexité élevé, plus il est menacé de retomber au degré inférieur (cela est évident par le § 11). En d'autres termes, plus le monde atteint à un haut état d'assurance contre le retour au non-être, plus il a lieu d'être inquiet pour la conservation de cet état.

13. *De l'ordre du monde. — Qu'il se fait contre Dieu.*

Je puis dire maintenant ce qu'est l'*ordre* du monde phénoménal, si j'appelle ainsi la hiérarchie des qualités d'être qu'il présente par suite de son évolution :

L'ordre est une manière d'etre que le monde phénoménal introduit au-dedans de lui-même pour mieux s'assurer contre le retour à l'indéterminé ; ou encore *pour mieux assurer son existence en tant que phénoménale.*

On voit que l'ordre est l'effet d'une volonté *du monde*, nullement d'une volonté de Dieu ; celui qui travaille contre l'ordre travaille contre la volonté du monde de

s'affirmer davantage dans sa propre nature ; il ne travaille nullement contre la volonté de Dieu. Bien plus, le retour du monde à l'indéterminé étant le retour à Dieu, l'ordre est le fait par lequel le monde s'organise contre le retour à Dieu, et celui qui travaille contre l'ordre travaille à ramener le monde à Dieu.

(D'où il suit que la religion de l'ordre implique logiquement le mépris de Dieu. J'ai expliqué les conséquences de cette conception de l'ordre dans mon étude : *De l'idée d'ordre et de l'idée de Dieu* [1]).

14. *Le monde en tant qu'évoluant est essentiellement temporel.*

J'ai dit que le monde phénoménal crée au sein de lui-même, et *avec le temps*, des formes d'être, etc. Et, en effet, les changements du monde sont créés par lui avec l'aide du temps ; le temps est incorporé ici dans l'action du monde évoluant ; mon esprit ne peut considérer un changement du monde que conjointement à un changement du temps, lequel devient alors un temps *concret*, un temps *vécu* (plutôt *vivant*), un temps *actif*. Le monde, du fait qu'il évolue, est essentiellement *temporel, historique*.

On verra plus loin que le monde phénoménal, parvenant avec l'intelligence humaine à la pleine conscience de sa nature, divinisera (sous le nom de *durée*) ce temps actif, voudra que Dieu soit dans le temps, dans l'histoire.

15. *Concepts spéciaux imposés à mon esprit par l'idée du monde évoluant.*

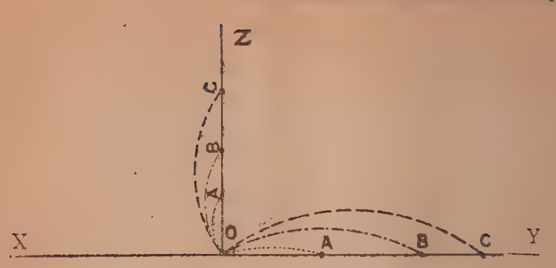
L'idée du monde évoluant impose à mon esprit certaines idées entièrement nouvelles par rapport à celles qui y accompagnèrent l'idée de Dieu et celle du monde apparaissant.

1 *N. R. F.*, août 1930.

Et d'abord, elle m'impose l'idée d'un monde qui connaît es états (de complexité) *successsifs*, relevant des catégoes de l'*avant* et de l'*après*, de celles du *plus* et du *moins*, et ortant les uns des autres selon une certaine *nécessité* ; car la iscontinuité que j'ai marquée plus haut entre deux quatés successives, et qui se répercute nécessairement entre eux états de complexité du monde successifs, n'empêche as que, dans l'une et l'autre série, le conséquent ne soit *our sa plus grande part* déterminé par l'antécédent — naque qualité étant, en dehors de sa personnalité, qui est ne apparition irrationnelle, due tout entière à une accuulation de la précédente avec elle-même.

Je ferais sentir ce que cette idée du monde évoluant a e nouveau par rapport à l'idée du monde conçu sous le ode divin en rappelant (I, 12) que, dans le monde onçu sous ce dernier mode ou dans Dieu, tous les états de omplexité du monde existent, mais sans distinction et ans ordre, et par conséquent sans lien de nécessité entre ux. — Je ferai sentir ce qu'elle a de nouveau par rapport l'idée du monde apparaissant en rappelant que celle-ci npose à mon esprit l'idée d'un monde qui adopte un cerin état de complexité-origine bien déterminée, mais ne ui impose nullement l'idée qu'à cet état doivent succéder 'autres états.

Je ferai peut-être bien comprendre ces différentes idées leurs rapports mutuels en représentant le monde conçu ous le mode divin, c'est-à dire présentant ses états de omplexité sans distinction et sans ordre, par la ligne ndéfinie XY, considérée comme un ensemble de points ndéterminés, c'est-à-dire dont aucun n'est conçu comme istinct (ni donc ordonné) par rapport aux autres ; puis monde apparaissant, et présentant un état de complexitérigine bien déterminé, par un point O bien déterminé narqué sur cette ligne ; enfin le monde évoluant par la uccession des grandeurs OA, OB, OC, etc..., portées partir de O et comme sortant les unes des autres :



On voit que la *succession* O, A, B, C, est posée d'une manière tout à fait adventice sur la ligne XY laquelle, en tant qu'ensemble de points indéterminés, l'ignore totalement ; par quoi je signifie que le monde phénoménal, se développant au sein de Dieu, se développe *pour son compte* et que son développement est totalement ignoré de Dieu [1].

16. *De la volonté d'évolution du monde phénoménal.*

L'idée du monde phénoménal créant au sein de lui-même des formes d'être de plus en plus différentes m'impose la nécessité de concevoir chez lui une *puissance de transformation* ou *volonté d'évolution*. Cette volonté est donc sa volonté de s'assurer de plus en plus contre le retour à l'indéterminé ou à Dieu, dont il s'est séparé par son apparition ; ou encore sa volonté de s'affirmer de plus en plus dans son état de chose déterminée ou existante.

Le monde phénoménal m'apparaît donc comme affecté de deux volontés bien distinctes : 1° une volonté d'apparition, par laquelle il constitue une quantité d'être déterminée et invariable, Q ; 2° une volonté d'évolution, par laquelle il donne à cette quantité d'être invariable des

1. On pourrait signifier cette indifférence de Dieu pour l'évolution du monde en portant les grandeurs OA, OB, OC.. sur une ligne OZ, perpendiculaire à XY ; il est clair que tout ce qui se passe dans OZ est ignoré de XY. Toutefois, cette représentation aurait le tort de faire oublier que les états de l'évolution du monde sont dans Dieu, que c'est seulement leur distinction et leur ordre qui n'y est pas.

formes diverses et successives. Ces deux volontés correspondent assez bien, dans mon esprit, aux deux fameux concepts de la physique moderne, dont l'un pose la conservation de l'énergie et l'autre sa transformation.

Cette seconde volonté, si je la considère, non plus dans ses effets, mais en elle-même, est évidemment semblable à soi à travers toute l'évolution. Pour la même raison que je donnai (II, 7) à propos de la volonté d'apparition, je pense qu'elle agit par pulsations discontinues, non pas seulement lors du passage d'un degré de complexité à un autre, mais aussi bien durant le maintien d'un même degré (d'ailleurs, ce « même » n'est qu'apparent et recouvre un incessant changement de degrés) ; comme pour la volonté d'apparition, je pense qu'après des millions d'années le monde veut, par l'évolution, la même victoire sur l'indéterminé que le jour où à sa qualité-origine il sut faire succéder une qualité plus haute ; qu'il ne tire de sa durée pas d'autre avantage qu'une *base* pour livrer la même bataille. Toutefois, à la différence de la volonté d'apparition, la volonté d'évolution ne me semble pas inépuisable et je conçois fort bien un monde qui cesserait d'évoluer, qui même ne pourrait plus maintenir les formes acquises et les laisserait retomber à l'homogénéité primitive. J'ajoute que la volonté d'évolution ne me paraît point nécessaire à l'existence du monde et que j'évoque sans nulle difficulté un monde qui consisterait en une certaine quantité d'être, dénuée de tout désir de susciter au sein d'elle-même des différences. Mais revenons à mon objet, qui est le monde évoluant.

17. *C'est le monde qui fait apparaître les formes, ce n'est pas elles qui apparaissent par leurs volontés libres.*

J'ai dit que le monde phénoménal *fait apparaître* au sein de lui-même des formes d'être de plus en plus évoluées. Et, en effet, c'est le monde phénoménal, selon mon esprit, qui

fait apparaître ces formes, ce n'est pas elles qui apparaissent par leur initiative ; c'est lui qui crée au-dedans de lui-même ces qualités de plus en plus assurées contre le retour au non-être, par lesquelles il s'assure contre le même danger, ce ne sont pas ces qualités qui se créent elles-mêmes par leur volonté libre. Il y a là, pour mon esprit, une pensée analogue à celle qui fait que, si je vois se former chez un animal un organe qui accroît son assurance contre le retour à l'inanimé, je dis que c'est l'animal qui crée en lui cet organe non l'organe qui se crée par son libre vouloir. (Cette comparaison m'est d'autant plus permise que j'ai attribué au monde phénoménal apparaissant la volonté, la personnalité).

En d'autres termes :

C'est au monde phénoménal considéré dans sa totalité qu'appartient, selon mon système, la volonté d'évolution ce n'est pas aux qualités de plus en plus évoluées qui apparaissent au-dedans du monde, encore que ce soit par l'apparition de ces qualités qu'il manifeste cette volonté.

Dans le même sens, je dirai que, par l'apparition d'une nouvelle forme, c'est le monde qui se change, ce n'est pas la nouvelle forme qui change le monde.

18. *Des volontés secondes. — Des sentiments du monde en son ensemble pour ces volontés*

Toutefois, si l'apparition des formes successives de l'être n'est pas due à leur volonté libre, elle ne laisse pourtant pas de m'apparaître comme liée à des volontés de leur part. Je dirai donc que, à côté de la volonté d'évolution du monde pensé dans sa totalité, je conçois, chez ces formes, des *volontés d'évolution particulières*, ce que je nommerai avec certains penseurs des *volontés secondes*, lesquelles pour être subordonnées à la volonté du Tout et suscitées

par elle, n'en sont pas moins des volontés[1]. J'ajoute que, dans mon système, ces volontés particulières sont, de la part du Tout, l'objet d'un grand amour, en même temps qu'il a le plus grand soin de les entretenir, vu qu'elles sont essentiellement nécessaires à la réalisation de son souverain vouloir. De ce point de vue, je comparerais volontiers l'apparition des diverses formes d'être au sein du monde à l'apparition des diverses parties au sein d'un organisme, apparition qui, bien qu'elle se fasse par la volonté de l'organisme, ne laisse pas de donner à penser que ces parties aussi ont des volontés, sur lesquelles l'ensemble se penche plein d'émoi puisque son sort dépend de leur bonne direction.

Ces volontés des diverses formes en leur apparition consistent essentiellement dans une seule : la volonté de différer, la volonté d'être autre, de chacune par rapport à la précédente, puis de persister dans cette différence, de l'accentuer. Plus précisément, elles consistent dans la volonté qui s'empare de certains éléments d'une forme et qui les pousse à différer de leurs congénères ; plus précisément encore, d'après ce que j'ai dit ci-dessus, à adopter un certain groupement, une certaine accumulation d'eux-mêmes avec eux-mêmes, que le reste ne cherche pas, et qui les assurera davantage contre le retour au non-être. Sous cet aspect, sont mis en évidence deux faits de haut intérêt pour l'objet qui m'occupe et dont le second ne m'était pas encore apparu : 1° que toute forme est faite de la forme précédente, au rang de laquelle elle est donc toujours menacée de retomber ; 2° que l'apparition de

1. Je pourrais dire des volontés des formes par rapport au Tout ce que Spinoza dit des idées de l'homme par rapport à Dieu, à savoir que, lorsqu'une forme a une volonté, c'est que le Tout a cette volonté. D'ailleurs ce que j'appelle le Tout est ce que très souvent Spinoza appelle Dieu (quand il dit que Dieu est l'être indéterminé ; voir sa première partie, note B).

toute forme est due à la volonté d'une *minorité* (du moins d'une *non-totalité*) chez la forme précédente [1].

On peut dire encore que ces volontés des diverses formes en leur apparition consistent dans la volonté de chacune de se rendre *libre* de la précédente, de se créer une indépendance à l'égard du monde au sein duquel elles apparaissent ; volonté que les plantes semblent exprimer en s'élevant au-dessus de la terre et se tournant vers le soleil, que les animaux semblent exprimer en se voulant mobiles, de plus en plus mobiles, par rapport au milieu d'où ils sortent, en se voulant d'une température autre que celle de ce milieu, etc...

19. *Les volontés secondes se croient libres. — Le Tout entretient cette croyance.*

J'ai dit que la volonté de chaque forme de différer d'avec la précédente, de se libérer d'elle, puis de persister dans cette différence et de l'accentuer, n'étaient pas des volontés libres, mais des volontés voulues par le monde en sa totalité et nécessaires à la réalisation de son souverain vouloir. Toutefois, si j'excepte certains membres de la forme suprême, j'entends la forme humaine, lesquels semblent comprendre que leurs volontés ne sont que les effets d'une autre plus élevée, qu'ils appellent Dieu (car ils font de Dieu une volonté), si j'excepte ceux-là, j'ai la pensée que ces volontés non libres croient que leurs effets ne sont dus qu'à elles-mêmes : j'ai la pensée que la matière sortant de l'énergie, le protoplasme sortant de la matière, la vie organisée sortant du protoplasme croient apparaître et persister par leurs volontés libres. (D'où l'orgueil que je crois voir chez les races animales, fût-ce les plus humbles, chez les plantes, chez les choses, toutes

1. C'est pourquoi la matière est *peu nombreuse* par rapport à l'énergie, la vie *peu nombreuse* par rapport à la matière.

formes qui semblent dire : « Je suis cette forme, j'ai réussi à l'être par ma seule volonté. ») Et j'ai l'idée que le Tout chérit et entretient ces croyances, auxquelles il a intérêt, de même qu'un chef qui inspire les actions de ses subalternes a intérêt à ce qu'ils croient que ces actions viennent d'eux-mêmes, en sorte qu'ils les exercent avec le surcroît d'énergie qui naît de l'orgueil qu'on a de penser qu'on agit par son seul vouloir.

9. *Autres sentiments des formes. — Mouvements du Tout à leur égard.*

Je dirai encore certains sentiments qui, chez les formes successives de l'être, me semblent nécessairement liées à leur apparition et quelle me paraît être la disposition du Tout à leur égard.

C'est d'abord, de la part de chaque forme à l'endroit de celle (ou de celles) au-dessus de quoi elle se sent élevée, un sentiment de supériorité et de mépris. (Ce sentiment, fort naturel chez les formes qui croient devoir leur élévation à leur libre vouloir, ne l'est pas moins chez l'Homme, bien qu'il croie la devoir à un vouloir supérieur à lui, puisqu'il identifie ce vouloir à un vouloir humain.) Là encore, ma pensée est que le Tout chérit et favorise ce sentiment, qu'il a intérêt à entretenir, de même qu'une armée, conçue comme un vouloir indivisible, a intérêt à entretenir le sentiment de mépris du supérieur pour l'inférieur, base de la hiérarchie dont elle vit et qui la rend forte.

Je noterai encore l'orgueil que chaque forme d'être éprouve à sentir que son apparition est l'effet d'un miracle, soit qu'elle attribue ce miracle à elle-même ou à une volonté supérieure. Là aussi, le Tout aime cet orgueil, qui centuple chez cette forme la volonté de différer de la précédente et de persister dans cette différence.

Un autre mouvement que mon système assigne aux

formes de l'être en leur apparition est la croyance, che chacune d'elles, qu'elle est le terme suprême de l'évolu tion du monde et le sentiment d'orgueil, d'adoration d soi-même, qui sort de cette croyance. De même que le triangles, selon un mot célèbre, veulent que Dieu présen trois côtés, de même, selon mon esprit, la matière in nimée, aussi longtemps du moins qu'elle n'a pas encore v de forme supérieure à elle et qui lui impose sa supériorit veut que Dieu soit moléculaire et les poissons qu'il a une queue et des branchies. Remarquons, d'ailleurs, que croyance d'être le terme suprême de l'évolution a ét pour chaque forme, juste à une certaine heure ; il fut u heure où l'atome d'hydrogène avait raison de se croire plus haut état de l'être, une autre où le batracien ne trompait pas en adorant en lui le roi de la création. I encore, le Tout enveloppe d'amour cette croyance c chaque forme en son état de terme suprême et le cul qu'elle s'en confère (bien qu'en tout cela elle lui dérol un culte qui devrait n'aller qu'à lui), parce que ces sent ments sont éminemment propres à rendre plus inten l'application de cette forme à apparaître et à durer. Tout fois, cette croyance en son état de terme suprême m semble accompagnée, chez chaque forme, du sentiment qu cet état lui est acquis *pour toujours*, que le degré d'évolutic dont elle est le signe ne saurait être dépassé. Ceci m'amèn à parler d'une volonté des formes différente de celles qu j'ai marquées jusqu'ici.

21. *Volonté des formes de s'opposer à l'évolution. — Lutte d conservateurs et des progressistes. — Sentiments du Tout l'égard de cette lutte.*

J'ai dit que l'apparition de chaque nouvelle forme d'êt me faisait invoquer la présence, chez cette forme, d'u volonté de différer d'avec la précédente, puis de persist dans cette différence, de l'accentuer. Sous l'action de cet

rnière volonté, la nouvelle forme persiste donc dans sa ture. Or, elle y peut si bien persister qu'à un moment durée lui paraisse un suffisant garant de son existence qu'elle croie possible de cesser, ou du moins de relâ-er, son application à différer d'avec la précédente. Par-nue à ce point de sécurité, il se pourra qu'elle oublie talement le travail d'évolution du monde auquel elle oit son existence, ou du moins qu'elle estime que ce avail avait pour unique but de créer cette existence et 'ayant atteint ce but il n'a plus de raison d'être. (C'est qui se voit clairement chez la forme humaine, où cer-ines classes, ayant été portées au sommet de l'être par ce avail d'évolution, veulent qu'il soit maintenant ter-iné.) La nouvelle forme pourra même oublier ce travail point de vouloir qu'elle-même et toutes les autres rmes aient toujours existé et ne soient jamais sorties les nes des autres, en un mot de nier l'évolution. Mais rtout elle pourra l'oublier tellement que, lorsqu'au in d'elle certains éléments voudront différer d'avec elle ur créer une forme nouvelle (exactement comme elle-ême fit avec celle dont elle est sortie), elle s'insurgera ntre ces éléments, qui lui imposent que l'effort d'évolu-on du monde existe en dehors d'elle et de ses seuls térêts et qu'elle n'en était point le but suprême ; ainsi, ns ma pensée, la matière s'est insurgée contre cette ction d'elle qui voulut un jour être la vie ; la vie a availlé contre cette fraction d'elle qui voulut être la vie ganisée. Nous tenons là, chez les formes, des volontés opposition à la volonté d'évolution du monde. Ces lontés, n'étant évidemment point voulues par le Tout, nstituent cette fois, chez ces formes, des volontés libres. spirées à ces formes par leur désir d'exister pour leur mpte et par leur croyance d'être à elles-mêmes leur opre fin, elles expriment, par rapport au monde phéno-énal, une rébellion, une impiété, assez semblables à lles que ce monde exprime par rapport au divin ; elles

me semblent être ce que sont, chez les hommes, ce futurs libres dont le christianisme enseigne que les ange ne les connaissent point. Je n'ai pas besoin de dire que l monde n'a point d'amour pour elles et qu'il travaille à le combattre. On serait volontiers tenté de croire qu'elle s'évanouissent dès que la nouvelle forme, à laquelle elle s'opposent, a réussi à être et à leur signifier sa supériorité que leur histoire n'est que l'histoire de leurs colères et d leurs morts. La vérité est qu'elles ne désarment jamais, e il semble qu'avec le temps elles finissent toujours pa ramener à leur niveau la petite enclave qui, au sein d'elles avait su le dépasser. L'existence de ces volontés est une de grandes tristesses du monde.

(à suivre.)

JULIEN BENDA.

Ce matin j'ai deviné à travers les arbres les premiers ıyons de soleil ; j'ai bondi sur le chemin et j'ai salué astre jaune annonciateur du vent : je l'ai salué en levant : bras droit, et en disant : « Le voilà ! » Tout cela se fit n un instant et sans aucune arrière-pensée, les pensées iennent après le geste. Cette prière était la même à l'âge e pierre. A l'astre qui monte, offrir la forme humaine talée. Le soir, tout au contraire, se rassembler sur soi, iminuer la surface sensible, se mettre en boule. Je sais rès bien comment priaient ces hommes de l'âge de pierre, : matin et le soir. Je le sais. Ne suis-je pas l'un d'eux ? Qu'ai-je donc sur le corps que des peaux de bêtes ? Et u'y a-t-il d'autre que des pierres, des bêtes et des ommes ? Et l'arbre, toujours conquérant, l'arbre qui ien vite crèverait le toit, et descellerait le mur, si l'on ne ıisait jouer la scie et la hache. Toute cette banlieue, et es marchands de cravates qui courent à leur échope, cela ıe semble assez sauvage en somme. Il y a quelque chose ue j'admire plus que cette civilisation, c'est le sauvage ıgénieux qui la porte.

Si loin que l'on remonte, on trouve que le principal tait fait. Quand on veut avoir un lion vivant, on ıbrique un grand filet, on dispose un appât, on tire vivement et ensemble sur des cordes, et le lion est pris comme n moineau. Cette industrie est plus ancienne que l'histoire. L'homme eut toujours un chien, un chat, un cheval, un œuf. Le charmeur de serpents a le même âge que la flûte. L'immense fossé entre l'homme et la bête est comme éternel. Le génie humain est tout là, dans ce filet, dans cette ûte, dans cette prière du matin. Les autres industries ìtonnent : c'est qu'elles sont contre l'homme ; et l'homme e se laisse pas dresser comme le bœuf et l'éléphant, ni harmer comme le serpent ; et tout homme naît roi ; d'où es soucis du roi.

Je lisais hier une sorte de roman sur les choses de Russie, terroristes, attentats, révolutions. Et l'auteur me répétait : « Nous ne pouvons, nous autres occidentaux, comprendre ces hommes et ces femmes ; l'âme russe est impénétrable. » Le refrain m'importunait ; car j'étais russe ; j'étais fonctionnaire du tsar, et j'étais terroriste ; tous mes semblables et mes frères ; il n'y avait pas un seul de leurs gestes qui ne s'accordât avec ma propre structure. Et les jeunes filles russes ? Et leurs yeux énigmatiques ? Suppose-t-on que les jeunes filles d'ici sont toujours au bal ? Ou bien que nous avons inventé la dactylographe en même temps que la machine à écrire ? Notre sauvage compagne a des pensées royales ausssi. Mais beaucoup d'hommes sont aveugles à ce qu'ils voient tous les jours. Beaucoup ne savent reconnaître l'homme qu'au moment même où ils ne le reconnaissent plus. Pour moi je ne vois pas un menuisier avec sa planche sur l'épaule sans voir aussitôt le fantassin. Supposez un tsar ici, et toute la séquelle ; aussitôt s'ouvre une guerre secrète ; rois contre rois. Vous direz qu'il n'y a plus de tsar. Mais il y en a ; j'en connais, et qui règneraient par les mêmes moyens ; tous peut-être, d'aventure. La forme humaine a ses gestes tout prêts ; de tyrannie ou de révolte.

Au temps d'Horace, les habitants des villes ne pensaient qu'argent et prêts usuraires. Ils jouaient et perdaient souvent ; à leur compte ils perdaient toujours. Ils ne pouvaient comprendre qu'une promesse de travail, enfermée dans un signe d'or ou de papier, et sacrée aux yeux de tous, perdît sa valeur par l'entassement ; ils ne pouvaient comprendre, quoiqu'ils le sussent très bien par le fait, que mille journées de travail ne peuvent être réclamées aussi aisément qu'une, et qu'un million de journées ne se tirent point à la râclette, comme sur une table de jeu. C'est pourquoi les usuriers de ce temps-là étaient tristes et irrités, comme ils sont maintenant ; car leur bras ne s'est pas allongé seulement d'un centimètre, et ils n'ont que cinq doigts pour prendre. Forme humaine, temple des temples !

ALAIN

RÉFLEXIONS

es Partis en France.

Des partis en France, M. André Siegfried fait un *Tableau* ii était presque célèbre avant d'être écrit, puisque l'auteur professé avec grand succès à Genève et aux Etats-Unis. auteur des *Etats-Unis d'Aujourd'hui* nous rappelle sount un autre grand Normand, l'auteur de la *Démocratie Amérique*. Sainte-Beuve appelait Le Play un Bonald jeuni, M. Siegfried pourrait s'appeler un Tocqueville jeuni. M. de Tocqueville doit d'ailleurs rajeunir tous les ente ans environ : c'est un rythme français. Entre le comte de Tocqueville et M. Siegfried, il y avait eu nile Boutmy.

Les Français ont le droit et le devoir de faire leur profit *Tableau* de M. Siegfried. Mais il n'a pas été écrit princilement pour eux. Professé à l'étranger, il avait pour but faire comprendre au dehors les particularités, les singuités, les incohérences apparentes, le fond autochtone, assises morales de la vie politique française. Exact dans n fond, il appelle quelques compléments et quelques flexions.

*
* *

Comme Tocqueville, M. Siegfried traite tout le long de livre le problème de la démocratie. *De la Démocratie France* ferait pendant à la *Démocratie en Amérique*. Etre à uche, ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout accep-

ter la République en tant que régime, c'est accepter la démocratie en tant que droit, c'est-à-dire admettre que la volonté de la majorité, la décision du suffrage universel doivent inspirer toute la politique de la nation. Être de droite, c'est admettre comme droit le gouvernement des autorités sociales et l'intervention de l'Église dans les affaires de l'État.

Le sentiment démocratique est donc d'autant plus fort dans un pays qu'après les batailles électorales les vaincus acceptent plus franchement les décisions de la majorité, qu'une loi qui répond visiblement et durablement aux décisions de cette majorité devient plus vite indiscutée, que l'opposition porte davantage sur l'avenir et moins sur le passé. Or, selon M. Siegfried, en France le sentiment démocratique est loin de constituer encore un sentiment général, une atmosphère commune de la vie politique, ainsi qu'aux États-Unis et en Suisse. « La clé du système politique français » est que « chez nous l'esprit contre-révolutionnaire (soit l'esprit opposé aux idées et aux conquêtes de la Révolution française) se reforme constamment, sous des formes chaque fois nouvelles, par une sorte de cristallisation. Alors que, sur sa gauche, marxisme et communisme, qu'elle n'aime pas, la menacent déjà depuis longtemps, notre démocratie en est encore à se défendre, sur sa droite, contre un ancien régime, constamment rajeuni ou camouflé, qui ne désarme pas. Comment faire comprendre cela aux pays chez lesquels la réaction n'existe pas, comme aux États-Unis, ou chez lesquels, comme en Angleterre, la hiérarchie est acceptée, que dis-je ? naïvement vénérée du peuple lui-même ? Le malheur de l'esprit français est ici de concevoir, de poser trop clairement le problème ; à propos de l'incident le plus trivial, c'est tout le principe du système qui risque, chaque fois, d'être remis en cause. »

Ainsi la France, au contraire des États-Unis, est un pays où la réaction existe. Pour le provincial, pour l'homme

qui vote, rien de plus clair que ce mot : la réaction ! Bien que son livre, réduit à l'essentiel, reste un peu général et abstrait, qu'on y trouve très peu de noms propres, j'imagine que M. Siegfried le professant en Amérique, a dû consacrer une ou deux conférences à préciser ce mot de réaction.

« Dans la mesure où la société est hiérarchie, organisation, dit-il, elle tend à échapper à l'esprit de 1789 pour se rallier à d'autres idéals. » La réaction, dans sa forme la plus générale, serait une manière de syndicat et d'association spontanée entre les hiérarchies, c'est-à-dire, d'après M. Siegfried, entre l'Eglise, la noblesse, et enfin « la bourgeoisie, surtout la haute bourgeoisie, devenue à son tour l'une des autorités sociales. »

Il est cependant remarquable que la plus grande bataille de l'histoire de la Troisième République entre la Révolution et la réaction, l'affaire Dreyfus, n'ait été livrée au nom d'aucune de ces trois hiérarchies. Aucune n'a eu assez de force pour hasarder sur le terrain politique son grand enjeu. La bataille a été engagée autour d'une hiérarchie plus proche du peuple, plus mêlée à la vie de tous : l'armée. Je ne sais si M. Siegfried range le procès Dreyfus dans l'ordre de l' « incident trivial. » En tout cas il semble avoir été choisi par un génie immanent, extraordinairement artiste et intelligent, de la vie politique française. On ne peut comparer ici l'affaire du procès de 1894 qu'à la naissance de la guerre de 1914, et par le hasard précaire de la cause efficiente et par les conséquences incalculables qui, multipliées en avalanche, ont été réveiller les Mères, les sommer de dire le destin. Dans notre grande guerre politique, il y eut encore moins de neutres que dans la guerre européenne. Ce fut le moment du pari de Pascal : on était engagé, et point libre de ne pas parier.

Eglise, noblesse, grosse bourgeoisie, si elles avaient seules joué leur partie, et pour une cause qui leur fût propre, étaient vaincues d'avance. L'Eglise ? Pendant plus de trente ans, de 1871 à la Séparation, être républicain tout

court d'être ne pas vouloir du gouvernement des curés. La noblesse ? politiquement elle ne compte plus. La haute bourgeoisie ? elle était alors, en partie, à gauche. La passion populaire qui régna dans l'affaire Dreyfus ne se comprendrait pas, sans le service militaire obligatoire, la loi égalitaire de 1889, la nécessité pour tout Français d'être en contact avec la hiérarchie militaire, la mauvaise humeur avec laquelle cette nécessité est supportée. Le Français met son point d'honneur à être de la classe. « Je suis de la classe ! » est une expression relativement récente, mais vous en trouvez toute l'essence dans un dialogue de Paul-Louis Courier entre un officier noble et son ordonnance : « Viens avec moi, François, et allons assommer ce Benjamin Constant ! » L'ordonnance répond en homme qui est de la classe. L'homme de la classe est l'homme à qui on ne la fait pas.

Comme d'autre part le Français a le sang militaire, que la fibre nationale est solide, que l'école primaire a été fondée jusqu'à la fin du XIX[e] siècle sur une mystique patriotique, le déclin de la hiérarchie militaire se comprendrait mal sans des défaillances positives et précises, sans un ordre de causes particulières plus importantes que les causes générales. Deux fois dans l'histoire de la République le parti de la résistance a misé sur le talon et la plume d'autruche. La première fois avec Boulanger, dont la faiblesse et la nullité dépassèrent tous les espoirs de ses adversaires. La seconde fois au temps de l'affaire Dreyfus, où la justice militaire reçut un coup dont elle ne se releva pas.

La hiérarchie militaire fut même éliminée des valeurs civiles et politiques à un degré singulier. À la veille de la guerre, Jaurès pensait encore que la République s'abîmerait aussi bien dans la victoire que dans la défaite. Que le général qui rendrait à la France l'Alsace et la Lorraine devînt dictateur, pendant quarante ans personne n'en douta, ni à gauche ceux qui le redoutaient, ni à droite ceux qui l'espéraient. En mettant ici sur le papier et en numérotant ces

causes qui interdisaient cette ambition à nos généraux de 1919, même si ces hommes modestes eussent eu la moindre envie de jouer au Bernadotte ou au Bonaparte (ou au Boulanger !) on ferait un bon tableau d'histoire politique française. Les dernières années de Foch, frère d'un Jésuite, furent d'un grand citoyen d'une République, bien plus que celles du radical Clemenceau. Le seul boulangisme qu'on put imaginer après la guerre, fut celui du ministre de la Guerre, Clemenceau. « Qu'il se fasse consul ! » disait l'impératrice Eugénie. Et lui : « Je n'aurais pas été Président de la République pour inaugurer des expositions d'horticulture ! » Mon Dieu ! il les eût inaugurées comme les autres, en écrasant les bégonias il est vrai, plutôt qu'en souriant aux chrysanthèmes. Et il fût parti dans un plus grand style que M. Millerand, son message de démission eût été une belle page littéraire, peut-être, mieux encore, un beau mot. Démission, tout de même, et Waterloo !

Voilà donc (je ne le signale que parce que M. Siegfried l'a négligé) un trait important acquis peu à peu à l'histoire de la République et à la physionomie de la France républicaine : la hiérarchie militaire remise peu à peu, et par une suite de crises, définitivement, à une place subalterne, comme la hiérarchie ecclésiastique ou la hiérarchie nobiliaire. Par là, la France a rejoint le type de démocratie naturelle et intégrale des Etats-Unis et de la Suisse. Le contraire de l'Allemagne de Hindenburg. Mais d'autre part la France reste par position un Etat obligé à une grande tension et à une puissante organisation militaire. La citadelle qui a remplacé Verdun, c'est toujours Metz, ce n'est pas encore Genève. L'aisance avec laquelle la République française a pu réaliser sur un point l'idéal de la République de Platon, posséder en 1914 des cadres militaires redoutables à l'ennemi, mais sans action politique à l'intérieur, témoigne de cette souplesse et de cette mesure que M. Siegfried repère aujourd'hui dans notre vie politique et sociale.

*
* *

Les rapports de la démocratie avec ce qu'on appelait il y a trente ans le sabre ressemblent d'ailleurs aux rapports de la démocratie avec ce qu'on nommait le goupillon. Et ici M. Siegfried fait des remarques que nous aurions pu transporter telles quelles dans les réflexions qui précèdent, en remplaçant clérical par militaire : « Pour être d'esprit laïque, dit-il, ou même anticlérical, on ne sera pas nécessairement anti-religieux. Dans ce pays où la République est en délicatesse chronique avec l'Eglise, n'oublions pas que les catholiques, nominalement, c'est tout le monde ; il faut donc bien que, chez la grande majorité des citoyens, la dissociation du politique et du religieux s'opère sans trop de difficultés. C'est une sorte de débrayage, que le Français effectue, à vrai dire, avec une merveilleuse aisance. La coexistence de l'Eglise et de la République serait impossible sans cette liberté intellectuelle, qui comporte un peu de scepticisme, de la finesse, et, derrière soi, beaucoup de civilisation. » La séparation de l'Eglise et de l'Etat est une réforme qui a réussi à un point tel que ni l'Eglise ni l'Etat n'éprouvent le besoin de revenir à un Concordat. Elle a réussi en même temps, et du même fonds de scepticisme, de finesse, de civilisation que la séparation du civique et du militaire. M. Siegfried cite une lettre d'un de ses amis alsaciens qui lui explique que ce régime si accordé avec la France d'aujourd'hui, serait presque impossible en Alsace. Je crois bien ! Ce sont ces belles, fécondes et humaines différences que supporte avec impatience l'œil triste d'un jacobin.

Cependant, il ne me semble pas que M. Siegfried ait donné, en matière politique, une place assez large aux partis religieux. Je trouve même dans son livre une lacune qui m'éberlue, et qui m'a rappelé un souvenir. Un jour, à la conférence d'Aulard, un de nos camarades avait fait une

leçon sur la Congrégation, — l'association religieuse et politique qui a joué un rôle sous la Restauration. Aulard la critiqua, et une de ses observations fut celle-ci : « Pourquoi n'avez-vous pas recherché les faits analogues dans les autres régimes du XIXe siècle ? Pourquoi, par exemple n'avez-vous pas parlé de la franc-maçonnerie ? Cette lacune m'a étonné. » L'étudiant fut encore bien plus étonné. Il s'imaginait que nommer la franc-maçonnerie devant un républicain militant comme Aulard, surtout la comparer avec une institution cléricale, suffisait pour lui fermer l'agrégation et poser jusqu'à la fin de ses jours dans sur son visage le masque infamant d'un suppôt de la réaction, sinon de l'Inquisition. Il faut noter qu'Aulard, d'une liberté d'esprit parfaite dans son enseignement, dont ses élèves gardent le meilleur souvenir, devenait tendancieux dans ses ouvrages et franchement sectaire dans les journaux. Retenons la leçon du professeur plutôt que l'exemple du sectaire, et demandons candidement à M. Siegfried pourquoi, dans un tableau des partis politiques en France sous la troisième République, il n'a pas dit un mot de la franc-maçonnerie ?

On ne peut pas faire (et M. Siegfried n'a pas fait) un tableau des partis en France sans se placer au moins dans l'atmosphère d'une histoire des partis ; or, dans l'histoire des partis, dans la formation des cadres, la maçonnerie a joué un rôle considérable, elle a été le cadre des cadres, et son déclin relatif est lié aujourd'hui à la crise du parti radical, à l'indigence et à l'inefficace de la mystique radicale.

Par exemple : M. Siegfried, qui a écrit son livre surtout pour les étrangers, attire avec raison leur regard sur les noms des rues des villes françaises où ils voyagent. Il y a des pays, comme la Bactriane grecque, dont on ne peut guère faire l'histoire qu'avec les monnaies de ses rois. Pareillement, on referait l'histoire politique et morale de telle sous-préfecture avec des plaques de rue. L'étranger qui arrive et qui voit devant l'église le nom de Place Émile

Zola, derrière l'église celui de Place du Chevalier de la Barre, reconnaît qu'il est entré en pays radical-socialiste. Dans ma petite ville, dès que le ministre Combes eut déposé le projet de loi sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, la rue du Concordat devint la rue des Droits de l'Homme, la rue Saint-Philibert la rue J.-J. Rousseau, la place du Cloître la place du Chevalier de la Barre. Il est vrai que nous avons gardé la rue Fénelon : l'auteur de la *Lettre à Louis XIV*, dont J.-J. avait dit : « J'aurais voulu être son valet de chambre, » méritait bien cela. Quant à Bossuet, dans notre capitale provinciale, dans sa ville natale en outre, son compte fut bon ! Les socialistes de Dijon, parvenus à l'Hôtel de Ville, descendirent la plaque cléricale de la vieille place Bossuet et la remplacèrent par une *Place Emile Zola*. Le pharmacien établi sur ladite place en profita même pour lancer un *Dépuratif Emile Zola*. Mais les socialistes, ayant mis à mal les deniers municipaux, furent remplacés, quelques années après, par les modérés. Ceux-ci rendirent sa plaque à Bossuet ; le *Discours sur l'Histoire Universelle*, momentanément évincé par l'*Assommoir*, revint à l'honneur. Chez le pharmacien, le nom du dépuratif Emile Zola restait en l'air, plutôt irrévérencieux désormais pour le père de la Mouquette. Le pratique industriel le remplaça donc, lui aussi, par celui de dépuratif Bossuet. Aux dames qui vont lui demander le purgatif de l'abbé Soury, je l'imagine qui répond : « Prenez plutôt du Bossuet ! — Il est meilleur ? — Voyons, un évêque !... Regardez son monument ! » (Il est en face).

L'histoire de la troisième République, de sa politique intérieure et extérieure, est ainsi écrite sur les plaques de nos rues. M. Siegfried le fait remarquer. Mais il eût été intéressant de faire remarquer aussi qu'il s'agit là d'une manœuvre de cadres, et non de troupes. Quand eut lieu chez nous le grand charassement des plaques, comme dit Guignol, les instructions pour le choix des nouvelles appellations avaient été envoyées par la rue Cadet. Le vénérable

e la Loge de chaque pays possédait une liste de noms loines, de saints triangulaires, comme le secrétaire de la airie détient une liste de prénoms autorisés dans l'état-vil des nouveau-nés. Et de la loge, la liste ne faisait qu'un ond au conseil municipal. Pour l'archéologue et l'épigra-iste de l'an 3000, la Troisième République ce seront ces laques, comme pour nous aujourd'hui la Restauration ce ont les croix de mission qu'on trouve encore par centaines ans les campagnes. Notre vieux maître Aulard n'avait pas ort : l'origine paraît bien du même cru, ce vin blanc et ce in rouge ont mûri sur nos mêmes coteaux.

Bien entendu, prenez comme une histoire symbolique ces ffaires de plaques, auxquelles il ne convient d'accorder u'un intérêt municipal. Mais voilà pour l'étranger un xemple d'un trait pittoresque de la terre de France, qui ne résenterait pas sur tout le territoire cet ensemble et cette gne régulière si l'on ne remontait au rôle centralisateur t organisateur que tint dans la République la maçonnerie. écemment, quand l'école unique a fait son apparition ans la politique pratique et au Parlement, la question ait depuis plusieurs années à l'étude dans les loges. t le fait n'est pas spécial à la République radicale. Il n était ainsi, et plus encore peut-être, car le pouvoir olitique était plus fort, au temps de la République oppor-uniste. M. Siegfried éprouve une sorte de surprise evant la précision, l'ampleur, l'esprit organisateur qui ont résidé à la création de l'empire colonial français par la épublique, alors que le pays s'en désintéressait et que électeur y était hostile. Or précisément les cadres maçon-iques ont été là pour soutenir ces entreprises. Pour en rofiter aussi, car les grandes concessions se sont données, un certain moment, m'a-t-on dit (et cet on dit me paraît ssez vraisemblable), dans des loges de « grosses légu-nes », d'« huiles », à cotisations extrêmement élevées. eux-ci d'un côté, d'autre part le sang militaire, et des offi-iers qui marchaient pour la gloire : avec du pur et de

l'impur, c'est-à-dire en somme avec de l'humain, le second empire colonial de l'Europe a été fondé.

*
* *

Il y aurait un autre point à examiner dans le *Tableau* de M. Siegfried. Au glissement de la masse électorale vers la gauche, au « Toujours à gauche, mais pas plus loin ! » du Français moyen, M. Siegfried, observateur détaché et compréhensif, paraît voir ce même caractère de nécessité, de loi naturelle française, que Tocqueville reconnaissait dans la marche des Etats vers la démocratie. Comme dans le livre mélancolique de Tocqueville, on discerne dans le livre allègre de M. Siegfried l'attitude du savant, ou même du touriste, devant le front du glacier qui descend. La France, dit-il à peu près, est un pays où le cœur est à gauche, le portefeuille à droite. J'ai écrit autrefois tout un volume sur ce thème. Le livre de M. Siegfried nous conduit à chercher plus de précision dans notre analyse de ces mouvements compensés. Ce sera pour une autre fois.

ALBERT THIBAUDET

MALRAUX, L'HOMME NOUVEAU

Malraux est apparu depuis deux ans dans l'horizon
ıropéen. Qu'il ait été connu ou estimé, dès le premier
ıoment, en Allemagne et en Russie aussi bien qu'en
rance, c'est un exemple de plus de l'élargissement de
outes les audiences, c'est surtout une preuve que l'hu-
ıain déborde les frontières.

Pour les écrivains, il y a deux sortes d'internationales :
internationale du pittoresque, et l'internationale de l'hu-
ıain. Il y a des écrivains qui intéressent divers publics à
ıuse de ce qu'il y a de spécifique en eux ou dans ce qu'ils
udient — pays, race ou classe — ; il y en a d'autres qui
assionnent tous les hommes parce qu'ils s'attaquent dans
homme à l'essentiel.

Il y a du pittoresque dans Malraux : révolution chi-
oise, forêt indo-chinoise ; il y a peut-être aussi un trait
écifique français ou occidental. Mais il y a surtout de
humain.

Malraux, homme nouveau, pose l'homme nouveau.
'homme éternel, dans une de ses époques. L'homme
evant ses problèmes constants : l'action, le sexe, la
ıort, rajeunis par une nouvelle saison. Dans chaque
énération, il y a quelques hommes de cette espèce qui
ont aux questions foncières par les chemins les plus
rects et les plus courts. Les oisifs discutent s'ils sont
omantiques ou classiques, s'ils sont romanciers ou s'ils ne
sont pas, s'ils écrivent ou non selon les règles. Mais les
cteurs qui ont faim, sans tergiverser, se jettent sur
ıx.

Ces hommes-là s'expriment avec les moyens qu'ils ont

sous la main. Peu importent ces moyens. La méthode dont ils usent pour se servir de ces moyens est toujours la même : une méthode brutale et astucieuse. Plus brutale qu'astucieuse.

Les défauts de Malraux me font sentir en lui l'homme brut, tout occupé des plus élémentaires et des plus grosses difficultés, c'est un écrivain né — avec le sens du style, avec la griffe — et pourtant il a un énorme défaut, sa concision qui tourne à l'obscur ; c'est un romancier, et pourtant il n'a montré que certaines ressources du romancier — de façon complète et admirable d'ailleurs — celles du conteur : ses romans sont des récits rapides, entraînants, envoûtants, mais ils sont étroits et unilinéaires. Mais dans le fait que de cette situation actuelle Malraux n'est pas le maître, je vois la garantie qu'il est un homme, que chez lui la fonction d'écrivain est subordonnée à son souci d'être avant tout un homme.

La vie est courte et on a beaucoup à faire. Pour devenir un écrivain impeccable selon la tradition, il faut aujourd'hui des années d'études. Cette *langue morte*, la langue française, exige pour être ressaisie dans sa maturité passée une patience de philologue et pour être un romancier complet comme il en fut au XIXe siècle en Angleterre, en France et en Russie, il faut attendre, recueillir une longue expérience de la vie et de l'art.

Mais il y a quelque chose de bien plus urgent à connaître que l'art de composer un livre ou même l'art de composer une phrase, c'est la vie. Car enfin, on ne vit pas pour écrire, et on n'écrit que parce qu'il est nécessaire d'écrire pour vivre.

Certes on ne peut comprendre et dominer la vie que si l'on dispose d'une langue solide, d'une syntaxe méditée, condition d'une pensée ferme. Mais néanmoins il faut d'abord vivre.

Les nécessités élémentaires sont là pour nous y obliger et, Dieu merci, il y a des hommes qui ne peuvent ni r

eulent se dérober à ces nécessités : la faim, la soif, la upidité, le désir, l'ambition.

Malraux cherche et trouve son équilibre entre le fait u'il est un homme et le fait qu'il est un écrivain. Si pour e moment — et Dieu sait qu'il est récompensé de ce ardi sacrifice dans le moment même, dans l'œuvre même e ce moment — s'il sacrifie beaucoup de sa perfection 'écrivain à sa vivacité d'homme, inversement il se dérobe de trop complets et trop absorbants accomplissements dans e domaine où il est le plus facile de faire éclater cette ivacité, dans le domaine de l'action extérieure, dans le omaine des aventures et des exploits.

Malraux s'est jeté dans le mouvement, ce mouvement ui est fait de la pensée et de l'action conjuguées. Mais, dès es premiers contacts, quelque chose en lui a réagi, s'est éfendu, s'est dérobé. Il a cherché et trouvé son lieu entre ette action extérieure qu'on appelle tout court l'action, t cette action intérieure qu'on appelle la pensée. Ainsi 'assurait en lui un destin qui est celui d'un artiste, mais on pas celui de tous les artistes. Les patrons qu'il peut nvoquer forment un groupe peu nombreux et singulier.

Il a traversé la spéculation philosophique et historique, Asie, la Révolution. Il rôdera toujours dans ces diverses rovinces pour y renouveler son butin ; mais il ne fixera on lieu dans aucune d'entre elles. Politique ? Archéo- ogue ? Homme d'affaires ? C'est trop ou pas assez pour n homme. Ecrivain ? Encore trop ou pas assez.

Difficile et dangereuse position. Songez à Diderot, à onstant, à Stendhal, à Conrad. En voilà quelques-uns ui, comme je l'imagine de Malraux, n'ont jamais voulu u n'ont voulu que tard, passée toute la jeunesse, se ésigner, s'abandonner sans retour à la discipline d'une eule attitude, d'un seul métier. Ils ont gardé leur curio- té éveillée ; ils n'ont pas craint de rester ouvert à des sol- citations diverses

Certes ils auront peut-être passé le plus clair de leur vie

dans leur cabinet — tout comme les autres — mais, à la différence des autres, ils ont toujours voulu se maintenir dans un état d'éveil, de disponibilité.

Aussi l'œuvre de chacun de ceux-là, dans ses parties de confession directe ou de fiction confessionnelle (*Neveu de Rameau*, *les Confessions*, *le Cahier Rouge* et *Adolphe*, *le Rouge et le Noir*), montre une vertu de direct et d'immédiat qu'on ne trouve pas ailleurs, une vertu d'humanité pratique qui est irremplaçable.

Certes ils n'ont été complètement que des écrivains. Si l'on prend un écrivain au pied de la lettre dans ses ébauches d'action, on trouvera matière à moquerie et à mépris, mais on le méconnaîtra. Les amorces que lance dans l'action un écrivain ne s'épanouissent jamais en exploits admirables (Stendhal, émule des grands administrateurs de l'Empire, après Stendhal dragon ! — Chateaubriand, voyageur et rival de M. de Villèle ! — B. Constant en 1815 ! etc...) mais ce sont pourtant les garanties de son humanité.

Je ne sais pas ce que Malraux a fait en Asie. Je ne sais pas quelle action a été la sienne là-bas, mais je sais qu'il y a tâté de diverses choses. De là une méditation palpitante — ces trois livres, où de l'un à l'autre l'intellectuel s'écorche et se dépouille et devient peu à peu homme nu, homme en chair et en os.

Le premier : *Tentation de l'Occident* était un essai, un essai de jeunesse, de la jeunesse la plus brillante et la mieux douée. Mais trop de complaisance y empêchait la décision. On y sentait des influences enveloppées dans un style travaillé, trop prudent pour être efficace. (Il y a eu chez Malraux un esthète de la vingtième année qui n'est pas encore tout à fait mort : témoin *Royaume Farfelu*, recueil de poèmes en proses qui sentent l'opium littéraire).

Ensuite les *Conquérants*, premier né issu de l'union de la pensée et de l'action. Les *Conquérants*, d'un seul coup, ont imposé Malraux.

Un roman solide, posé sur une base sûre, mais étroite, onstruit en hauteur. Compact, avec des trous. Ferme à i base, oscillant à son faîte.

Cette année, Malraux vient de publier son deuxième oman.

(Mais attention, cette publication laisse naître un ıalentendu. Il ne faudrait pas juger ce roman en lui-ıême, puisqu'il n'est que le prologue d'un cycle, les *Puis-ınces du Désert*, qui en comportera deux ou trois autres. n sorte que tout ce qu'on a envie d'en dire risque de evenir caduc. Mais, tant pis, des critiques prématurées euvent au moins souligner d'avance ce qu'il y aura de écessaire dans les livres suivants et que l'auteur n'a point oulu nous donner tout d'un coup).

La *Voie Royale* ne nous montre pas un autre thème ni un utre procédé que *les Conquérants*. Mais une main qui était montrée ferme dès l'abord, se montre encore plus erme. Le récit qui traite une matière plus étroite, il est rai — une aventure isolée contre la nature, au lieu d'une venture emmêlée à une foule — la traite avec plus de force t de précision encore. Deux ou trois grandes scènes se égagent, avec des traits puissants, inoubliables.

Quant au style, il est plus violent et plus cassant que mais. Si la conception de l'ensemble du livre et de chaque age témoigne d'une netteté de conception et de dessin ncore plus mordante, chaque phrase, bien que plus forte-ıent emboutie à la précédente et à la suivante, est encore n éclat. Malraux ne va pas vers un but, d'une phrase à autre ; chaque phrase capte tout son élan et le résout ıomentanément. Chaque phrase est un morceau de métal ue la concision a rendu horriblement tranchant, mais qui ouvent frappe et déchire l'esprit du lecteur sans le percu-er au point décisif.

Telle pensée, tel style. Malraux a une expérience et une ensée. Cette expérience et cette pensée se cherchent cons-mment, elles veulent s'atteindre, elles se serrent de

plus en plus près. La pensée de Malraux est fiévreuse, violente, obscure ; mais son expérience est claire et ordonnée. On pourrait dire que ses deux romans sont obscurs — comme son essai : la *Tentation de l'Occident*, l'est d'une autre manière, plus subtile — si ces romans n'étaient fondés sur la base solide et nette de son expérience. Par là-dessus, sa pensée peut s'agiter, pétarader, faire des éclairs et de la fumée : reste la base, un récit qui retrace des faits.

Malraux, comme la plupart des Français, n'a point d'invention. Mais son imagination s'anime sur les faits. On a le sentiment qu'il ne peut guère s'écarter de faits qu'il a connus. Les péripéties de ses livres ont ce caractère fruste qui ne trompe pas, qui témoigne d'un transfert direct de la réalité dans le récit. Mais à travers une série brève et rapide d'événements, l'art de Malraux est de faire saillir avec un relief saisissant les postulats de son tempérament intellectuel. Une seule ligne d'événements et, foulant cette ligne, un seul personnage, un héros. Ce héros, ce n'est pas Malraux, c'est la figuration mythique de son moi. Plus sublime et plus concret que lui. Malraux tient là la faculté capitale du poète et du romancier. Il pose un héros. Sondez votre mémoire, vous y trouverez les plus grands, flanqués de leurs héros : Byron et Manfred, Stendhal et Julien Sorel, Balzac et Rastignac, Dostoïewski et Stavroguine, etc...

Malraux a posé Garine, il vient de poser Perken. Le procédé de Malraux est unilinéaire, mais il est profond.

Mais est-il si unilinéaire ? Ne cessera-t-il pas de l'être ? N'y a-t-il pas un certain nombre de personnages secondaires qui tendent à s'opposer au héros ou à multiplier ses aspects.

Dans les *Conquérants*, en face de Garine, il y a Tcheng-Daï, et il y a aussi Hong ; dans la *Voie Royale*, à côté de Perken, il y a Claude qui vivra dans les romans suivants et il y a Grabot. Je ne crois pas néanmoins que Malraux

fasse des romans à action complexe, fournis de plusieurs personnalités égales.

Le propre de son génie est de faire sentir d'abord la puissance d'absorption d'un moi solitaire — il aura toujours un protagoniste écrasant — et ensuite la durée de ce moi en action.

Et même, sur ce deuxième point, on ne fait que pressentir qu'il en sera ainsi dans le cycle des *Puissances du Désert* (pour le personnage de Claude), mais pour le moment, Malraux ne nous donne pas encore cette durée. Son récit qui n'est pas exempt d'impatience, prend son héros au moment où, dans la suite de ses jours, va s'épanouir la conséquence de longs efforts auxquels il ne fait qu'une allusion sommairement rétrospective.

Mais nul doute que Malraux, de ce côté-là, ne s'épanouisse au-delà de ce point d'arrêt qui n'est que momentané.

Il ne peut pas s'en tenir à son procédé actuel, qui est de nous montrer un héros, toujours seul, débouchant d'un couloir obscur, sur un but fulgurant. Il n'y a pas là de progression. Il n'y a pas de conflit entre ce moi et d'autres moi. Pour le moment, l'univers de Malraux est l'univers d'un solitaire chez qui une trop prompte aventure sépare seule l'immobilité de la mort. Il montre le moi, seul, en lutte contre la nature, contre la foule, contre une masse d'ennemis, « contre Dieu », doit-il dire, mais non pas contre d'autres moi. Est-ce humain ?

Certes, il n'y a pas que le roman-drame, le roman à action complexe, où s'affrontent deux ou plusieurs moi égaux. Mais une chose est indispensable : le conflit. Ce conflit peut n'être pas extériorisé, il peut rester intérieur. Mais alors, il doit se manifester dans la durée : le héros découvre successivement les éléments d'une contradiction intime. En tous cas, il faut que nous ayons un conflit, celui-ci ou celui-là. Le *Rouge et le Noir* ou les *Karamazov.*

DRIEU LA ROCHELLE

NOTES

Pierre Lasserre

Pierre Lasserre meurt trop tôt, avant d'avoir assuré l'unité de son œuvre. Il avait bien essayé, l'an passé, en publiant des morceaux choisis, de montrer la continuité de sa pensée depuis trente ans, mais il avait dû laisser de côté des blocs entiers qui eussent trop débordé.

Pierre Lasserre offrait cette contradiction d'être à la fois un impulsif et un scrupuleux. Impulsif, il allait jusqu'à l'extrême de la pensée. Scrupuleux, il revenait sur elle pour la nuancer et l'équilibrer. De sorte que presque jamais n'est valable le premier état de sa pensée sur quelque sujet que ce soit, mais que le second état de cette pensée (sur tous les points où il a eu le temps de revenir) offre une plénitude extraordinaire, le penseur en ayant fait le tour, s'étant porté d'un extrême à l'autre.

C'est ce qui s'est passé au sujet du romantisme, ce qui s'est passé au sujet de Renan. Comme je reprochais à Pierre Lasserre, il y a deux mois, ce qu'il avait écrit sur Proust, il me répondit qu'il « l'abandonnait » et qu'il « écrirait aujourd'hui tout autrement ».

Mais il faudra du temps avant que Pierre Lasserre apparaisse comme le libéral qu'il était essentiellement. Les rectifications qu'il a apportées à sa critique du romantisme n'ont pas encore porté leurs fruits, si le grand « Renan » qu'il n'aura pu achever efface déjà son anti-Renan d'avant-guerre.

On aimerait que Pierre Lasserre laissât un journal intime ou des mémoires. D'abord parce que c'était un grand vivant et que sa critique appliquée à des œuvres de philosophie ou de littérature ne lui donnait pas l'occasion de s'exprimer tout entier.

suite parce que son évolution intellectuelle et morale est résentative d'une époque. Ce Béarnais avait été, vers vingt-q ans, littéralement révélé à lui-même par la philosophie, la musique, par l'idéologie allemandes et c'est pour se libé- de ce sortilège qu'il opta si violemment alors pour le natio-isme. Il aimait rappeler qu'à ses débuts le mouvement *lction Française* fut un mouvement « d'intellectuels pauvres ». sottises que la guerre provoqua contre le germanisme rame-ent Lasserre aux admirations de sa jeunesse. Il n'aimait pas iser avec tout le monde, il aimait penser seul et, s'il fallait, itre tout le monde.

Son œuvre, extrêmement variée, est riche en points de vue sonnels. On trouve toujours profit à la consulter quel que : le sujet abordé. Mais l'essentiel s'en divise en deux grands sants opposés, reliés par une ligne de faîte peu solide, et il n'a malheureusement pas eu le temps de consolider, le sant romantique et le versant renanien.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE ROMAN

HISTOIRES DE TABUSSE, par *André Chamson* (Hori-s de France).

I. André Chamson réunit des qualités qui rarement font bon iage. D'un côté, c'est un essayiste philosophe de l'histoire, aime ordonner ses observations à des idées générales ; d'un e côté c'est un conteur, qui a l'air de conter pour le plaisir onter, et dont les récits sont pleins d'allant et de saveur. Il ouve que ses contes viennent à point confirmer ses théo-, mais ils n'en constituent pas à proprement parler des illus-ons, ayant leur vie et leurs exigences poétiques tout à fait à . Rien ne ressemble moins à une œuvre à thèse que les *mes de la Route, Le Crime des Justes* ou *Tabusse* ; et pourtant ouvrages nous rendent sensibles les idées émises dans *omme contre l'Histoire* ou dans *La Révolution de Dix-Neuf.* t à peine si, de temps en temps, un vocable abstrait de per-ion difficile, et qui étonne au milieu d'un texte concret, t nous rappeler que l'animateur est un théoricien.

J'imagine que M. Chamson joue naturellement sur ces de
registres. Fils de la terre, et d'une Terre nettement caractérisé
sa mémoire et sa façon de sentir font renaître aisément l
tableaux vifs et forts de la campagne et de la route. Mais c
homme de la terre est un chartiste ; éprouvant, comme no
tous aujourd'hui, le besoin de se comprendre et de se justifie
sa pensée revêt naturellement une forme historique. La v
campagnarde lui suggère ce rapport du particulier à l'univer
si sensible aux champs. Il se sent à la fois tout à fait « local »
plns encore que régional — et en même temps son expérien
lui paraît rejoindre tous les points du temps historique. J'at
che, pour ma part, beaucoup d'importance à ces vues. Da
une époque où, afin de faire figure d'homme universel, il se
ble qu'il faille abandonner les valeurs nationales, M. Chams
a le courage de les cultiver, de renouveler complètement
vieille idéologie de la terre et des morts, et de tirer du fo
lore des puissances de rajeunissement et d'idéalisme. Il occu
une place à part dans les lettres contemporaines, et il mér
d'être écouté avec attention et respect.

Les *Histoires de Tabusse* sont d'une sonorité différente de ce
des *Hommes de la Route*, mais le métal est le même. Tabusse
le géant terrible et maladroit, enfantin et sage, qui occu
dans la mythologie des villages, une place entre l'idiot et
tombeur de filles. Quand je dis mythologie, je n'entends pa
que Tabusse n'existe pas, mais seulement que lorsqu'un vill
n'a pas de Tabusse, un Tabusse y est toujours possible
attendu. C'est l'occasion pour M. Chamson d'écrire plusie
morceaux brillants, où il y a de l'humour et de la vraie poés
je signalerai entre autres la nuit où Tabusse manque d'
dévoré par ses chiens, et l'épisode de Tabusse avec son dépu
Ce dernier chapitre me fait souhaiter de voir M. Cham
nous donner quelques croquis de la vie politique.

Lorsque je songe à ce rapport, mieux à cette identité du p
ticulier et de l'éternel, de l'éternel historique, qui semble
former la religion de M. Chamson, tout en lui donnant rai
je me demande si cette croyance ne fournit pas le moyen
retrouver trop facilement — je veux dire un peu artificie
ment — notre équilibre menacé. Sans doute, dans un
campagnard bien choisi vous rejoindrez à tout moment, à

:rs les coutumes et les sentiments, une sorte d'éternité histori-ıe ; mais que deviennent ces coutumes et ces sentiments dans nterprétation nationale que la politique en donne automatiıement ? Qu'y a-t-il de commun entre la politique radicale et radicalisme d'un paysan de l'Aigoual ? Et par là, qu'y a-t-il : commun entre le patriotisme et le sentiment de continuité storique dont M. Chamson se sent animé lorsqu'il reprend ontact avec sa terre ? Le passage de l'un à l'autre n'implique-il pas une duperie laquelle, si elle était vraie, justifierait ınarchie et le pessimisme que M. Chamson veut avoir sur-ontés ? Ce ne sont que questions, mais j'aimerais fort que . Chamson y répondît quelque jour.

RAMON FERNANDEZ

* * *

REGAIN, par *Jean Giono* (Grasset).

On n'imagine pas Alain-Fournier refaisant trois fois le *rand Meaulnes*, sur des affabulations analogues. Le danger qui ıette présentement M. Jean Giono, bien qu'il semble de taille l'éviter, est de recommencer toute sa vie le même livre. *egain* qu'il publie aujourd'hui présente exactement le même osage d'éléments identiques que *Colline*, il y a deux ans, et *n de Baumugnes* l'année passée : un cadre paysan fourni par s Basses-Alpes, un vigoureux réalisme d'expression tantôt rique, tantôt patoisante, se haussant jusqu'à une sorte de ıagie tellurique, — en quoi réside l'apport le plus personnel : M. Giono — et réussissant à halluciner le lecteur, voilà : qu'on y trouve, comme dans les deux ouvrages précédents.

Comment exprimer à M. Giono le sentiment que donne son ernier livre ? Peut-être en disant qu'on ne le lit pas avec la ıême bonne conscience que les deux autres. Ou d'une façon lus sévère : qu'il n'apporte rien d'essentiel qu'une relecture '*Un de Baumugnes* ne nous eût donné. Un enduit littéraire nalgré l'élimination presque complète du jargon symbolique ıi gênait parfois dans *Colline* et *Un de Baumugnes*) semble op souvent y recouvrir la passion, la mystique de la terre ui éclatait dans les autres. Reste à savoir si l'impression serait . même pour quelqu'un qui n'aurait jamais lu M. Giono et aborderait par *Regain*. Si l'impression était différente, si

Regain donnait à un lecteur ignorant de M. Giono un sensation aussi drue, aussi savoureuse, qu'il y a deux ans f *Colline*, il faudrait se demander si le meilleur de M. Gion n'était pas dans un effet de surprise, ou encore si un livre o deux ne suffisent pas à nous offrir tout ce que cet auteur a nous donner.

Qu'on entende bien cette critique qui peut paraître dur Il ne s'agit pas de demander à M. Giono de changer de genr de héros ou de climat, il faut seulement exiger de lui, fût-ce travers de moindres réussites, un approfondissement, un dév loppement de son art. En un sens, le principal reproche adresser à *Regain*, c'est d'être aussi réussi, — mais réussi de l même façon — que *Colline* et d'avoir abandonné quelques-un des richesses d'*Un de Baumugnes*.

Colline offrait l'attrait, et côtoyait tous les dangers, du bea poème en prose. C'était, comme on dit, un livre d'atmosphèr lié à son style lyrico-patoisant. *Un de Baumugnes* dépassa *Colline* par l'introduction de caractères nettement tranchés reliés, sinon soudés, au réel, par la création d'un héros-type le joueur de flûte, par l'invention d'un fabliau (dramatisé) qu donnait une armature au récit, aux descriptions et évocation qui offrait au lecteur un déroulement de péripéties impré visibles.

Regain n'est que le développement prévu d'une situatio lentement, trop lentement exposée. La partie négative d roman, l'abandon du hameau est trop longue par rapport à l partie positive, la renaissance du hameau qui est le vrai suje Les épisodes adventices : le rémouleur, la fête au villag (l'histoire du mort détonne comme une anecdote de Ma passant au milieu d'un roman de Thomas Hardy) malgré d très belles pages, (la tempête sur le plateau) restent m accrochés à l'essentiel, non indispensables.

D'autre part, quelles que soient la vigueur et la pureté d M. Giono, le sujet du retour à la terre traité par lui dar *Regain* n'échappe pas, par quelque côté, au genre moralisant dessus de pendule. Ses paysans, malgré leurs sursauts d rudesse et même de sadisme (le curieux épisode du serpent – mais on le sent trop comme un morceau de bravoure), glisser parfois à la fadeur de ceux de George Sand.

Quant à la langue et aux procédés de style, ils donnent trop souvent une impression de redite ou d'automatisme. On finit par être impatienté de ces perpétuels « Comme ça » intercalés entre deux phrases, de ces faussement naïfs : « il y a, il avait » chers à Charles-Louis Philippe. On n'en est pas encore à la syntaxe de M. Ramuz, mais on est en route vers des poncifs.

M. Giono ne me semble gagner complètement la partie qu'aux pages où il nous impose son héros et son héroïne revenus à la primitivité d'Adam et d'Eve dans leur solitude montagnarde. Cette évocation d'un nouvel âge des cavernes, avec la grandeur et la poésie du recommencement, est de l'excellent Giono, et qui suffit à donner sa « classe » à son livre.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE DÉSORDRE, par *Simone* (Plon).

Je me demandais, en lisant le *Désordre*, pourquoi Madame Simone ne nous avait pas livré plus tôt son talent de romancier. Car il s'épanouit là, ce talent, tout vif et déjà mûr, sans qu'on puisse déceler la moindre hésitation de plume tout le long d'un récit qui ne reprend point haleine jusqu'à la fin de sa course.

Il y a plus. *Le Désordre*, à côté d'un intérêt romanesque, présente un indéniable intérêt technique. Ce qui frappe d'abord — et j'y vois, pour ma part, le vrai signe de la vocation — c'est l'heureuse distribution des personnages dans chaque scène, des répliques dans chaque dialogue : non d'une façon concertée, mais suivant un hasard apparent qui traduit les lois mouvantes de la vie. Les scènes ont ceci de particulier qu'elles transcrivent dans le plan romanesque les effets de l'optique scénique. Entendez bien qu'il s'agit d'une transcription, non d'un transfert. On ne nous transporte point du tout sur une scène imaginaire ; bien au contraire on nous laisse au milieu de l'incertitude, des secousses et des demi-obscurités d'une vie qui se déroule dans le temps ; mais ce courant continu et indéterminé se resserre, se cristallise en des visions à la fois grossissantes et justes qui, à leur façon, « passent la rampe ». Voyez, par exemple, ce vieil

homme malade et jaloux : « Tiens, penche-toi, dit-il à Emma qui l'avait rejoint. Paz est celui qui mène le quadrille ; tu l'aurais reconnu à son habit, du reste. Et il s'assit gauchement sur le rebord étroit d'une fausse colonne. Appuyé sur sa canne, l'œil perdu, tenant à la main son chapeau renversé, il avait l'air de demander l'aumône. » C'est exprès que je n'ai rien dit sur les alentours de ce passage : ne devinez-vous pas en effet les arrière-plans de la scène, et qui est Paz, et ce que ressent celui qui parle et que vous voyez ? Cet art de présenter et à la fois de faire comprendre est bien exactement analogue à l'art du théâtre. Je ne crois pas que Madame Simone y ait manqué à aucune page de son roman.

Il arrive souvent que cet art de transposition s'accompagne, chez les romanciers, de trop d'associations théâtrales, notamment dans la composition et dans les transitions et enchaînements. Ce n'est point le cas ici, et l'auteur a sans doute eu besoin de plus de mérite ou de plus de don romanesque que d'autres pour éviter l'écueil. On reconnaît un roman « théâtral » (à mon avis un mauvais roman) à ceci que les dialogues, privés de la présence des acteurs, forment un jeu rhétorique artificiel et qui ne sait pas convaincre. Dans *Le Désordre*, au contraire, les répliques ne se rapportent pas les unes aux autres, mais à l'atmosphère vivante qui leur préexiste. Les personnages *sont* d'abord, perçoivent ou sont perçus [1], et la parole surgit, réduite à l'essentiel, non pas inutile, certes, mais déjà préfigurée par l'action et le sentiment, et servant seulement, pour ainsi dire, de ponctuation sonore ou de mise au point. Un tel dialogue, qui jamais ne remplace l'action, suppose une prise immédiate sur le réel, une mémoire créatrice qui restitue la vie dans son ordre vécu, non dans son ordre pensé. Il est vrai que ce roman est tout entier senti et pensé par le personnage principal, quoique les impressions de celui-ci, ou plutôt de celle-ci, soient discrètement corrigées et complétées par la manière dont l'auteur les présente.

Le Désordre commence en pleine tempête, et tout le récit est écrit dans le registre de la tempête. Le mouvement énergique,

1. Perçus d'une manière toute instinctive, immédiate, par leurs gestes, par leurs mouvements, lesquels suggèrent le caractère et les passions.

ıaletant, bousculé est celui de l'âme de l'héroïne. Emma, lancée lans une aventure qui ne lui convient pas, obéit cependant au ythme accéléré de celle-ci, avec une sorte de cécité lucide, de ›ureté hardie, de téméraire timidité. Appartenant à l'illustre 'amille de ceux qui ne sont pas aimés, jetée par l'amour hors de ses limites, réduite à aimer à vide, elle parvient à une maîtrise le sa propre défaite qui l'élève au-dessus de ceux qui se gaussent d'elle. Quoiqu'elle doive la révélation de l'amour à une erreur d'ivrogne favorisée par l'obscurité, quoique seul le baiser au lépreux lui soit réservé, elle n'est point une lépreuse, par ıne sorte de pureté et de réserve sereine, et par cette faculté noble que Descartes appelait l'admiration. La scène où elle entretient celui qu'elle aime dans un cabinet particulier me paraît une des meilleures du roman contemporain, justement parce que, presque impossible, elle est de celles que leur réalité même rend vraies.

Les personnages secondaires — aucun n'est secondaire, à vrai dire : personnages complémentaires serait plus exact sans doute — pris dans le coup de vent du récit, révèlent ce don d'analyse brusquée et comme volontaire qui me paraît caractériser l'auteur. Sans doute, l'impressionnisme reprend ici ses droits, un impressionnisme souvent retenu et suggestif (par exemple la scène exquise où la boiteuse embrasse le danseur), et quelquefois un peu complaisant. Mais presque toujours les impressions sont commandées, poussées à l'attaque, entraînées dans la marche vive et audacieuse du récit. Il arrive parfois qu'on se demande, par habitude, si les choses peuvent être ainsi ; mais la force qui nous les fait voir ainsi est bien réelle, et comme les impressions sont authentiques, on accepte, on se laisse entraîner.

Malgré le mouvement spontané et aventureux du récit, ce roman est loin de manquer d'ingéniosité. Il y a chez Madame Simone un mélange d'astuce et de fougue — la fougue étant plus volontaire, ou peut-être plus dirigée que l'astuce — qui lui permet de compenser l'un par l'autre des effets différents. Il y a aussi chez elle une sorte d'ironie coupante qui transparaît dans *Le Désordre* et dont elle fera peut-être plus grand usage à l'avenir. Mais ce qui me frappe le plus dans cette œuvre, c'est encore ce sens dynamique, musculaire de la vie qui exprime

cette vie en-deçà de la réflexion critique, dans les remous de l'émotion et de l'élan.

On pourrait reprocher peut-être à Madame Simone quelques explications inutiles, notamment vers la fin de la scène du restaurant : inutiles parce que tout est nettement déclaré par l'action elle-même. De même, les épisodes de la fin, moins étoffés que le reste, font un peu trop figure de démonstrations psychologiques, de leçons. Madame Simone a le grand avantage de pouvoir écrire sans paroles, si je puis ainsi dire. Elle n'a aucunement besoin de reprendre par des commentaires, si discrets soient-ils, le thème de son récit. L'histoire de ce renversement d'âme doit rester ce qu'il est : une bourrasque humaine dont les effets dépassent toutes les maximes qu'on en peut tirer.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

TOUTE A TOUS, par *Bernard Barbey* (Editions de la N. R. F.).

Si une remarquable discrétion dans la conduite d'une intrigue et la mise en valeur des personnages, un refus constant de l'effet, une rare justesse dans le détail, si un art de nuances plutôt que de couleurs violentes, de suggestion plus que d'expression, une audace, enfin, à ce point maîtresse de soi qu'elle prend mine de douceur, si de telles qualités ont encore quelque prix, il faut s'étonner qu'elles n'aient pas acquis au livre de M. Bernard Barbey le succès auquel il a droit. Elles existaient déjà dans les deux premiers livres de M. Barbey : *Le Cœur Gros* et *La Maladère*, mais non point parvenues à cette assurance et à cet équilibre. A la base de telles qualités, c'est moins une grande habileté qui me frappe, que des dons naturels : une délicatesse sans mièvrerie, une finesse sans préciosité, une véritable élégance de cœur, d'esprit et d'expression. Peut-être faudrait-il y joindre, très intimement cachée, une disposition à souffrir et à faire souffrir.

Toute à Tous (titre peu digne du livre) montre une femme, choisie parmi les plus normales, tenue pour telle par son entourage, à une époque de sa vie qui n'est ni une crise, ni un accident, ni une métamorphose, simplement où elle se révèle

davantage. Elle ne pense, ne sent, ne fait rien qui ne semble, à elle comme à nous, parfaitement naturel ; entre ses actions et ses pensées règne la plus tendre harmonie. Or nous ne l'avons pas suivie cent pages : nous nous demandons si elle n'est pas un monstre. Il n'est presque rien d'elle qui ne soit terrible d'innocence ou de dépravation. Sans humanité ou trop humaine, cruelle et douce, impure et chaste, elle se dévoue à tous et n'aime que soi. Tout cela est montré sans éclat, patiemment, presque avec monotonie. On doute d'abord de ce que l'on voit ; tout est si clair que l'on se refuse à l'admettre.

Peut-être aurais-je souhaité que ce livre, pourtant si discret, fût parfois un peu plus concis ; je ne suis pas sûr que certains gestes, certaines scènes ne se répètent pas. Un progrès plus marqué dans l'action et surtout dans la découverte des caractères aurait sans doute requis le lecteur davantage. Mais M. Barbey n'a voulu faire de son livre ni un drame, ni certes une comédie. C'est un livre à peine ironique ; on devine surtout chez l'auteur, à l'égard de son héroïne, une sorte de tendresse à peu près résignée.

MARCEL ARLAND

*
* *

NOTRE LACHETÉ, par *Alain Berthier* (Au Sans Pareil).

Je regrette de savoir que Berthier est Breton : j'aurais voulu le deviner. Ceci pour les critiques qui découvriront dans *Notre Lâcheté* des influences russes, et Tolstoï et Dostoïevsky. Il ne s'agit pas de littérature, de lecture, Pour une fois, nous avons la chance qu'un écrivain ne soit pas contaminé : et, s'il exprime autre chose que lui, ce n'est pas sa culture, c'est sa race qui le déborde. Je propose le thème à Thibaudet, qui aime les familles locales et recherchera volontiers les relations de la littérature bretonne et de la pomme à cidre.

Notre Lâcheté est un roman de style direct. Le « je », si discutable presque toujours, et qui décèle, d'habitude, une sorte d'impuissance à créer, est ici la seule expression possible. L' « anxieux », le héros du livre, qui s'abandonne à sa lâcheté et se laisse sombrer sans une réaction, sans un recours, est en même temps un témoin affreusement lucide et renseigné, non

seulement de sa déchéance, mais de tout ce qu'elle signifie et recèle. Il ne juge pas — un anxieux ne juge pas — mais il voit et souffre, et s'applique à voir et à souffrir. Le pathétique désespérant, écrasant, de ce livre naît de cette double présence intérieure et constante du lâche et du témoin. Nul conflit entre eux ; non plus, nulle succession d'états. Il ne s'agit pas de personnalité double, ni d'un débat dramatique entre le bien et le mal, ou l'élan et l'abandon : mais, à chaque moment, l'implacable attentif surveille, analyse et gémit, sans intervenir. Cette voix souterraine et plaintive, qui court sous le récit, trahit une présence enfoncée et vaine, qui ne tire pas les leçons du drame, mais le subit. Sensation impossible à rendre autrement que par le « je », lequel n'a d'autre relation avec le héros du récit que d'être lié à lui en quelque sorte sans réciproque, et de se sentir blessé, sans réponse.

Ce qui donne à l'anxieux de *Notre Lâcheté* sa pleine valeur de création, c'est qu'il n'est pas un anormal, mais un extrême. Non point dévié, mais demeuré en deçà de la voie. Il n'est ni résigné, ni aveuglé, ni révolté : il ne participe pas, en demeurant présent. Le caractère atroce et déprimant du livre provient, je crois, de cette hallucinante union entre la non-participation absolue et la présence implacable. Et de ce refus de juger allié à cette puissance de sentir. Qu'un homme consente à ce point à abdiquer et renonce au moindre sursaut, sans d'abord s'être détruit ou dissous ; et que, pourtant, un tel abandon apparaisse vraisemblable, et éveille en nous non point la pitié que provoquent les malades mais celle qu'inspirent les malheureux : on ne peut trouver le mot de cette double énigme qu'en découvrant, dans le héros de Berthier, tous les caractères de sa race, portés à leur extrême puissance d'inhibition. Le Breton, ou l'irréel. Ici, le Breton renonce même à la fable ; le réel ne lui est pas mythe, mais réel, en effet, où il n'a pas d'accès. Tapi, au profond de son souterrain, il surveille son apparence, dont il ne peut se détacher, parce qu'il aime à souffrir.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SUR UN TEXTE DE RENOUVIER.

Dans une lettre parue il y a un mois ici même, M. Daniel Halévy déclarait que si, traitant dans un récent ouvrage du mouvement intellectuel en France de 1871 à 1873, il n'y avait pas tenu compte de Renouvier et de sa *Critique philosophique*, c'est que cette publication n'avait commencé de paraître qu'en 1873 et ne faisait donc point partie de son sujet. Or, la *Critique philosophique* a commencé en février 1872 et a publié, durant cette année, sous la signature de Renouvier, des études, très nombreuses et très développées, sur les plus graves problèmes de ce moment de la France. (2 vol. in-8°, chacun d'environ 400 pages.)

Dans cette même lettre, M. Halévy produisait deux lettres privées de Renouvier, écrites en avril-août 1871, contenant un passage dont le texte serait, selon lui, le suivant :

L'abaissement de cette France-là (la France catholique) est un bien. Les événements ecclésiastiques de ce temps le démontrent clairement. L'abaissement de la France napoléonienne est un bien aussi. De quoi donc avons-nous à nous plaindre ? Au pis-aller la France périra comme nation.

M. Halévy commente ainsi ce passage :

L'essentiel (pour Renouvier et ses disciples), ce n'est pas la France ; l'essentiel, c'est la grande expérience qui doit, qui va être tentée, pour convertir un peuple superstitieux et sensuel, un peuple sans mœurs, à la doctrine de la liberté, de la bonne volonté pure... « *Au pis-aller, la France périra comme nation...* » [1].

Or, voici le texte de Renouvier [2] : nous soulignons ce que M. Halévy en a retranché :

L'abaissement de cette France-là est un bien. Les événements ecclésiastiques de ce temps le démontrent clairement. L'abaissement de la France napoléonienne est un bien aussi. De quoi donc avons-nous nous plaindre ? *Autre chose maintenant, la question de l'ouvrier et du bourgeois, mais elle est européenne celle-là, ou le deviendra. Nos misères*

1. Ces mots sont soulignés par M. Halévy.
2. *Correspondance de Renouvier et de Secrétan*, p. 61.

sur ce chapitre ne sont peut-être qu'une anticipation des futures misères de l'Allemagne et de l'Angleterre.... Enfin, au pis-aller, la France périra*it* comme nation. Cela ne m'empêcherait pas etc.

On voit le sens de ce texte ainsi rétabli : de grands bouleversements attendent l'Europe et il se pourrait que, dans ces bouleversements, pour un avenir d'ailleurs indéterminé, les nations disparussent ; *les* nations — les nations auxquelles Renouvier songe : l'Allemagne, l'Angleterre, la France — et non pas du tout uniquement la France. Ce que ce texte n'exprime nullement, à l'encontre de ce que suggère M. Halévy, c'est que la France, sans doute absorbée par d'autres nations en raison de l'expérience politique qu'on va tenter sur elle — expressément la réforme scolaire, dit M. Halévy — disparaîtrait *toute seule* en tant que nation, cependant que d'autres subsisteraient ; disparition qui, suivant M. Halévy, serait tout à fait indifférente à Renouvier. Et ce qui prouve bien qu'il s'agit ici *des* nations, c'est que, deux lignes plus bas, Renouvier dit : « Enfin, pour tenir beaucoup *aux* nations, et à la mienne », mots que M. Halévy a maintenus (voir *N. R. F.* du 1er nov.) sans paraître s'apercevoir que ces mots se rapportent précisément aux mots supprimés par lui. Au surplus, ce sont là, pour Renouvier, des considérations assez vagues, ainsi qu'il l'exprime par plusieurs points de suspension.

Pour tirer de ce texte le sens qu'il en tire, M. Halévy lui a fait subir les modifications suivantes : il a transcrit sans interruption : « De quoi donc avons-nous à nous plaindre ? Au pis-aller la France périra », supprimant la chaîne de pensées qui relie ces deux phrases et ne nous informant par aucun signe typographique qu'il supprimait quelque chose ; il a supprimé les points de suspension marqués par Renouvier ; il a supprimé *Enfin*, qui montre que ce que va dire maintenant Renouvier porte sur l'*ensemble* de ce qu'il vient de dire, ensemble dont on nous fait ignorer toute une partie ; il a remplacé le dubitatif *périrait* par l'affirmatif *périra*, altération qui commande tout son commentaire.

JULIEN BENDA

*
* *

VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE, par *tendhal* (Le Divan).

Les notes qui forment ce volume, prises au jour le jour par endhal en vue d'un nouveau tome des *Mémoires d'un Touite*, relatent un voyage qu'il fit de Bordeaux à Valence du mars au début de juin 1838. La rédaction en est presque parut achevée. Ce n'est donc pas un recueil de fragments formes, mais un précieux inédit [1] de trois cents pages de la ième qualité que les *Mémoires* ; non élaguées encore pour mprimeur, elles forment la première matière d'un livre, ce te Stendhal écrivait *pour lui-même*, par défiance de sa émoire, pour son plaisir, — pour satisfaire aussi à ce besoin 7 voir clair en ses pensées, en vue de quoi, pour un homme solu à n'être ni dupe des mots, ni paresseux, ni hypocrite ec soi, on n'a pas encore trouvé de représentation graphique is stricte et plus précise que l'écriture. C'était sa méthode.

Il écrivait comme il pouvait, au crayon, sur des bouts de pier, dans les musées, dans les églises. Puis il transcrivait ses tes et les récrivait, pendant les temps morts des après-midi trop ivieuses ou des nuits d'auberge. Parfois, par souci de comsition, il changeait des dates, déplaçait des morceaux ; il ssait un blanc pour un nom, un chiffre, une citation qui lui nquaient, indiquait dans une marge la place où il intercaait plus tard une description minutieuse, à l'aide de ces les compilateurs sans esprit que la providence a créés ır servir de secrétaires aux génies. Car il entendait jouer :c conscience son rôle de guide. Ce qui frappe à chaque ge, c'est la passion qu'il mettait à son travail, et ce plaisir crire pour écrire, c'est-à-dire pour goûter pleinement la acité d'un esprit lucide (« Le bonheur d'avoir pour métier passion. Etat de Dominique ») ; toujours avec cette merveilse mesure et cet admirable équilibre, cette profonde, cette itive science du bonheur, que tant de gens voudraient indre en défaut puisque, cette fois au moins, ils ne peuvent ier. — Voici peut-être, dans une note, toute l'histoire de ouvrage : « Je comptais récrire tout ceci quand je trouve-

1. A vrai dire, déjà publié en 1927 par M. Royer, mais en édition ieuse donc restreinte et chère.

verais de la chaleur et du bien-être. Trouvant cela à Marseill
j'ai couru au lieu de rédiger tout ce paquet. La moitié des fai
sont omis. En garderai-je le souvenir ? » Est-ce dans ces mo
qu'on trouverait la raison de la brusque interruption, à Valenc
de ce journal ? Car il poursuivit son voyage jusqu'au 22 juille
par la Suisse, l'Allemagne rhénane, les Pays-Bas, la Belgique
mais de ce parcours il ne dit rien.

Cette relation n'est encore qu'un journal de bord ; nous
perdons l'histoire de quelques villes, nous y gagnons une fam
liarité charmante. Plus d'abandon et de laisser-aller (« J'
acheté un cahier de papier pour écrire ce vénérable journal... »
un mot bien savoureux, à propos des seins d'une statue égy
tienne, sur « ces charmes naturels, si agréables au toucher »
où est cette excessive pudeur, et ce luxe de précautions, po
parler au début des *Mémoires* de la gorge des femmes
Moyen-Age ? Ailleurs encore, en toutes lettres, le mot dit
Cambronne, ou une explication sans voiles de la dégradation
certains tableaux. On voit poindre l'oreille de celui qui écriv
à Mérimée les lettres que l'on sait.

Cette fois, nous sommes vraiment ses compagnons
voyage dans la vie familière des diligences et des tables d'hôt
Il note le prix de ses courses et de ses repas, la qualité du c
ou du beurre, l'adresse des bonnes auberges, les prévenan
des garçons, la gentillesse des servantes. A Lesparre on lui s
du canard confit, il note : « Exquise propreté de mon pe
dîner, composé strictement d'une cuisse de *confit* et de bien p
de pommes de terre. J'en avais demandé beaucoup. » T
le passage est délicieux. Les idolâtres de H. B. s'attendriro
Mais en revanche il serait sot de rire. Les détails du bien-é
comptent autant, en voyage, que certaines questions d'hygiè
dans la « vie de garçon » ; on n'en parle jamais ; cette conv
tion, d'ailleurs justifiable en un sens, fausse tous les ré
qu'on en fait. Stendhal, lui, sait qu'une mauvaise nuit p
gâter le plus beau paysage, et il le dit. Ce *Voyage* ajoute qu
ques traits précieux, et bien vifs, à cette sagesse épicurie
dont Jean Prévost a parlé excellemment dans son étude
Stendhal. Etre affecté jusqu'à l'indignation par la basse
et par l'hypocrisie, c'était la rançon de ses tendres rêve
et du pouvoir de créer une figure comme Mme de Ch

eller ; être affecté jusqu'au malaise (mais sans nulle affectation) ar un thé froid, par un mistral, par la vue d'un volet vert mal lacé, c'était la rançon du plaisir qu'il savait trouver au premier oleil du printemps, devant les platanes de Toulon, ou lorsqu'à a Ciotat, à trois heures du matin, il contemplait l'annonce de aube sur la mer.

Quant au fond de l'ouvrage, c'est le fond même des *lémoires d'un Touriste*, depuis les allusions à l'autobiographie u représentant en fers, au début des *Mémoires*, jusqu'aux anec-otes et apologues si savoureux (sur Montesquieu, par xemple), jusqu'à ces portraits de femmes si délicats et à ces èveries que seule pouvait concevoir une telle âme. On trou-era, daté de Montpellier, une méditation sur soi qui égale admirable début de *Henri Brulard*.

S. DE SACY

*
* *

DESTIN DU THÉATRE, par *Jean-Richard Bloch* (Edi-ons de la N. R. F.).

Jean-Richard Bloch, romancier, voyageur, écrivain de éâtre, essaye de « comprendre son temps ». Cette recherche conduit à faire le difficile inventaire du théâtre *français* puis cent ans, et à s'interroger sur son avenir. Ses conclusions nt assez nettes, ses préférences assez particulières pour que n puisse tenir son présent ouvrage moins pour une étude jective que pour une sorte de manifeste. *Destin du Théâtre* dédié à Gaston Baty.

Dans un récent et curieux essai sur Debussy, Maurice Bou-er examine les conditions du « devenir » musical au seul int de vue des courants d'influences et de tendances pure-nt artistiques qui constituent ce qu'il nomme l'actualité spi-uelle. Il esquisse l'histoire de ces courants sans se préoccu-r du rôle des circonstances sociales. J.-B. Bloch, au contraire, tudie le destin du théâtre qu'en fonction de l'état politico-ial. Il est, semble-t-il, de ces déterministes darwiniens qui nnent une très grande importance à l'influence du milieu sur création intellectuelle et posent des lois qui ne peuvent être ses en défaut que par l'*incursion du génie*. Sa synthèse histo-ue, brillante et juste, s'appuie sur quelques dates repères :

1830, 1848, l'affaire Dreyfus, la guerre. La dépendance de l'in tellectuel à l'égard du social (que nul ne prétend nier d'ailleurs et qui paraît plus grande pour le théâtre que pour les genres nar ratifs) est montrée ici de façon éclatante. Sans doute, l'œuvr dramatique est une sorte de secrétion sociale, et le dramaturg puise sa sève, son inspiration, son élan dans le public qui l nourrit ; mais ce n'est pas toute la question. Il ne faut pa négliger l'histoire des influences artistiques. Nous ne somme plus, d'autre part, au temps où l'on expliquait tout par d'habile constructions sociologiques. Nous croyons que les batailles d Napoléon ont été gagnées *principalement* par Napoléon. L science sociale existe ; l'unanimisme aussi : leur importance qui est grande, est limitée à leur objet. Or l'histoire des forme littéraires ne sera une science sociale que lorsqu'on lui aur donné la rigueur scientifique et lorsqu'on aura démontré que l création intellectuelle est un fait purement social. Il y a tan d'aventures individuelles inaptes à entrer dans les cadres dressé par les théoriciens ! Tous les éléments fort complexes qui com posent finalement une personnalité artistique (telle que l'étudi par exemple un Zweig en se plaçant aux antipodes de J. R. Bloch) lui appartiennent pourtant en propre, d'où qu'ils viennent C'est ce concours, cette réunion unique d'atomes les plu divers qui constitue ce qu'on peut appeler, sans trop d'exagéra tion, l'originalité.

Quant aux prévisions de Jean-Richard Bloch, elles ne co respondent peut-être qu'à des préférences, mais qu'importe Dans un domaine non scientifique, c'est en mettant toutes le idées tendancieuses en présence que l'on parvient à une véri relative. *Destin du théâtre* contient donc une condamnatio d'ailleurs finement motivée, du romantisme formel ou extérieu et aussi de la copie platement réaliste de la vie. Il se pronon pour le romantisme éternel (ou intérieur) et pour le *style*, q doit, dans l'œuvre d'art, transformer le réel. Le théâtre l'avenir sera « lyrique, à tendance héroïque, à thèmes hist riques, à structure philosophique. »

A d'ingénieux raisonnements s'ajoutent des réflexic lucides sur le phonographe, la T. S. F. et le cinéma sono Cet opuscule est, en définitive, tout à fait captivant. S'il persuade pas toujours, il ne cesse pas d'intéresser. Il ne fa

regretter ni le déterminisme de la partie historique, ni le caractère un peu subjectif de la partie prophétique : le dogmatisme très sympathique de ces pages fait songer à la *Dramaturgie de Hambourg*.

JACQUES DECOUR

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

DOSTOIEWSKI, par sa femme *Anna Grigorievna Dostoïevskaïa*, traduit du russe par *André Beucler*, précédé d'une étude par le *Dr S. Freud* (Editions de la N. R. F.).

Ce qui rend ce livre si attachant, ce qui en fait le charme et aussi la valeur documentaire, c'est sa sincérité et sa candeur. Lors même qu'Anna Grigorievna s'efforce d'arranger un peu les choses, elle le fait avec une gaucherie si naïve qu'il est impossible de lui en vouloir ; d'autant plus qu'on devine aussitôt la vérité et que le rétablissement nécessaire s'effectue sans peine. Les silences mêmes de Mme Dostoïevsky sont révélateurs, car ils portent sur quelques points précis, et l'on sait vite à quoi s'en tenir. Il en résulte pour le lecteur une impression de sécurité que les Mémoires ne nous donnent que rarement.

Si Anna Grigorievna avait voulu faire œuvre de critique littéraire, de psychologue, de philosophe, c'eût été terrible. Par bonheur, elle se rend très bien compte de ses possibilités et ne nous parle que de l'homme qu'elle a connu et qui était un être profondément bon, un mari aimant, un père prêt à tous les sacrifices, « le plus pur de tous les hommes », écrit-elle. Certes le Dostoïevsky qu'elle nous dépeint n'est pas l'auteur de la *Voix souterraine* et des *Frères Karamazov ;* mais cela prouve-t-il qu'elle se trompait, que l'écrivain n'était pas un bon père, un mari aimant ? Elle n'a vu qu'un des visages de Dostoïevsky, et c'est celui précisément que nous connaissons le moins, celui qu'elle était peut-être la seule à connaître : le brave homme. Ce qui est curieux, c'est qu'elle ne se demande même pas où, dans quelle région, cet être si « pur » allait chercher ses personnages, avec quoi il les formait, avec quelle matière il écrivait des pages comme la *Confession de Stavroguine !* Ces questions troublantes, l'auteur ne se les pose même pas ; et c'est tant

mieux, car elles nous gâteraient ce livre si émouvant dans sa simplicité.

L'étude de Freud, « Dostoïevsky et le parricide », est un exemple frappant du schématisme auquel aboutit la méthode psychanalytique qui, partant de l'examen d'un cas individuel, finit toujours par ramener l'être concret à un type abstrait. Freud opère en somme non sur Dostoïevsky, mais sur un monsieur quelconque épileptique, et joueur, qui pourrait être aussi bien un écrivain qu'un voyageur de commerce.

B. DE SCHLOEZER

*
* *

10 C.V., par *Ilya Ehrenbourg*, traduit du russe par *Madeleine Etard* (Les Revues).

C'est un livre dangereux. Son auteur ne croit pas devoir approuver en toutes circonstances l'attitude de M. Henry Ford, il ne partage pas les idées de M. Citroën, il se permet de faire preuve d'une curiosité hostile à l'égard de M. Deterding ; s'il ne touchait qu'à la politique on le lui pardonnerait mais il ose s'attaquer à l'industrie, et qui plus est, avec ses haines, ses mépris et ses indiscrétions il compose un bon livre. Décidément Ehrenbourg est un homme dangereux. Aussi la *Bibliographie de France*, organe strictement professionnel, refuse-t-elle d'annoncer son livre, les journaux du centre et de droite le passent-ils sous silence. Hommage flatteur entre tous, n'est-ce pas, Ehrenbourg ?

C'est que l'écrivain russe a su délaisser l'amour et autres complications psychologiques et montrer un des visages réels de notre temps. L'industrie automobile relève de celles du pétrole et du caoutchouc, elle intéresse la Bourse et la Banque. Elle unit et oppose en même temps l'homme contemporain, du petit pâtre qui doit s'y prendre à plusieurs reprises avant de faire traverser à son bétail la route nationale jusqu'à Ford déjà cité. Ehrenbourg romance la vie de l'auto. Dans de longs chapitres il parle de la chaîne, des pneus, de l'essence, de la Bourse, de la route. Il rattache au moteur à explosion l'histoire de l'enlèvement de Matteoti, le duel Rakovski-Deterding, les grèves d'ouvriers et les transactions bancaires. Son dossier est complet au possible. Il a réussi à réfréner presque complètement ces

accès de sentimentalisme qui gâtaient certaines de ses œuvres précédentes. « Il s'est efforcé, dit-il dans sa préface, de s'écarter le moins possible de sa documentation. » Aujourd'hui il faut laisser parler les faits. Sinon comment capter cet inconnu : le présent ? D'autres écrivains qu'Ehrenbourg l'ont compris, en France aussi bien qu'à l'étranger. A quoi bon inventer de nouvelles écoles littéraires quand de plus en plus on se désintéresse de la fiction ? Pour l'instant la plupart des romans paraissent en vertu de la vitesse acquise. Ehrenbourg, lui, a essayé de trouver du nouveau. Il a vu juste et frappé dur au beau milieu de la fourmilière. Les fourmis se sont émues, elles ont décidé d'organiser autour de cet « étranger indésirable » la conspiration du silence. Elles devraient d'abord apprendre à parler.

VLADIMIR POZNER

* * *

LE THÉATRE

DONOGOO-TONKA, au Théâtre Pigalle.

Vers 1920, quand Jules Romains publia *Donogoo-Tonka*, on tait au moment précis où la partie la plus cultivée du public ommençait à tenir le cinéma pour une réalité digne de considération. Il était donc alors fort naturel que ce qui pense et crit se mit à réfléchir sur les possibilités d'expression que écran lui offrait.

Donogoo-Tonka fut sans doute le fruit des réflexions que Jules omains dut faire sur cette matière. Il le présenta sous la désination de *conte cinématographique* et ce petit ouvrage extrêement plaisant, l'un des meilleurs assurément que l'auteur t donné, parut comme une très exacte description de ce que on pouvait attendre de ce nouvel art. Une idée satyrique s'y primait avec une clarté parfaite par le seul moyen de spectaes et de mouvements. Une action dont le théâtre était l'uniers entier, ou presque, s'y développait sans aucun moyen verl. C'était une sorte de tour de force, la solution élégante un problème d'une difficulté choisie. Il aurait dû attirer et tenir l'attention du monde cinématographique.

Bien entendu le monde cinématographique manifesta la plus

entière indifférence à l'égard d'un ouvrage qui lui était intimement dédié. Jamais *Donogoo-Tonka* ne tenta un metteur en scène de cinéma, pas plus de ceux qui relèvent de la grande industrie du film, que des autres qui se disent d'avant-garde.

Par contre, ces messieurs de l'écran, voulant adapter à leur art un ouvrage de Jules Romains, choisirent *Knock*. Ils en firent un fort mauvais film, car le mérite de cette excellente comédie est essentiellement littéraire. Les idées s'y expriment nécessairement à l'aide de mots, et l'on ne peut priver Knock de la parole sans le mutiler cruellement. D'autre part c'est une œuvre dont l'action est étroitement limitée dans l'espace et qui par conséquent n'a que faire de la prodigieuse mobilité du cinéma. N'importe. Knock avait connu sur la scène une réussite triomphale. Son succès de théâtre constituait à l'avance une publicité merveilleuse au film qu'on en tirerait : il fallait en profiter. Les *producer* n'hésitèrent point. Tant le cinéma se montre aujourd'hui encore le timide suivant du théâtre, tant les succès purement littéraires l'influencent encore énergiquement.

*
* *

On comprend fort bien qu'ayant vu durant dix ans son ouvrage privé du contact de ce public unanime qui s'assemble devant les écrans, Jules Romains ait songé à l'offrir à cet autre public non moins unanime qui vient se réunir devant les scènes.

Un instrument merveilleux fut précisément mis à sa disposition, ce théâtre Pigalle dont on a tant parlé dans ces dernières années et qui seul de nos jours peut renouveler pour nos contemporains ces spectacles splendidement machinés que l'on montait jadis pour Louis XIV et sa cour et dont la recette semblait définitivement perdue.

Pour organiser une représentation théâtrale de *Donogoo-Tonka* il fallait d'abord douer de parole un ouvrage qui s'en passait admirablement. Ce fut un travail qui incomba à l'auteur même. Il fallut ensuite adapter à la scène du théâtre Pigalle la comédie qu'était devenu le conte cinématographique de naguère. Cet autre travail échut à Louis Jouvet.

Comment Jules Romains s'acquitta-t-il de sa tâche ? Aus

bien que possible, assurément. Elle était plus difficile qu'il ne semble. Ne consistait-elle point à ajouter des mots à des gestes qui devaient suffire pour exprimer les idées de l'auteur ? C'était, tout compte fait, métamorphoser une pantomime en comédie, un ballet en opéra. Tout ce que l'auteur a mis dans la bouche de ses personnages est excellent, sans relever cependant de cette veine abondante et copieuse qu'on eût la fréquente satisfaction de lui voir épancher ailleurs, mais à laquelle la brièveté des scènes successives dont est constituée sa comédie, ne lui permit pas de donner libre cours. La brièveté et la multiplicité de ces scènes... Nous ferons-nous comprendre sans peine ?

Chaque fois qu'une pièce de théâtre est coupée en nombreuses scènes et qu'elle fait appel à de fréquents changements de lieux, si elle ne constitue pas un spectacle pour le Châtelet ou pour le music-hall, elle fait penser à Shakespeare. Or Shakespeare nous apprend qu'il est nécessaire d'établir une proportion inverse entre l'étendue d'une scène et son intensité passionnelle. Une scène longue supporte la froideur et la lenteur. Une scène brève exige un paroxysme. Si un tableau de votre drame doit être particulièrement resserré, montrez-nous un assassinat mais non pas un démarcheur fatigué qui avale un café-crème.

Faute de s'être conformé à cette règle du théâtre shakespearien, Jules Romains n'a pas toujours évité certaine impression de vide et même de froideur. On croirait par moment qu'il ne s'est rien proposé que de procurer au metteur en scène l'occasion de déployer sa virtuosité.

*
* *

Le metteur en scène c'est Louis Jouvet — On ne s'exprime qu'imparfaitement lorsque à propos de lui on parle de virtuosité — Jouvet n'est pas un virtuose, mais un homme de métier qui connaît jusqu'au fond les ressources de son métier. Installez-le sur une petite scène incommode, logez-le dans un vieux théâtre, demandez-lui d'établir un divertissement de circonstance lors d'une soirée de gala dans un ministère ou dans un palais national, mettez à sa disposition les énormes ressources du théâtre Pigalle, dans quelque lieu, dans quelque cas que ce

soit, vous le verrez faire rendre au texte sur lequel il aura travaillé le maximum d'intensité tout en organisant autour de lui un beau spectacle plein de goût.

Chose plus remarquable encore, quel que soit le cadre dont il dispose, que ce soit celui où nous venons de voir *Donogoo*, que c'en soit un autre moins ample et plus pauvre en ressources, les mises en scène de Jouvet — je veux dire ses œuvres — font éclater aux yeux les caractères frappants de sa personnalité. Il n'est pas homme qui se soumette à une scène : il a un style qui lui est propre et qu'il applique partout où il se rend.

On pouvait penser, et nous le disons sans vouloir faire d'allusions faciles comme un mauvais calembour, on pouvait craindre que sur la scène du théâtre Pigalle un metteur en scène succombât facilement à la tentation de faire riche. Jouvet y a résisté, il est demeuré simple et lui-même. Son seul luxe fut de montrer qu'il pouvait, le premier, mettre en mouvement la machinerie fameuse que jusque là personne n'avait pu ébranler et où plus d'un n'avait réussi qu'à se faire coincer cruellement, ce fut de tirer de cet instrument, exceptionnel il faut le reconnaître, le maximum de ce qu'il peut rendre, et avec une si incomparable maîtrise que personne à l'avenir ne pourra y toucher sans se mettre à l'école du bon ouvrier qui nous l'a révélé, et sans l'imiter.

*
* *

Tel qu'il est le divertissement où Romains et Jouvet ont collaboré est d'un extrême agrément. Mais il apparaît tellement exceptionnel que son charme a quelque chose d'ambigu. Ce n'est ni un point de départ, ni un aboutissement. C'est un cas isolé qui n'indique pas une direction où il faille s'engager. Dans ce sens-là, on ne peut aller plus loin. Tenter de le faire serait une entreprise sans issue : entrer dans une impasse.

Ce qui est certain c'est que maintenant, comme le théâtre a révélé *Donogoo* au cinéma, le cinéma, imitateur constant du théâtre, adoptera *Donogoo*. Avec ses ressources infinies, fera-t-il mieux que Jouvet avec les ressources définies du théâtre Pigalle ? Je gagerais que non.

PIERRE LIÈVRE

LA MUSIQUE

PANORAMA DE LA RADIO, par *André Cœuroy* (Kra).

Poursuivant la série de ses remarquables études d'ensemble sur la vie musicale de notre temps, André Cœuroy vient de faire paraître le *Panorama de la Radio.* Ecrit en une langue alerte et spirituelle, bourré de faits, riche d'idées, ce livre de deux cent trente pages est non seulement un tableau complet et exact de l'état actuel de la radiophonie (la partie technique, très claire, est due à un spécialiste, J. Mercier), mais aussi une psychologie et une philosophie de la Radio. Les chapitres les plus intéressants, à mon sens, sont ceux où l'auteur s'attache à dégager l'avenir du présent et nous montre le rôle que peut jouer, que joue déjà en certains pays la Radio dans la vie intellectuelle, artistique. Nous assistons à la naissance d'un nouvel art sonore qui, s'il ne prétend pas supplanter notre art dramatique et musical auquel participe la vision, est en train d'organiser son propre domaine, le domaine de l'audition pure. Mais le voilà déjà menacé par la télévision ! je constate avec plaisir qu'André Cœuroy partage mes appréhensions à cet égard : l'art aveugle ne se développera qu'à condition de rester aveugle. « C'est la foule qui entraîne le cinéma dans le domaine réaliste du film parlant et du film sonore. C'est la même foule qui entraîne le phonographe dans le domaine réaliste de l'amplificateur... Copier le réel en couleurs flamboyantes : idéal de foule. On peut rêver pour la Radio d'un autre destin. A côté de l'imitation servile dont elle ne se débarrassera jamais, à côté des méthodes paresseuses qui lui font transmettre ce qui existe déjà dans d'autres formes d'art : un théâtre qui ne fut pas conçu pour elle, une musique qui ne fut pas écrite en vue du studio, on peut imaginer, et déjà l'on imagine, et déjà l'on crée, une musique, un théâtre, une littérature qui n'ont tout leur sens et toute leur valeur que par le truchement du microphone ».

B. DE SCHLOEZER

*
* *

REVUE DES LIVRES

Le Pays des Basques, par *Gaëtan Bernoville* (Horizons de France).

La collection s'intitule « Types et Coutumes » : mais ne traite-t-elle pas de la vieille alliance faite entre une espèce d'homme et une terre, de la façon dont un peuple, s'arrangeant des conditions qu'il a trouvées, a arrangé sa vie. Elle peut se placer ainsi au point où confluent les deux grandes enquêtes que nous ne devrions pas cesser de mener sur l'homme et sur la nature.

Seulement il faut avoir qualité pour traiter de cette alliance, être entré dans tous les secrets de ce vaste ménage des champs. Gaëtan Bernoville a su mettre en lumière « cette sorte d'accord mystérieux et parfait » établi entre le basque et son sol. Le fandango, la pelote, la chasse aux palombes, quand celui qui en parle connaît leurs arcanes, nous pouvons en attendre mieux que des notions pittoresques. Entrer vraiment dans les vieilles habitudes et les dispositions d'un peuple, c'est aller toucher à vif je ne sais quoi de surprenant et de satisfaisant, d'inattendu et de nécessaire, qui est le propre de la vie. Il faut la connaissance, et il faut du songe aussi. « J'ai écouté les voix », dit Bernoville.

Son pays le servait bien : des espaces nus et purs de montagne, mais avec leurs ravins secrets sous la feuille. Un pays « où le songe n'affaiblit pas », peut-être parce qu'une certaine sauvagerie y permet de rester en contact avec les forces vierges. Et où se pose plus nettement qu'ailleurs le grand problème de l'alliance, à laquelle l'homme ne peut pas renoncer et que semble pourtant bousculer la civilisation urbaine et mécanique.

H. P.

*

La vie amoureuse de Christine de Suède, par la princesse *Lucien Murat* (Flammarion).

Cette « vie » de la reine androgyne se lit sans ennui, se laisse oublier sans effort. La princesse Lucien Murat excelle dans un genre que l'on pourrait appeler : la biographie grivoise.

J. G.

*

Valery Larbaud, par *Francisco Contreras* (Nouvelle Revue Critique).

Pierre Lièvre trouvait A. O. Barnabooth *amusant* : c'est une opinion. M. Contreras, lui, semble n'en avoir aucune : il se borne à raconter les livres de Larbaud. Son ouvrage n'apporte malheureusement rien de nouveau, sinon quelques observations pénétrantes comme : « le

cosmopolitisme est la dominante de l'homme moderne de l'Amérique espagnole »... Une grande étude sur Larbaud est encore à faire.

J. D.

*

Instances (Ed. Prométhée); **Signes de notre temps** (Cahiers d'Occident), par *Eugène Marsan*.

Qu'il esquisse un traité de l'art classique ou qu'il s'en prenne au romantisme, dont les nouveautés lui semblent négligeables, les découvertes nulles, Eugène Marsan demeure le même écrivain subtil, disert, s'évertuant à l'équité : dans la force du mot, honnête homme. Parfois il baisse la voix et prend son lecteur pour confident : ce qu'il dit alors est singulier, et donne à penser : l'on s'irrite d'y voir confondus l'art, la société, la morale et le reste.

J. G.

*

Histoire de la Philosophie, par *Emile Bréhier* (Le Dix-Huitième Siècle).

Il est peu d'époque spirituelle dont on parle autant, et peu qu'on connaisse moins que le XVIIIe siècle. La répugnance de ses chefs de file pour la pensée systématique, les mille détails importants épars dans les volumineuses correspondances, la difficulté de saisir l'esprit divers et à retournements de cette période, en sont, parmi d'autres, les causes. M. Bréhier, qui est en train d'écrire une Histoire générale de la philosophie qui sera un monument de grande envergure, a appliqué son analyse précise, sa méthode rigoureuse, son inépuisable attention et son extraordinaire bonne foi à débrouiller ce chaos, et, sans trahir la spontanéité et la variété des œuvres, a réussi à introduire une sorte de cohérence, cette sorte de cohérence qui vient d'un heureux mélange de l'information et de la compréhension. Naturellement, les chapitres consacrés à Kant, à Hume, à Condillac, témoignent des habituelles qualités de l'historien de Plotin. Mais c'est surtout le Voltaire, le Montesquieu, le Rousseau qu'il faut lire. Un fort important ouvrage pour nous, s'il est vrai que notre temps présente certaines affinités avec cet âge critique.

R. F.

*

Nuits d'Alger, par *M. Louis Bertrand* (Flammarion).

M. Louis Bertrand, du temps où il était jeune professeur au lycée d'Alger, fréquentait les bordels de la Kasba. Il en rapporta, à l'époque, des romans colorés qui firent sa réputation. Depuis, il est devenu membre de l'Académie française, conférencier à l'Institut d'Action française et catholique militant. En conséquence, s'il lui arrive encore, comme ici, d'évoquer son passé, il se croit obligé d'encadrer ses sou-

venirs de la rue Barberousse et du quartier de la Marine entre deux masses compactes de sentences morales, de méditations prudhommesques et de sermons.

Nous apprenons donc que le jeune Louis Bertrand, du temps où admirait Nietzsche, Renan et le premier Barrès, n'avait « alors que très peu de vie intérieure », mais qu'il eut la révélation de son avenir intellectuel et moral, non pas au café maure ni chez la belle Fatma, mais au cours d'un office nocturne, à la Trappe de Staouëli : récit qui clôt le livre de façon édifiante.

Heureusement, le vieil homme transparaît çà et là — non que la description soit toujours exacte ou cohérente [1]. Mais de ce petit livre de 143 pages, on pourrait extraire une trentaine de bonnes pages descriptives sur le vieil Alger, et une évocation assez forte de malheureux caïds montrés en liberté dans un bal du Gouverneur Général.

RENÉ MAUBLANC

*

La Tradition de Minuit, par *Pierre Mac-Orlan* (Emile-Paul).

A l'instant même où l'on découvre le corps de Noël-le-Caïd, un appel mystérieux réunit dans la maison du crime plusieurs individus bizarres : une petite chanteuse fripée, un quadragénaire à tête de rat blond, un ouvrier salivard et rougeaud, un journaliste à blair d'ornithorynque. Il ne reste plus qu'à découvrir l'assassin parmi ces personnages louches.

Mac-Orlan s'y emploie avec mauvaise volonté. Dès la centième page, la chanteuse épouse le rat blond et l'on a oublié l'assassinat. Mais l'on n'oublie pas l'étrange atmosphère de demi-jour, de lumière froide, que Mac-Orlan peut bien introduire demain dans la métaphysique ou l'astronomie, comme il l'introduit aujourd'hui dans le roman policier.

J. G.

*

Les Hommes dans la prison, par *Victor-Serge* (Rieder).

Un livre d'autant plus émouvant qu'il est sans déclamation et que l'auteur y dérobe constamment son cas personnel derrière la généralité.

M. A.

*

Le Conte de ma Vie, par *Andersen* (Stock).

Il n'est pas facile d'être reçu dans le monde. Quand Andersen s'est

1. Je ne vois pas pourquoi M. Bertrand a, dans le même morceau, mêlé d'inextricable façon des souvenirs appartenant à deux moments différents de son séjour à Alger : lorsqu'il habitait aux Tournants Rovigo (p. 22) et lorsqu'il habitait rampe Valée (p. 23).

bien prodigué en politesses et flatteries, c'est tout au plus si les « hautes personnalités de l'époque » lui tendent avarement la main.

Cette vie n'a rien d'un conte.

J. G.

*

Partenau, par *Max-René Hesse*, traduit de l'allemand par *Raymond Henry* (Albin Michel).

Un roman sérieux et bien construit. Dans une caserne allemande d'après-guerre, deux hommes qui ont la tête stratégique se laissent aller aux rêves de leur « imagination réaliste » et de leur ambition. Ils voudraient faire la guerre non pour se battre, mais pour commander. C'est un jeu passionnant pour un stratège en chambre, que de reconstituer des batailles, de les refaire à sa manière, d'en inventer d'autres et de s'y donner le beau rôle. C'est aussi un jeu dangereux ; le jeune aspirant Stefan Kiebold, naïf et orgueilleux, s'y laisse prendre : son maître et initiateur Partenau le pétrifie d'admiration, le fascine, devient son « soleil » et finit par le serrer dans ses bras. Pour l'aspirant, cette amitié est bien entendu « ce qu'il y a dans l'âme de meilleur, de plus noble, de plus désintéressé »... Mais l'être social n'est pas maître de sa personne ni de ses aspirations secrètes : il y a la contrainte du milieu, c'est-à-dire des officiers envieux qui flairent un scandale et des jeunes filles du monde qui guettent le mariage. Partenau, brutalement séparé du disciple dont il ne peut se passer, n'a plus qu'à se tuer ; le jeune ambitieux qui lui a sucé toute sa science marche tranquillement vers un grand avenir.

Partenau nous montre peut-être la formation du futur chef de l'Allemagne.

JACQUES DECOUR

*

Le Torrent de Fer, par *A. Sérafimovitch*, traduit du russe par *Maurice-Parijanine* (Ed. Sociales Internationales).

A voir Sérafimovitch, réaliste de la vieille école, auteur d'une trentaine de volumes sans intérêt, classé dans la catégorie des romanciers prolétariens pour la seule raison que depuis un certain temps cet auteur compose des œuvres à tendances communistes, on se rend compte de la fragilité des classifications. Tel voisin (en littérature) de Sérafimovitch se trouve aujourd'hui dans l'émigration ; l'un et l'autre sont avant tout des épigones de Korolenko, de Gorki, de Kouprine. M. Maurice-Parijanine ne se fait pas d'illusions sur l'œuvre qu'il a traduite : il en loue le côté documentaire.

VL. P.

*
* *

REVUE DES REVUES

L'Homme blanc.

C'est dans le premier numéro de Vers et Prose (1928) que parut le Prélude de l'*Homme Blanc :*

Je chante l'Homme blanc, l'Homme premier, la race belle ;
La chair non déguisée où le sang fait des pas visibles ;
Celle que le jour épouse ; en qui le marbre commence ;
Les yeux qui n'ont pas cessé d'être bleus secrètement ;
La peau qui n'est qu'un départ entre l'azur et la chair ;
La peau qui sait pâlir, qu'une brusque rougeur traverse,
Que désir et que pitié foulent soudain comme une herbe ;
L'agréable ostensoir du cœur humain toujours présent ;
La peau de l'Homme blanc, la coléreuse, la décente,
L'amoureuse, l'impudique, la seule qui soit nue.

Jules Romains y disait encore :

Les peuples ont cessé d'entendre le poète ;
D'autres jeux les ont pris ; de plus mornes amours.
Pense-t-il se venger en détournant la tête,
Par son mépris muet leur donner des remords ?...

Moi, je compte garder la même voix tranquille
Que si toute la terre écoutait notre chant,
Et qu'on vît jusqu'au ciel les gradins qui reculent
Chargés de laboureurs, de femmes, de marchands.

L'on a lu la première partie de l'*Homme Blanc* dans la N. R. F. de janvier 1929. Europe (15 octobre) nous apporte la seconde : l'homme blanc dans la ville — où passe parfois un écho d'*Amour couleur de Paris :*

L'homme blanc chemine au pas dans une épaisseur de ville,
Quand chaque rue a l'aspect d'un combat dans un ravin,
L'homme blanc pousse ses pas entre des murs et des roues.
C'est un guerrier sans cheval, un laboureur sans charrue.
C'est le morose piéton des villes du siècle vingt.

Il porte un complet veston d'une couleur indécise.
Il marche, tout équipé d'empêchements et de ruses.
Les audaces de son cœur passent en fils souterrains.

*

Il marche, la gorge amère
De mouvements, de rumeurs.
Une invisible fumée
Traîne comme du sang mort.

La nuée aussi retombe
Sans tomber, comme une cendre.
Tout vient en aide — ou le semble —
A l'invisible fumée.

Même un fin brouillard qui pleure
Et qui sourit tout ensemble
Augmente autour du passant
L'enveloppement pressant

De l'invisible fumée.

*
* *

M. André Malraux nous communique la lettre suivante, qu'il a adressée à *Candide* :

Monsieur,

Au nom de Candide, M. André Malraux a cru devoir me demander une interview. Il est juste que chacun vive. J'ai donc accepté.

Bien que M. Rousseaux me fasse prendre la parole sept ou huit fois — bien que près de trois semaines se soient écoulées entre l'interview et sa publication — aucune épreuve ne m'a été communiquée.

Que M. Rousseaux, après m'avoir interrogé pendant deux heures sur des questions importantes, croie devoir parler moins de mes idées que de ma personne, c'est son affaire.

Qu'ayant écrit : « Tout de même c'est un justiciable qui a une particulière allure : après la saisie des bas-reliefs litigieux il s'en est allé, d'un coup de tête, faire le coup de feu avec les communistes de Canton ». Qu'ayant écrit cela, il soit convaincu que j'ai vécu ainsi à seule fin de venir me justifier devant lui, André Rousseaux, c'est tout naturel.

Et je ne m'occuperais certes pas de ce petit accès de folie des grandeurs à tant la ligne, ni de ces petits coups de tête qui font le coup de feu, si M. Rousseaux, parmi d'autres propos bien pensants, ne me prêtait une sorte de défense que je suis décidé à ne pas accepter. Je répète donc : *J'ai fait ce que j'ai résolu de faire, je recommencerai s'il y a lieu.*

Je pense que c'est net.

Et puisque M. André Rousseaux appelle littérature le besoin de faire

des livres avec sa propre vie, il me permettra sans doute d'appeler courage, grandeur et expression profonde de l'homme (je pense que ça suffira) l'art de faire des quarts d'heure avec la vie des autres.

Je fais appel à votre courtoisie pour publier cette rectification dans votre prochain numéro en même page et mêmes caractères, et vous prie de recevoir, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

ANDRÉ MALRAUX

Candide n'a publié que quelques fragments de cette lettre, sous le prétexte qu'elle était « mêlée d'injures qui dispensent de l'insertion ».

*
* *

Le Docteur Bonniot est mort. Ecrivain lui-même, l'on sait avec quel soin il publiait, de temps à autre, quelque inédit précieux de Stéphane Mallarmé.

*

Le prix Nobel de littérature a été attribué à l'écrivain américain Sinclair Lewis, remarquable journaliste, et romancier.

*

Le cours public d'ALAIN, fondé l'an dernier au Collège Sévigné, a repris le mardi soir à 9 heures.

Sujet du cours : *La Conscience Morale. Application à diverses vertus.* — Entrée libre.

Le cours de philosophie qu'ALAIN professe le vendredi, de 6 à 7 heures, au Collège Sévigné, pour les étudiantes et les étudiants, sera ouvert au public sous certaines conditions : nombre de places limité ; auditeurs contribuant aux frais.

S'adresser pour tous renseignements et inscriptions à Mme Ch. SALOMON, 28, rue Pierre-Nicole, Odéon 33-06.

*

La table des matières du tome XXXV paraîtra exceptionnellement dans le numéro de la *N. R. F.* du 1er janvier 1931. Elle pourra être détachée et reliée avec ce tome.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

UNE PÉRIODE EXCEPTIONNELLEMENT FAVORABLE AUX ACHATS

Nous traversons actuellement la phase la plus critique de la crise boursière : celle des défaillances retentissantes et des baisses sensationnelles qui viennent accentuer encore le pessimisme des spéculateurs et l'abstention du public. Si, cependant, chacun voulait garder son sang-froid et faire appel à ses souvenirs, cette période serait de courte durée car elle a toujours marqué, dans le passé, le dernier stade d'évolution de toutes les crises financières, et il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement aujourd'hui.

Evidemment, cette opération d'assainissement nécessaire n'ira pas sans dégâts, mais son effet moral ne sera pas négligeable, car il montrera que la justice immanente n'est pas exclue de la Bourse, et que toute exagération se paye, même quand elle a servi à des fins non condamnables en elles-mêmes. On peut donc espérer que la confiance — sentiment sans lequel aucun mouvement de hausse sérieux n'est possible — va peu à peu s'infiltrer parmi les capitalistes et que l'année ne se terminera pas sans que le marché ait retrouvé enfin son équilibre, base indispensable à une reprise.

Pour que cela soit possible, il faut, tout d'abord, que nous assistions à un éclaircissement de la situation politique et surtout à l'arrêt de la baisse des grandes matières premières. Quand ces deux conditions seront remplies, il n'est pas douteux que la Bourse ne retrouve son optimisme. Mais il serait vain de vouloir attendre ce moment pour

commencer ses achats. L'expérience nous apprend, en effet, que l'on ne gagne jamais à jouer le fait accompli et que seuls récoltent des bénéfices substantiels ceux qui savent prendre position avant que le grand public n'ait senti de quel côté viendrait le vent.

Il est indéniable que nous approchons du moment où toutes les grandes valeurs seront au pied du mur et ne pourront plus rompre. Nous aurons alors atteint le fameux fond de la baisse, mais pour en recueillir tous les profits, il faut savoir limiter ses ambitions et ne pas avoir la prétention d'acheter au plus bas. Pour cela, il suffit de se dire que les cours actuels sont incontestablement des cours d'achat et qu'on fait une bonne affaire en les mettant en portefeuille. Certes, si vous achetez aujourd'hui, vous verrez peut-être plus bas demain et peut-être même après-demain, mais il vaut mieux avoir acheté un peu moins avantageusement que le voisin et être sûr de recueillir dans trois mois, six mois ou un an, les fruits d'une décision en tous points judicieuse.

C'est pourquoi je crois le moment bien choisi pour se remettre résolument aux achats. Citer des valeurs particulièrement avantageuses ? Le cadre de cet article ne le permet pas. Elles sont trop. Mais que chacun compose son portefeuille en suivant ses aspirations et ses goûts. Il est facile, en effet, de trouver réunies dans de nombreux titres les trois qualités de la valeur type à l'usage du portefeuille : le rendement raisonnable, la valeur intrinsèque et les perspectives d'avenir.

Nous nous trouvons en une de ces rares périodes où les achats peuvent permettre aux capitalistes de bien manger et surtout de bien dormir. Et pourtant, combien rares sont ceux qui se décident à profiter d'une pareille aubaine.

André PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

B. R. 140. — Oui, vous pouvez profiter des cours actuels pour vous faire une moyenne.

Professeur J. — Les bénéfices de cette entreprise au 30 juin 1930 sont en augmentation sur ceux de l'exercice précédent. Le dividende proposé est le même que celui de l'an dernier, mais s'appliquant à l'intégralité du capital augmenté.

C'est une bonne affaire.

Indiquez-moi votre adresse si vous désirez recevoir d'autres indications plus détaillées sur cette Société.

O. R., Biarritz. — Malgré les bruits défavorables que vous avez pu surprendre, le crédit de la Société dont vous nous entretenez ne risque pas d'être atteint, et vous n'avez aucune crainte à avoir au sujet de cette entreprise qui a déjà fait ses preuves.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XXXV (JUILLET-DÉCEMBRE 1930)

DRIEU LA ROCHELLE

CLAUDE ESTÈVE

HENRI FAUCONNIER

RAMON FERNANDEZ

JEAN GRENIER

JEAN GUÉRIN

BORIS DE SCHLOEZER

JEAN SCHLUMBERGER

PHILIPPE SOUPAULT

JACQUES SPITZ

SUNG-NIEN HSU

JULES SUPERVIELLE

ANDRÉ THÉRIVE

ALBERT THIBAUDET

PAUL VALÉRY

JULES VALLÈS

JEAN WAHL

CORRESPONDANCE

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

SAVOIR CHOISIR ET SAVOIR ATTENDRE

En période de crise, la mentalité des capitalistes est vraiment singulière. Ils oublient, inconsidérément, tous les arguments qui provoquaient leur enthousiasme quelques mois plus tôt pour n'envisager que le pire qui, le plus souvent, ne se produit pas. Il y a quelques jours, l'atmosphère du marché était nimbé du plus noir pessimisme. Chacun avait une raison particulière de réaliser ses valeurs et aucune voix ne s'élevait pour relever le moral de l'armée des spéculateurs en déroute. Il a suffi de quelques séances empreintes d'une certaine fermeté pour modifier sensiblement cet état d'esprit qui aurait eu, à la longue, les plus graves conséquences.

Aujourd'hui, que le sang-froid est partiellement revenu et que le bon sens de quelques-uns a réalisé le miracle d'arrêter la chute des cours, il semble que le moment soit venu de remettre les choses au point afin d'en tirer le parti le plus profitable possible. N'oublions pas, en premier lieu, que toutes les raisons que l'on donnait voici deux ans pour expliquer et encourager l'orientation des capitalistes vers nos valeurs industrielles françaises sont encore bonnes à l'heure actuelle. Leur valeur intrinsèque s'est augmentée des réserves prélevées sur les bénéfices de deux années prospères, leurs dividendes se sont accrus et vont bénéficier des récents dégrèvements accordés par le gouvernement et leur rendement s'est très sensiblement amélioré du fait du recul sensible de toute la cote.

Trois arguments suffiraient à eux seuls à justifier l'opinion de ceux

qui croient à l'opportunité des achats. Sans envisager une hausse prochaine on peut sans grands risques, mettre en portefeuille nos belles valeurs nationales. Elles méritent cette faveur à plus d'un titre et il ne faut jamais laisser passer une occasion de faire une bonne affaire. Mais il y a mieux encore.

Il devient de moins en moins douteux que notre pays sera un de ceux qui auront le moins à souffrir de la crise mondiale. De nombreux indices sont là pour nous en donner l'assurance. Nos recettes de chemins de fer se maintiennent à leur niveau de l'an dernier, ce qui indique bien que les échanges n'ont, en général, pas souffert de l'état de déséquilibre qui affecte toutes les grandes nations de l'ancien et du nouveau monde. Les impôts rentrent d'une façon régulière et toutes les sociétés prospères et solides annoncent, les unes après les autres, des résultats qui se comparent avantageusement avec ceux du précédent exercice. Ainsi, notre organisme économique respire la santé et se trouve en parfait équilibre. Deux excellentes raisons pour conserver le plus robuste optimisme en l'avenir.

Certes, nous n'allons pas passer sans transition du marasme à la hausse verticale. Des à-coups peuvent encore se produire sur un marché qui vient d'être rudement secoué. Mais il ne faut pas perdre de vue l'excellent standing de toutes nos grandes entreprises et le moment paraît particulièrement bien choisi pour s'intéresser à leur prospérité.

Le portefeuille a pour lui un allié toujours fidèle : c'est le temps, qui lui permet d'attendre les beaux jours après avoir acheté dans les périodes de découragement. Tous les capitalistes avisés peuvent, à l'heure actuelle, se composer un portefeuille d'excellentes valeurs avec la certitude de doubler leur avoir s'ils savent choisir d'abord et attendre ensuite. Rares, sont les périodes où il est possible de tenir un pareil langage à l'épargne.

André Ply,

de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

A. T., Soissons. — De source autorisée, nous apprenons, en effet, qu'un groupe industriel vient de créer, avec le concours de deux grandes banques, une société au capital de 25 millions.

Nous ne pouvons, pour l'instant, vous donner de renseignements plus détaillés au sujet de cette nouvelle affaire.

L. B., Lille. — Le bénéfice pour l'exercice 1929-1930 est légèrement inférieur à celui de l'année précédente. Toutefois, le dividende est le même que l'an dernier.